No.1046-1048 du 16 décembre 2015 au 5 janvier 2016

lesinrocks.com

les inRocKuptibles

best of 2015

avec
Riad Sattouf
Michel Houellebecq
Arnaud Desplechin
Tobias Jesso Jr.
Coco
Simon Liberati
Eva Ionesco
Paul B. Preciado
Tame Impala
Booba...

+ la princesse
Camille Cottin
et le Jedi
Vincent Lacoste

Allemagne 6,80€ - Belgique 6,50€ - Cameroun 3800 CFA – Canada 10,75 CAD - DOM 7,40€ - Espagne 6,50€ - Grande-Bretagne 7,20 GBP - Grèce 6,50€ - Italie 6,50€ - Liban 16 500 LBP - Luxembourg 6,50€ - Maroc 50 MAD – Maurice Ile 7,30€ - Pays-Bas 5,90€ – Portugal 6,50€ - Suisse 11,00 CHF - TOM 1 300 CFP - Tunisie 8 TNM





Jean-Marc Lalanne

Paris, le 9 décembre : Madonna chante place de la République

malgré tout…

C'est un cinéaste qui le dit le mieux : tout lire, tout écouter, s'abîmer dans les chaînes info, changer sans cesse d'avis au gré des interviews et des tribunes des experts autorisés, chercher des causes, des explications, penser tenir une piste pour finalement replonger dans l'incompréhension et l'hébétude, au point mort, gavé d'informations et KO debout. Dans ce numéro, c'est un désarroi très partagé que décrit Arnaud Desplechin : que s'est-il passé, au juste ? que nous est-il arrivé ? On a beau se souvenir des attentats de la rue de Rennes et du RER Saint-Michel, ou des images passées de la gare de Bologne et ses 85 morts, et de Madrid et Londres, et évidemment du 11 Septembre et de son effet de sidération mondial, rien ne ressemble aux massacres de 2015, à Paris. Une horreur d'un type nouveau. Effet de proximité, bien sûr, la sensation totalement nouvelle d'être au bout du fusil, et la perte de gens qu'on connaissait et appréciait (combien de fois ai-je interviewé Charb, Wolinski, Cabu ou Bernard Maris ?), mais aussi l'impression confuse que le mot “terrorisme” ne suffit pas complètement à rendre compte de tels événements. Une guerre, alors ? Peut-être, la querelle quant à la pertinence du mot ajoutant à la confusion, mais plus précisément une guerre civile, une proposition publicitaire d'engagement dans une guerre civile. C'est un séparatisme que propose Daech, dans les termes les plus clairs, une dissociation la plus sanglante possible, processus qu'a parfaitement décrit le film de Philippe Faucon de 2012, *La Désintégration*, un titre qui sonne si juste. Tout y était déjà, sauf l'horreur du meurtre de masse, le massacre de civils désarmés comme argument de persuasion nihiliste. Et cette année encore, le même Philippe Faucon signe *Fatima*, peut-être son plus beau film, constat ô combien subtil et décalé des redoutables contradictions, des réussites et des échecs de cette France, certes imparfaitement intégratrice mais pas toujours si catastrophique qu'on le dit. Une France qu'il s'agit de mettre à bas, vieux modèle républicain honni par les tueurs de Daech et leurs meilleurs alliés objectifs – les identitaires hexagonaux–, tout naturellement réunis dans la même détestation d'un peuple divers et mélangé qui ne passerait pas son temps à se haïr lui-même et à rouvrir ses plaies. Horrible pour nous, l'année leur fut faste. Mais leur triomphe est trop hideux pour durer, c'est certain.

Alors ? Un best-of 2015, vraiment ? Oui, quand même, malgré tout, parce que seuls les artistes savent trouver la vérité du monde et nous aider à habiter le chaos. Et ça, ça ne changera jamais, plus qu'hier et moins que demain.
Alors Weerasethakul et ses soldats qui ne se réveilleront jamais vraiment d'une guerre obscure, Castellucci et ses visions de cauchemar, Houellebecq qui vit sous surveillance parce qu'un romancier qui se respecte joue toujours avec le feu, et l'autre soir, cette bonne vieille Madonna capable de trouver le geste juste en allant chanter *Like a Prayer* à République. Et Camille et Vincent qui s'amusent avec des sabres laser en couverture. C'est dérisoire et c'est pour ça que ça fait du bien. Un peu.

Frédéric Bonnaud

numéro best of 2015

couverture Camille Cottin et Vincent Lacoste
par Philippe Garcia pour Les Inrockuptibles

prochain numéro en kiosque le 6 janvier

retrouvez l'actualité cinémas/séries/ musiques du 16 décembre au 5 janvier pp. 143 à 170



Philippe Garcia pour Les Inrockuptibles

les inRocKuptibles



Pyramide Distribution



Yann Rabanier pour Les Inrockuptibles



photo Museion courtesy Goldschmied & Chiari

les inrocks en revue

Et, au fait, on a fait quoi en 2015 ?

par Carole Boinet

janvier

997 Regard médusé, visage à demi-enfoui dans un col roulé : **Virginie Despentes** semble considérer avec stupeur l'année écoulée. Il s'agit pourtant de la couve de notre premier numéro, à l'occasion de la sortie du tome 1 de sa trilogie chorale et générationnelle, *Vernon Subutex*. **998** La semaine suivante, l'effroi est bien réel : une série d'attentats entraîne la mort de dix-sept personnes, dont huit membres de la rédaction de *Charlie Hebdo*. Le dessinateur **Charles Berberian** signe la couve. **Michel Houellebecq**, qui sort *Soumission*, nous lâche : *"L'enfant est cruel, ce n'est pas un humaniste. je ne ferai jamais confiance à un enfant, c'est une petite ordure."* Hmm… **999** Alors qu'on se demande ce que signifie être **Charlie**, le créateur du slogan, **Joachim Roncin**, répond qu'il s'agit d'*"un message purement républicain, d'espoir, de paix"*. **1000** C'est notre **numéro 1000** avec 1 000 anecdotes. Où l'on apprend que **Rick Ross** paie un garde du corps pour vaporiser du Febreze dans chambre d'hôtel afin de masquer l'odeur de weed. Yolo.





février

1001 Comment rire dans le drame ? C'est la question que l'on pose à deux humoristes décalés dans un entretien croisé : **Chris Esquerre** et **François Morel**. Pendant ce temps, **Rick Owens** fait défiler de jeunes éphèbes bite à l'air. **1002** Alors que le sentiment d'union nationale s'estompe, des voix s'élèvent pour dénoncer la sanctuarisation de ***Charlie Hebdo***. Le nouveau directeur de la rédaction, **Riss**, rétorque que *"ce n'est pas très sain qu'autant de fantasmes, de désirs, de peurs pèsent sur des dessins"*. **1003** En cette période trouble, l'espoir viendrait-il de Grèce où le parti de gauche d'Alexis Tsipras, **Syriza**, a remporté les élections ? On en apprend par ailleurs de belles à propos du **fist-fucking**, pratique sexuelle qui exigerait *"un principe de délicatesse"*. **1004** Le regard de braise de **Brodinski** est en passe d'accélérer la fonte des glaces. Au passage, le Rémois confie n'avoir jamais eu de vinyles, ni de CD : *"Internet m'a donné ma passion pour la musique."*











































mars

1005 Qui a dit : *"Les Stones, ça a été un choc sexuel mais ça ne m'empêchait pas d'aimer aussi beaucoup Mireille Mathieu"* ? Bingo, c'est bien **Jean Paul Gaultier**, grand amoureux de l'outrance qui expose quarante ans de carrière au Grand Palais. **1006** La carapace de **Booba** est bien plus difficile à percer : que cachent ces 192 centimètres de muscles tatoués ? Des Hauts-de-Seine à Miami, on brosse le portrait d'un des rappeurs les plus fascinants de France. Eh ouais, Morray. **1007** Bien avant qu'elle ne se fasse virtuellement lyncher par ses fans pour avoir annulé sa tournée, **Björk** nous présente *Vulnicura*, né de sa rupture amoureuse avec Matthew Barney. Mais c'est **Tobias Jesso Jr.**, au visage aussi céleste que son premier album, qui nous explose en plein cœur. **1008** Autre minois adorable et pourtant insaisissable : celui de **Léa Seydoux**, qui tourne le prochain *James Bond* à Londres et nous ouvre… en pyjama.

avril

1009 Zinzin à souhait, le premier album de **Flavien Berger**, *Léviathan*, colle des frissons d'extase (ne pas se référer ici à l'air sceptique qu'affiche **Leïla Bekhti** en couve). **1010** Même chose pour le *Magic Whip* de **Blur**, que l'on a attendu durant douze ans mais qui ne nous empêchera pas de sauter le reste de notre vie sur *Girls and Boys*. On dit adieu à **Manoel de Oliveira**, immense cinéaste portugais qui *"avait besoin de faire son métier tous les jours, comme le boulanger fait son pain"*, dixit son producteur **Paulo Branco**. **1011** Adieu aussi à ***Mad Men***, *"dernière grande série existentielle"*, selon **Céline Sciamma**. **1012** On relève enfin la tête pour s'apercevoir que l'**Est parisien** ressemble étrangement à certains quartiers berlinois ou londoniens. Une faille spatio-temporelle ? Non, juste cette bonne vieille **gentrification**. **1013** Il n'a pas de barbe de hipster mais une moustache : pour la sortie de *Catharsis,* **Luz** fait (et dessine sur) notre couve. Kwel.

mai

1014 **Django Django** croise **Alain Chamfort** (ouais, on est comme ça nous), et on brosse le portrait de la paire de comiques **Tina Fey-Amy Poehler** pour la sortie de *Sisters*. **1015** Revoilà **Cannes**, la Croisette, les palmiers, les paillettes. Porteur d'une charge féministe, le tourbillon hystérique de ***Mad Max – Fury Road*** nous met une claque. **1016** Un peu comme le retour dans nos vies bancales de **Paul Dédalus**, alter ego d'Arnaud Desplechin (et de nous tous ?), qui entame pour l'occasion un beau dialogue avec **Philippe Garrel**. L'un aime *Black Swan*, l'autre le trouve *"abominable"* : on vous laisse deviner lequel est lequel ? **1017** Avant de chalouper sur ce bon vieux **Sticky Fingers** qui sort en version rallongée. **Audiard** remporte la Palme d'or pour le surestimé *Dheepan*, **Estrosi** kiffe les toiles de Stallone exposées au Mamac de Nice, et **Rihanna** devient la toute première icône noire de la maison Dior. Oui, oui.

juin

1018 **Emmanuel Todd** voit dans le rassemblement du 11 janvier un *"accès d'hystérie collective"*, et **Joann Sfar** rappelle l'importance de *"la pluralité d'opinions"* malgré le *"traumatisme du 7 janvier"*. **1019** *"*[Enfant,] *le premier rapport avec la violence, c'est d'en rire"*, ajoute très justement un autre dessinateur, **Riad Sattouf**, qui sort le tome 2 de *L'Arabe du futur*. Quant au premier album tendu de la pourtant placide **Jeanne Added,** il tourne en boucle dans nos casques. **1020** Les **Sparks** font leur grand ▶

retour aux côtés de **Franz Ferdinand**, et les moins de 30 ans ne comprennent rien. On court dans les salles voir le teen-movie féministe turc ***Mustang***, tandis que de petits veinards se baladent à Venise pour la **biennale d'art contemporain**. **1021** Qui sont les **100 qui réinventent la culture** ? Augustin Trapenard, Vincent Lacoste, Céline Sciamma, Joke, Edouard Louis. On dresse la liste (non exhaustive). Eux, ça fait un bon moment déjà qu'ils réinventent la culture : les Daft Punk auraient pu passer pour des blaireaux avec leurs casques de robots mais ils sont parvenus à faire danser la planète entière : le documentaire ***Daft Punk Unchained*** retrace l'histoire passionnante de ces deux génies de l'électronique.

juillet

1022 **Virginie Despentes** et **Nekfeu** discutent à l'occasion de la sortie du tome 2 de *Vernon Subutex*, pour l'une, et de l'excellent *Feu* pour l'autre. *"J'ai l'impression qu'avant on pouvait s'engueuler. La bienséance ne contrôlait pas tout"*, lâche le rappeur. **Shakespeare** fait son gros come-back dans trois pièces au Festival d'Avignon : vers un retour de hype du *"to be or not to be"* ? **1023** C'est décidé, le *Currents* de **Tame Impala** sera la BO de notre été. La mode est au psyché, mais aussi au **documentaire musical** : Amy, Kurt Cobain, Pulp… autant de beaux films sur nos (anti)-héros modernes. **1024** Les sérievores s'écharpent sur la saison 2 de ***True Detective*** (chiante ou pas ?), et les mélomanes sur *Magnifique* de **Ratatat** (de mauvais goût ou pas ?) **1025** Devra-t-on expliquer aux futures générations ce qu'était un "hôtel" ? Au vu du succès international et contreversé d'**Airbnb**, c'est plus que probable. On clashe Bayrou qui la ramène sur la *"virilité"* dans ***Valeurs actuelles***. **1026-27-28** Un été sans cul c'est comme un Big Mac sans cornichons : le **numéro sexe** est de retour ! Les **polyamoureux** célèbrent l'amour libre, les 20-30 ans baisent via **Tinder**, et pléthore de salariés se masturbent au travail, pépouze.

août

1029 **Simon Liberati** signe un roman d'amour dépourvu de mièvrerie et traversé d'une belle luminosité sur sa relation avec sa muse et compagne, la réalisatrice **Eva Ionesco** : ils forment le couple magnétique de **la rentrée littéraire**. Alors que **Beach House** poursuit son entreprise d'immobilisation du temps sur un cinquième album, d'autres se remettent à peine des live de Jessica93 et Flavien Berger au **Baleapop** de Saint-Jean-de-Luz.

1030 **Jean-Luc Mélenchon** sort sa boule de cristal et assure que *"Hollande ne se représentera pas."* On prend les paris ? Zach Condon joue la carte de la franchise en racontant sa dépression carabinée sur le nouvel album de **Beirut**, *No No No*. Et surtout bonne rentrée !

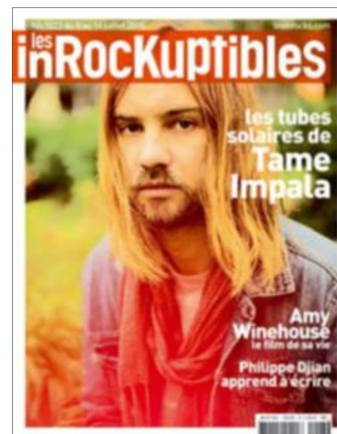
septembre

1031 Yannis Philippakis de Foals n'envisage pas sa vie en musique : *"J'aime l'idée romantique d'une vie de famille, d'une maison, d'un jardin, mais ça relève autant du fantasme qu'être Michael Jordan."* Wes Craven décède et les gamins des nineties se repassent *Scream* avec nostalgie.
1032 **Robert Pattinson** et **Dane DeHaan** excellent dans *Life* d'Anton Corbijn, et l'on visite Dismaland, le parc d'attractions glauque de *Banksy*. **1033** Les ventes de Sloggi explosent après notre couve où **Lana Del Rey** pose en culotte blanche. Mais on ne perd pas le nord et on sort un dossier sur les nouvelles tendances en matière de **vin**. ▶

























franprix



Sadek, directeur adjoint, 203 avenuede Versailles 75016 Paris

il est des héros dont on a besoin tous les jours

Parce qu'on mange tous les jours. Parce qu'on fait ses courses tous les jours (ou presque). Parce que parfois on est une vieille dame qui a besoin d'être aidée, un monsieur qui a besoin d'être conseillé, une voisine qui a besoin de se dépêcher, un voisin de discuter…
Parce qu'on aime tous avoir confiance. Pouvoir compter sur quelqu'un du quartier. Pouvoir compter, aussi, sur quelqu'un de bienveillant qui sait trouver ce qui est nécessaire ou inventer ce qui fait plaisir. Bref, parce que nous sommes tous des gens avant d'être des consommateurs.

C'est pour toutes ces raisons que franprix réinvente son métier.
C'est pour toutes ces raisons que franprix recrute des femmes et des hommes qui veulent mettre leurs talents au service de la dimension humaine du commerce.

Offres d'emploi
cdd / cdi

Employé(e) commercial(e) caisse H/F
Directeur Adjoint de magasin H/F
Directeur de magasin H/F
Localisation : Paris / Région parisienne
Prise de fonction : dès que possible



mandarine
l'académie franprix

apprendre & promouvoir
l'excellence de notre métier

Déposez votre cv et votre lettre de motivation sur
www.monmetierfranprix.fr











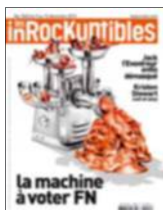














1034 Tandis que les têtes tombent chez **Canal+**, **Louis Garrel** et **Vincent Macaigne** nous parlent d'amitié pour la sortie de *Deux amis*. Mémo pour plus tard : *"L'angoisse, ça peut être positif. Les gens pas du tout angoissés sont souvent assez ennuyeux."* Ah, okay. **1035** C'est le retour des ***Revenants*** et de la folk solaire de **Lou Doillon**. On lit aussi le bel hommage de **Simon Liberati** à son amie (et ex) **Edwige**, *"reine des punks"* .

octobre

1036 Sur son premier gros chèque, la moitié de **The Shoes** Guillaume Brière confie avoir dépensé 300 francs en burgers chez McDo. Chacun ses rêves, hein. Ceux de **New Order** naviguent toujours du côté de la mélancolie sur le dance-floor (*Music Complete*). Et, ô miracle, **M. Night Shyamalan** a refait un bon film : *The Visit*. **1037 Joaquin Phoenix** se considère comme *"le point faible"* des films de James Grey. Ouf, il joue dans un Woody Allen. On apprend le suicide de **Chantal Akerman**, auteure d'un cinéma révolutionnaire et douloureux. **1038 Louise Attaque** fait son grand retour et on est repartis pour 24 heures avec *"allez viens j't'emmène au vent"* dans la tête. Alors que Roger Moore considère que l'acteur noir Idris Elba *(Beasts of No Nation)* n'est pas assez *"anglais, anglais"* pour jouer James Bond, le mouvement **Black Lives Matter** secoue les Etats-Unis. **1039** ... On s'interroge sur les **rapports tendus entre police et jeunes de banlieue** en France dix ans après les émeutes de 2005.

novembre

1040 On décide de faire poser **Odezenne** sur un cheval et de titrer *"monte à cru"*. Un stratagème pour relancer le courrier des lecteurs. Au Palais de Tokyo, **Ugo Rondinone** déclare sa flamme au poète **John Giorno**, et **Blood Orange** sort l'un des plus beaux clips de l'année avec *Sandra's Smile*. Touché(e)s en plein cœur. **1041** En dix ans, les moins de 30 ans ont perdu une heure de sommeil par nuit, la faute à ces écrans de malheur. C'est la **génération zombie**. **1042** On avait la tête pleine de fêtes quand une série d'attentats a frappé Paris le 13 novembre. Notre collaborateur **Guillaume B. Decherf** est assassiné au Bataclan. *"Tel est désormais votre monde. Le nouveau maintenant. Mais ne vous inquiétez pas. Vous vous habituerez"*, écrit **Robert McLiam Wilson**. Glaçant. **1043** Comment se radicalise-t-on en France ? On a cherché des réponses du côté de **Molenbeek**, bourgade belge où ont grandi plusieurs prétendants au jihad. A Paris, des **cellules psychologiques** tentent de réparer les vivants.

décembre

1044 Alex Kapranos, **Jarvis Cocker**, **Tom Chapman** de New Order et bien d'autres évoquent leurs souvenirs de la mythique salle du **Bataclan**, qui a aussi bien accueilli Lou Reed que des *battles* hip-hop. Alors que l'**état d'urgence** est décrété, l'**ombre du FN** plane sur des régionales sous haute tension. **1045** Quand elle veut danser, **Kristen Stewart** met du ska. Contrairement à **Marion Maréchal-Le Pen**, qui ferait bien d'écouter les Specials plutôt que de s'attaquer au **Planning familial**. A part ça, **Bruce Robinson** a enfin trouvé qui était **Jack l'Eventreur** (ça faisait quinze ans qu'il était sur le sujet) : un franc-maçon du nom de Michael Maybrick. **1046-1047-1048** Le retour de *Star Wars* provoquant chez nous une hystérie plus grande que la perspective d'une orgie de buches de Noël, on fête la fin d'année en déguisant **Camille Cottin** et **Vincent Lacoste** en Leïa et Luke (Hihi). Vers un retour du macaron en 2016 ? ■



"un crime de masse en plein Paris"

L'historien **Patrick Boucheron** et l'écrivain **Mathieu Riboulet**, auteurs de *Prendre dates*, un petit livre remarquable sur les attentats de janvier, reviennent sur ceux de novembre et sur une année bouleversée par la violence terroriste.

C'est à n'en pas douter le texte le plus juste et subtil écrit jusqu'à présent sur les journées de janvier. *Prendre dates*, fruit de la collaboration de l'écrivain Mathieu Riboulet et de l'historien Patrick Boucheron, ne fera pourtant pas le bruit du brûlot polémique d'Emmanuel Todd sorti au même moment. Mais tel n'était pas son but. Loin de la position scientiste froide et de surplomb de l'expert, les auteurs de *Prendre dates*, sans s'absoudre de leurs ressentis, y livrent un récit poignant, qui mêle colère politique et conception modeste de l'histoire. Trois semaines après les attentats de novembre, ils sont revenus pour nous sur ce qui relient et séparent ces deux moments ensanglantés ; sur ce qui *"littéralement, nous explose à la gueule"*. Au cœur de leur démarche, cette question fondamentale : *"Qu'est-ce que ça nous fait ?"*

Comment réagissez-vous aux événements du 13 novembre après avoir écrit *Prendre dates* ?

Mathieu Riboulet – On a eu le sentiment que ces attentats étaient dans la continuité de ceux de janvier tout en étant extrêmement différents. L'effet qu'ils nous ont fait l'était aussi. On a dit que *Prendre dates* risquait d'être rattrapé et dépassé par quelque chose d'encore plus impensable. En réalité, nombre d'éléments avancés dans le livre trouvent confirmation, à commencer par ses derniers mots : *"Tout est à refaire."* Je suis frappé de voir que le travail qui consiste à nommer, dater, placer – ce travail que *Prendre dates* a fait avec les victimes de janvier –, est cette fois effectué par les quotidiens. Celui qui un jour apportera une réponse littéraire au 13 novembre devra sans doute se concentrer sur des choses encore plus déplaisantes : il faudra pousser les portes, comme on a essayé de le faire avec celles de *Charlie Hebdo*. Mais cette fois, il y en a beaucoup plus : celles du Bataclan, des cafés, de Saint-Denis, de Molenbeek… Puis, il faudra entrer dans les têtes, dans les corps… Il y aura un effet retard, ces attentats s'installent d'abord dans un temps opaque et silencieux.

Patrick Boucheron – Depuis sa parution, le sens du titre de ce livre s'est alourdi, comme aggravé. *Prendre dates*, c'était consigner les faits, les dater patiemment et nommer les gens qui étaient tombés. Or cette exigence littéraire – qui est aussi celle de Mathieu dans son récent *Entre les deux il n'y a rien* – risque toujours d'être prise en défaut par l'énormité du crime. Durant le temps de son écriture (de fin janvier à fin mars 2015) survinrent les attentats de Stockholm, du Bardo à Tunis, et de Sanaa au Yémen. 142 morts, le 20 mars : on se dit qu'alors, le nombre fait écran aux noms – et que cela ne peut "nous" arriver. Huit mois plus tard, pourtant, on en est là.

Qu'est-ce qui distingue les attentats de janvier et ceux de novembre ?

Patrick Boucheron – En écrivant *Prendre dates*, on a tenté d'honorer la fragilité de "l'événement" contre la gangue de discours qui prétend le protéger mais qui, de fait, l'emprisonne. A force de parler des journées de janvier, on rétrécissait l'expérience, qui devenait sèche comme un slogan : suis-je Charlie ou non ? L'écriture consiste à gratter cette croûte discursive pour délivrer la vérité du fait. L'événement monstre de la manifestation du 11 janvier n'a pas eu lieu cette fois-ci. Parce que la peur gagne ? Peut-être, mais aussi parce que le 11 janvier mobilisait autour de valeurs auxquelles on disait vouloir s'identifier, et auxquelles tout le monde, de fait, ne s'identifiait pas. Le 13 novembre, les terroristes ne s'attaquent plus à des personnalités clairement assignables – des intellectuels libéraux, des Juifs, des musulmans apostats – mais à des lieux. Au sens propre à des lieux communs, des lieux où on se retrouve, où l'on s'y retrouve. C'est très banal.

Paris, le 15 novembre. Rassemblemente n hommage aux victimes des attentats devant Le Carillon et Le Petit Cambodge, dans le Xe arrondissement

Stéphane Lagoutte/M.Y.O.P



“il y aura un effet retard, ces attentats s’installent d’abord dans un temps opaque et silencieux” Mathieu Riboulet

Qu’est-ce que l’on va dire ? Que l’on a envie de boire des coups en terrasse ? On n’a plus à articuler un discours construit, donc inévitablement conflictuel, sur la République. Et comme on ne veut pas se souvenir que la démocratie est la traduction politique de cette forme de vie, on reste dans l’émotion à vif. En ce sens, le 13 novembre n’est peut-être pas encore un événement. Janvier 2015 s’organisait en journées – on est habitué à cette forme narrative de l’histoire, et nous l’avons repris dans *Prendre dates*. Le 13, en revanche, est un événement en cours. Au moins pourra-t-on dire que l’année 2015 représentera quelque chose dans l’histoire. On est dans un état d’instabilité et d’incertitude que je n’ai personnellement jamais connu. De mémoire d’homme, j’ai vécu des moments historiques forts, qui ont changé ma conscience, mais jamais les modalités concrètes de mon existence. Or c’est de cela qu’il s’agit aujourd’hui : la possibilité que la vie soit affectée. On va le voir rapidement. L’hypothèse est sérieuse.

S’attaquer à ces *“lieux communs”*, est-ce une manière de s’attaquer à la jeunesse et à la convivialité comme cela a été dit ?

Mathieu Riboulet – Les lieux touchés dessinent une topographie de la peur au cœur de la ville, mais, plus encore, de ce que visent désormais les tireurs : jeunes ou pas, conviviaux ou pas, nous sommes le cœur de cible, ▶



DyD Fotografos/Geisler-Fotopress/AFP

Marche républicaine du 11 janvier

la clientèle privilégiée de ces semeurs de mort issus de nos rangs…

Patrick Boucheron – Une fois de plus, on cherche à déchiffrer les intentions des assassins, à les comprendre au sens anthropologique. Mais comme le rappelle opportunément Jeanne Favret-Saada, il y a des limites à la compréhension. Comprendre, ce n'est pas pour autant dédouaner ou justifier ; on peut comprendre et réprouver. On peut aussi dire ce que cela nous fait. Celui qui est frappé est en droit de donner sens à l'attaque qui le vise. Alors on dira : les lieux ensanglantés sont des espaces de rencontre, d'ouverture, de mixité où l'on cherche justement à comprendre l'autre. Voici ce qui est insupportable aux fanatiques de la séparation, de tous bords. Disons, comme l'a fait Ivo Andric dans son roman *Le Pont sur la Drina* : tirer sur le pont est le premier acte de la guerre civile.

Vous pensez que ce que nous vivons s'apparente à une guerre civile ?

Mathieu Riboulet – En janvier, 17 Français sont tués par 3 Français. Le pays n'est certes pas à feu et à sang mais ça crée un climat. Le 13 novembre est une gradation supplémentaire. Dans *La Guerre civile*, Giorgio Agamben explique que *"semble aujourd'hui avoir disparu jusqu'à la possibilité de distinguer guerre entre Etats et guerre intestine"*. Il évoque aussi les notions de guerre civile mondiale, d'*internal wars*, d'*uncivil wars*. Il faut user de ces outils-là. Aujourd'hui, on est face à quelque chose d'intestin, d'intérieur, qui a de telles ramifications géopolitiques qu'on ne peut pas le penser seulement d'ici et entre nous. Par conséquent, il faut sérieusement, comme on l'évoque dans *Prendre dates*, poser la question des interventions françaises sur *"le théâtre des opérations extérieures"*, et y répondre. On ne peut pas dire que nous en prenions le chemin.

Patrick Boucheron – Le 7 janvier, on a entendu les frères Kouachi crier, après leur carnage : *"Nous sommes Al-Qaeda au Yémen."* Mais qui s'en souvient ? Cela a été peu commenté à l'époque. L'essentiel du débat portait alors, et sans doute à juste titre, sur les causes spécifiquement françaises de l'événement. On parlait de cette société où cohabitent les plus importantes communautés juives et musulmanes d'Europe, où l'intégration a atteint un niveau élevé – c'est d'ailleurs bien pour cela qu'elle est détestée par les jihadistes comme par les identitaires d'extrême droite. Or, depuis, on ne cesse d'internationaliser notre compréhension du conflit. Pour faire la guerre à la base logistique de ce terrorisme dans les territoires contrôlés par Daech, que fait-on ? On projette la guerre civile au loin : des soldats français vont aller tuer leurs compatriotes en Syrie. L'avant-veille du 13 novembre, avait lieu la commémoration de ce qu'est devenu le 11 novembre, c'est-à-dire non plus celle de la Première Guerre mondiale, mais l'hommage national aux soldats morts en opération extérieure dans l'année. Ils étaient quatre, tous avec des noms à consonance étrangère. Là encore, quand on fera le bilan de l'année 2015 et que l'on se demandera combien de civils français et combien de militaires y ont laissé leur peau, on comprendra que cette disproportion évoque moins une guerre conventionnelle qu'une guerre civile.

Vous avez cité l'expression *"événement monstre"* de l'historien Pierre Nora. Ce concept vous semble-t-il pertinent ?

Patrick Boucheron – Il en avait parlé pour Mai 68, à propos de quelques jours qui faisaient basculer une décennie.



"les entreprises de terreur s'achèvent toujours dans une démesure suicidaire"

Patrick Boucheron

Ce que l'on vit actuellement est l'un des derniers soubresauts de cet événement monstre.

Mathieu Riboulet – On a écrit dans *Prendre dates* que l'attentat contre *Charlie Hebdo* était l'enterrement définitif de Mai 68, épilogue ardemment souhaité par la droite. Les questions posées dans le sillage de l'événement monstre 68, principalement par les mouvements d'extrême gauche, y compris dans le recours à des formes de luttes radicales et violentes, sont à ma connaissance la dernière tentative, aussi radicale eût-elle été, d'aborder les effets de la liquidation des idéaux de la Libération, de la décolonisation, de l'engagement des forces armées occidentales à l'étranger, des orientations désastreuses des politiques sociales, éducatives, judiciaires, etc. On sait ce qui est advenu de ces mouvements-là : impasses, répression. Ce qui, littéralement, nous saute à la gueule en ce moment, c'est, entre autres, le fait que les Etats n'ont pas répondu à ces questions, les ont balayées. Derrière le bruit des rafales de kalachnikovs, il faudrait entendre le son de ces interrogations, mais il est déjà recouvert par le vacarme obscène de l'état d'urgence.

La question de la radicalité est-elle centrale pour comprendre ?

Mathieu Riboulet – Certainement, et le détour par les précédents est indispensable. Même s'il n'y a pas forcément de continuité, les amalgames servant toujours la confusion, et la confusion servant toujours la force…

Patrick Boucheron – Comme l'explique depuis des années Olivier Roy, nous sommes moins confrontés à la radicalisation de l'islam qu'à l'islamisation de la radicalité. Celle-ci pose une question puissante, pour l'écrivain et l'historien. L'historien doit toujours se poser la question morale de la bonne distance par rapport à l'événement, mais aussi de l'événement par rapport à sa mémoire, à la temporalité que l'on peut mobiliser pour tenter de lui rendre raison. Je suis touché par la mémoire des lieux. On vit aujourd'hui un moment très hugolien – les obsèques de Victor Hugo ayant eu lieu un 11 janvier, et novembre évoquant plus Gavroche… Il est certes toujours réconfortant de convoquer une mémoire ancienne. Maintenant, on peut se poser politiquement certaines questions.

Pour la compréhension immédiate de l'événement, est-il pertinent de rappeler le passé colonial de la France, puissance mandataire en Syrie ? Sommes-nous encore capables de développer une vision politique du monde. Il y a une histoire *"avec une grande hache"*, comme disait Georges Perec, qui tranche la possibilité même qu'il y ait de la politique. Sur la question de la radicalité, on voit que réfléchir à cet autre passé qui ne passe pas, celui de la violence politique des années 1970, n'est pas seulement une manière de poser la question de cette pulsion d'idéalisme et d'action qui, cherchant sa cause, la trouve aujourd'hui dans le discours et l'organisation les plus structurés du moment : ceux du jihadisme global. Cela permet aussi de rappeler que la radicalité armée des années 1970 avait potentiellement un soutien fort dans la population : d'où la brutalité des Etats à la combattre. Est-ce le cas aujourd'hui ? Là est la question cruciale. De ce point de vue, il n'est pas exclu que les terroristes du 13 novembre aient raté leur coup. Les intellectuels doivent aussi s'attacher à démonter le discours triomphaliste de Daech. En montrant par exemple que les entreprises de terreur s'achèvent toujours dans une démesure finalement suicidaire.

Que vous a inspiré la vision des corps à terre le 13 novembre ?

Patrick Boucheron – C'est, au sens propre, au sens tragique du terme, une hécatombe. Moins une attaque terroriste qu'un crime de masse en plein Paris. L'histoire retiendra que ce sont les premiers attentats suicides à la ceinture d'explosifs en France. Reste que c'est le recours aux armes de guerre qui demeure toujours le plus effrayant. On s'est rendu compte avec effroi qu'on savait se mettre immédiatement en "mode attentat". Personne ne nous a appris à faire face à cela, comme les écoliers japonais apprennent à se protéger contre les séismes, et pourtant on fait ce qu'il y a à faire. C'est donc qu'on s'y était préparé.

Comment définir le "nous" qui traverse votre livre ?

Mathieu Riboulet – Ce "nous" est multiple et changeant, fragmenté et incertain, c'est notre force – de moins en moins d'ordres nous assignent à de moins en moins de rôles – et notre faiblesse – nous ne savons plus former communauté autre que provisoire. Maintenant, quel que soit "notre" état, il faut comprendre, c'est-à-dire prendre avec nous– et ce qui nous assaille et ce qui sort de nous… **propos recueillis par Jean-Marie Durand et Anne Laffeter**

Prendre dates : Paris, 6 janvier-14 janvier 2015 (Verdier, mai 2015), 144 pages, 4,50 €



40 raisons d'aimer quand même 2015

1. la Grèce reste en Europe
<3 les Grecs.

2. l'encadrement des loyers
A Paris, depuis le 1er août, un 25 mètres carrés à 900 euros peut avoir baissé de 80 à 100 euros si le propriétaire joue le jeu. La mesure entrera en vigueur à Lille fin 2015 et à Grenoble en 2016.

3. on a chopé les Balkany
Déjà cerné avec son épouse par plusieurs affaires politico-judiciaires, le multirécidiviste Patrick Balkany, député-maire de Levallois-Perret, a perdu son immunité parlementaire et a été mis en examen pour fraude fiscale sur son patrimoine et pour corruption d'agent public à l'étranger. Trois de ses propriétés ont été saisies, dont son riad marocain.

4. le mariage pour tous légalisé aux Etats-Unis
Le 26 juin, la Cour suprême a dit oui.

5. la choré de Drake
En déroulant une choré aussi surprenante que jouissive dans le clip de *Hotline Bling*, le rappeur de Toronto atteint le sommet du cool.

6. la taxe tampon
Le Sénat a voté la baisse du taux de TVA appliqué aux protections hygiéniques, qui passe de 20 % à 5,5 %. La modification de la fameuse "taxe tampon", demandée en premier lieu par le collectif féministe Georgette Sand, a finalement été votée par l'Assemblée nationale.

7. Bernard Tapie devra rembourser...
"Nanard" se retrouve avec une ardoise de près de 405 millions d'euros suite à un arrêt de la cour d'appel à propos de la revente litigieuse d'Adidas en 1993. Sauf que l'homme d'affaires avait, au préalable, lancé une procédure de sauvegarde de son patrimoine, qui empêche toute saisie et s'applique jusqu'au 30 mai 2016 et peut être renouvelée au moins une fois.


Gaizka Iroz/AFP

Qui saura résister à la pelle de l'homme en slip ? (31)

8. l'avortement en Irlande
La Haute Cour de justice d'Irlande du Nord a finalement reconnu que la loi qui n'autorise les femmes à avorter qu'en cas de mise en danger de la mère ou de viol était contraire à la Convention européenne des droits de l'homme.

9. le salaire minimum en Allemagne
Le pays le plus riche d'Europe a instauré un équivalent du smic en 2015.

10. la couve de *Vanity Fair*
Le médaillé d'or du décathlon aux JO de 1976 et ex-mari de Kris Jenner (la mère des Kardashian), Bruce Jenner, devient Caitlyn et pose en couve de *Vanity Fair*. Une avancée pour la visibilité des personnes transgenres.

11. les lycéens suédois recevront le livre *Nous sommes tous féministes*
Plusieurs organisations suédoises se sont mobilisées pour distribuer aux lycéens de 16 ans l'essai *Nous sommes tous féministes* de la romancière nigériane Chimamanda Ngozi Adichie. Un essai tiré de sa conférence TEDx en 2012, que Beyoncé avait samplée sur *Flawless*.

12. la balle de match d'Earvin N'Gapeth en volley
L'enfant terrible du volley-ball français est l'auteur d'une balle de match d'anthologie face à la Slovénie en finale de l'Euro : un smash lunaire, dos au filet, qui envoie l'équipe de France dans les étoiles.

13. Pluton
L'irruption d'un moment de poésie et de beauté fut, en 2015, à chercher à des années-lumière de la Terre.

14. la victoire de Bolt
La superstar jamaïcaine Usain Bolt se retrouve en finale du championnat du monde d'athlétisme à Pékin face, notamment, à Justin Gatlin. Moins de dix secondes plus tard, Bolt prouve une fois de plus qu'il est l'homme le plus rapide de tous les temps en le battant d'un centième au 100 mètres, et devient, dans la foulée, l'athlète le plus titré de la discipline.

15. le test de dépistage du virus du sida à domicile
L'autotest VIH, qui ne doit pas empêcher de sortir couvert.

16. les lol cats belges
Alors que les autorités belges demandent aux médias de ne pas diffuser d'informations concernant les opérations en cours le week-end du 23 novembre à Bruxelles, et que l'angoisse atteint son climax, des internautes font pleuvoir des chats sur les réseaux sociaux sous le hashtag #BrusselsLockdown. Magique.

17. *Chez soi* de Mona Chollet
Une reconquête de l'espace domestique par la journaliste et essayiste qui nous rappelle pourquoi c'est agréable et stimulant de réinvestir sa maison.

18. la campagne contre le harcèlement des femmes dans les transports publics
Enfin.

19. le flat white coffee et le vin naturel
L'un est un café crémeux orné d'un dessin en mousse de lait servi dans tout bon coffee-shop à l'anglo-saxonne, l'autre est un vin sans sulfites, proposé dans tout bistronomique qui se respecte. Slurp.

20. PNL
Booba, Nekfeu, Young Thug ou Travis Scott ont marqué l'année rap. Mais aucun n'a connu une ascension aussi fulgurante que celle de Nos et Ademo. Après un premièr album, *Que la famille*, sorti dans l'anonymat, les frangins des Tarterêts ont bouleversé les codes du rap hexagonal avec *Le Monde Chico*.

21. le football féminin
Alors que le foot masculin accumule les peaux de banane – l'affaire Platini, l'histoire de la sextape (lire p. 24) –, l'engouement autour du foot féminin en France fait figure de ballon d'oxygène. Quarts-de-finaliste malheureuses cet été au Canada lors de la Coupe du monde, les Bleues joueront la prochaine édition à domicile en 2019.

22. David Foster Wallace
Il aura fallu une longue et douloureuse traduction – trois ans de travail – des mille cinq cents pages d'*Infinite Jest (L'Infinie Comédie)* pour que la France découvre enfin l'œuvre majeure de David Foster Wallace, disparu en 2008.

23. le dégel des relations entre Cuba et les Etats-Unis
Le 11 avril, Barack Obama et Raul Castro se rencontraient au Panama en marge du sommet des Amériques. Une étape historique dans la normalisation de leurs relations engagée en décembre 2014.

24. l'expo universelle de Milan
Vingt millions de visiteurs en six mois, trois milliards d'euros d'investissement pour des retombées estimées à dix milliards. Les chiffres de l'exposition universelle de Milan donnent le tournis. Gros succès pour la ville et l'Etat italien alors qu'au même moment, Rome reste toujours engluée dans le gigantesque procès "Mafia Capitale".

25. Pinky
Si les licornes n'existent pas, les dauphins roses, oui. Baptisé "Pinky", un dauphin albinos à la peau rose a été vu en septembre au large de la Louisiane.

26. deux femmes au Panthéon
Le 27 mai, Geneviève de Gaulle-Anthonioz et Germaine Tillion entraient au Panthéon aux côtés de deux autres résistants, Jean Zay et Pierre Brossolette. Si la parité est ici respectée, il n'y a toujours que quatre femmes parmi les *"grands hommes"*.

27. le foutage de gueule de 4Chan sur Daech
Des petits malins partagent sur le forum 4Chan des photos de jihadistes dont les visages ont été remplacés par des têtes de canards en plastique. C'est idiot, et c'est drôle.

28. s'étaler sur Twitter
Le réseau social abandonne la limite des 140 caractères dans sa messagerie privée. Chouette. ▶



Justin Trudeau, nouveau Premier ministre canadien, Ottawa, le 4 novembre

Blair Gabble/Reuters

29. le sexe neutre
Le Tribunal de grande instance de Tours a autorisé une personne à se déclarer de sexe neutre. Si le vice-procureur a fait appel de cette décision, elle a néanmoins relancé le débat sur les catégorisations sexuelles des personnes.

30. l'accord sur le nucléaire iranien
Après vingt et un mois de négociations, l'Iran et les pays du "P 5 + 1" (Etats-Unis, Russie, Chine, France, Royaume-Uni, Allemagne) sont enfin parvenus à un accord sur le nucléaire iranien : le programme ne pourra pas avoir de débouchés militaires, en échange de quoi les sanctions internationales seront levées.

31. l'homme en slip
L'image de ce chasseur sortant de chez lui en slip et armé d'une pelle pour repousser des militants de la Ligue de protection des oiseaux venus défendre des pinsons, mi-novembre dans les Landes, est devenue l'un des meilleurs mèmes de l'année.

32. la fin d'Ebola en Sierra Leone
Le 7 novembre, l'OMS a déclaré qu'il n'y avait plus de cas de transmission du virus meurtrier en Sierra Leone. Le pays comptait la moitié des cas recensés en Afrique de l'Ouest depuis 2013.

33. Justin Trudeau
En plus d'être beau, drôle, cool et intelligent, le nouveau Premier ministre canadien s'apprête à légaliser le cannabis. Et si on migrait ?

34. la victoire d'Aung San Suu Kyi
L'opposante birmane a remporté avec son parti, la Ligue nationale pour la démocratie, les premières élections législatives libres organisées dans le pays depuis vingt-cinq ans. Depuis, les Etats-Unis ont assoupli leurs sanctions économiques à l'égard de certaines entreprises du pays.

35. la bite de Justin Bieber
Aperçue, en bonne forme, à Bora-Bora, elle a été surnommée "Jerry" par ses fans.

36. la fraîcheur de Shamir
Il est jeune, il est beau, il est drôle, il a une voix d'extraterrestre et un don pour le mélange des genres. Cette année, son premier album, *Ratchet*, a fait souffler un vent de fraîcheur queer sur la pop internationale.

37. Duel Quiz
Légèrement addictif.

38. Vetements
Ce label mystérieux et collectif qui s'inscrit dans une veine avant-garde et déconstructiviste post-Margiela, aura symbolisé, avec des labels tels que Koché, l'arrivée d'une mode parisienne plus urbaine, plus brute, inspirée par la nuit – et immédiatement reconnue : Demna Gvasalia, un des fondateurs de Vetements, a été nommé directeur artistique de Balenciaga, en remplacement d'Alexander Wang.

39. l'horoscope de Rob Brezsny
Tous les jeudis, *Courrier international* a la merveilleuse idée de traduire en français l'horoscope de l'Américain Rob Brezsny, délicat mélange de poésie et de références culturelles, de psychologie et d'humour, qui fond dans la bouche comme un ourson en guimauve.

40. reprendre du dessert ; parce que bon, carpe diem.
C. B., A. L., C. P., J. R., G. S., M. T.

vive le cumul des mandats

L'exercice préféré des grands de ce monde cette année ? Modifier leur Constitution par voie référendaire pour conserver le pouvoir.



Aizar Raldes/AFP

Le 21 octobre, Evo Morales fête ses 9 ans, 8 mois et 27 jours à la tête de l'Etat bolivien

L'idée de proposer deux pages sur le nombre de mandats exercés par les présidents et les chefs de gouvernement n'est pas la première qui vient en tête au moment du bilan international 2015. L'idée serait plutôt d'écrire un papier mémorable et définitif sur le million de réfugiés qui a tenté et tente encore de rejoindre les bords de l'Elbe, de l'Oder ou de la Spree. En clair, l'Allemagne. Mais les bonnes idées sont plus retorses que celles qui vous assaillent d'évidence et 2015 est tout autant l'année des réfugiés afghans, syriens ou irakiens que des "jamais deux sans trois".

Un "jamais deux sans trois" est un chef d'Etat ou de gouvernement qui, au terme de deux mandats, ne comprend plus pourquoi un vague papier qu'il n'a même pas signé, la Constitution, priverait ses concitoyens de ses services remarquables. La conclusion logique est donc de modifier cette fichue Constitution afin de l'adapter à l'absolue nécessité de leur maintien au pouvoir. D'autant que les autres, l'opposition, sont une bande de sagouins incompétents. Cette idée est d'autant plus naturelle que ces Constitutions sont rarement des productions locales. Il existe des modèles (américain, français, britannique, socialiste version cubaine ou soviétique) que les autres copient. Donc, modifier une Constitution pour "l'adapter aux réalités locales" est presque un devoir patriotique.

Cette tentation de prolonger sa présence au pouvoir est la conséquence d'une très bonne nouvelle pour le monde : entre 1972 et 2007, selon la Freedom House, le nombre de démocraties est passé dans le monde d'une quarantaine à plus de cent vingt (sur un total de cent quatre-vingt-dix pays). Personne ne prétend que ces démocraties (un mélange de liberté de la presse, de religion, de pensée, d'association – y compris partisanes – et d'élections libres) sont parfaites.Mais leur progression en nombre est si importante qu'elle peut être ajoutée dans la colonne "progrès de l'humanité". Or il se trouve que 2015 a été, en l'espèce, une année particulière.

Cette année, des chefs d'Etat et de gouvernement élus depuis une dizaine d'années au terme de processus politiques difficiles et souvent ponctués de période de prison ou d'humiliation, ont vu leur précieux mandat s'achever. C'est particulièrement vrai en Amérique latine où la gauche est difficilement parvenue à prendre le pouvoir : Hugo Chávez puis Nicolás Maduro au Venezuela, Evo Morales en Bolivie, Rafael Correa en Equateur. En 2009, Hugo Chávez était parvenu à éliminer par référendum les restrictions en nombre de mandats qu'il s'était lui-même imposées en écrivant sa Constitution bolivarienne.

Le si aimable et si admiré Evo Morales est le second à avoir sauté le pas. Il a décidé d'organiser un référendum qui lui permettra de se faire réélire indéfiniment. Mais la démocratie – cette rusée – se venge souvent lorsqu'on essaie de lui forcer la main et les sondages donnent une nette majorité de Boliviens pour le non. En Argentine, le problème a failli se poser. Non que Cristina Kirchner ait voulu s'accrocher en modifiant sa Constitution mais elle a détesté que son candidat choisi au doigt mouillé soit sèchement battu. Du coup, elle n'a eu de cesse de pourrir les premiers jours du président élu Mauricio Macri, refusant d'être présente à son investiture et faisant arracher toutes les fleurs de la résidence présidentielle. Une forme nouvelle de politique de la terre brûlée. Mais cette histoire de limite au nombre de mandats n'est pas seulement

la démocratie se venge souvent lorsqu'on essaie de lui forcer la main

sud-américaine. On retrouve les mêmes tentatives en Afrique et pour les mêmes raisons : Constitutions récentes, présidents indispensables à leur pays et appel populaire.

Il y a tout de même des référendums dits "réussis" : au Congo, le 26 octobre, Denis Sassou N'Guesso a obtenu de briguer un troisième mandat. Au Rwanda, c'est Paul Kagame qui ne voit pas pourquoi il priverait son peuple de sa remarquable gestion et qui, les 17 et 18 décembre, posera la même question à son peuple. Ce sera oui, et le petit doigt sur la couture de l'uniforme policier encore ! Au Burundi voisin, Pierre Nkurunziza a voulu forcer le destin et s'est fait élire contre la rue et l'opposition pour un troisième mandat, plongeant le pays dans la violence et la répression

Enfin, il y a le Burkina Faso. L'honneur retrouvé de l'Afrique. Blaise Compaoré, après vingt-sept années au pouvoir, voulait modifier la Constitution pour se faire réélire indéfiniment, il a été renversé et mis en fuite en octobre 2014. Sa tentative de retour en 2015 a échoué lamentablement. Au "pays des hommes intègres" et de Thomas Sankara, la manœuvre était trop grossière pour échapper à la vigilance des Burkinabés.

Mais la tentation des mandats multiples (voire perpétuels) peut être aussi européenne. On murmure que Viktor Orbán, en Hongrie, se verrait bien gouverner pour l'éternité. A la façon de Vladimir Poutine qui a résolu l'équation sans modifier la Constitution russe. En 2008, il arrive au terme de ses deux mandats présidentiels. Comment rester au pouvoir ? La solution est de faire élire Dmitri Medvedev et de devenir Premier ministre. Puis, en 2012, Medvedev s'efface, redevient Premier ministre et rend le Kremlin à Poutine. Et hop, deux nouveaux mandats. De la belle ouvrage. C'est ce "modèle" qui fait rêver le dernier de notre liste, le président arménien Serge Sarkissian. Sa solution est cependant un peu différente : il veut, d'une part, affaiblir la fonction présidentielle pour mieux, d'autre part, doter celle de Premier ministre.

Début décembre, plus de 60 % des Arméniens consultés adoptaient cette réforme constitutionnelle qui arrange bien l'avenir politique d'un président bientôt au terme de son second mandat. Reste la mobilisation de l'opposition et des manifestations quasi quotidiennes dans le pays pour dénoncer ce coup de force référendaire et constitutionnel. C'est, au fond, le plus rassurant dans cette épidémie mondiale de modifications constitutionnelles. Dans beaucoup de cas, les sociétés civiles ne se sont pas laissé faire. Elles ont parfois perdu la partie (Arménie, Congo, Rwanda), mais leur mobilisation marque un nouveau progrès démocratique global : le temps des peuples et des comptes à rendre.

Anthony Bellanger

Benzema, coupable, forcément coupable

Mis en cause dans l'affaire de la sextape et suspendu par la Fédération, le footballeur français fait l'objet d'une condamnation quasi unanime par la presse, les hommes politiques et l'opinion publique. Le sociologue **Stéphane Beaud** explique pourquoi.

Pierre Lahalle/Presse Sports

Après les attentats du 13 novembre qui ont profondément endeuillé notre pays, on aurait pu s'attendre à ce que l'affaire du chantage à la sextape, rebaptisée "affaire Benzema" (ce dernier accusé d'avoir joué les intermédiaires entre Valbuena, son partenaire en équipe de France, et les maîtres chanteurs) – une énième affaire qui, comme le dit la presse, *"éclabousse le football français"* –, soit mise en veilleuse et passe au second rang de l'actualité. Or il n'en a rien été. Pour au moins trois raisons.

La première raison tient à l'accent mis par le président Hollande sur le thème de l'unité nationale qui a fait revenir, par la bande, l'affaire Benzema, la surpolitisant du même coup. Dans une France meurtrie par ces attentats et, qui plus est, en état d'urgence, cette affaire, au départ "privée", s'est soudain transformée en test de moralité des footballeurs professionnels. La question n'était plus "Benzema est-il coupable ?" (rappelons toutefois qu'en démocratie il appartient à la justice de trancher…) mais est devenue "Benzema est-il digne de porter le maillot de l'équipe nationale" ?

Ce n'est pas un hasard si *Le Monde* prend le relais de *L'Equipe* dans la sortie de scoops sur cette affaire (interview retentissante de Valbuena, à charge contre son coéquipier, transcription de l'audience de Benzema devant le juge). L'affaire étant promue en une du *Monde* comme un enjeu national, elle ne peut qu'interpeller les pouvoirs publics et faire réagir les plus hautes autorités de l'Etat. Si bien que Manuel Valls déclare, le 1er décembre sur Europe 1, *"un grand sportif doit être exemplaire… S'il ne l'est pas, il n'a pas sa place en équipe de France"*. Le Premier ministre s'institue ainsi sélectionneur de l'équipe de France, mettant une forte pression sur la Fédération française de football qui, du fait de son statut juridique (délégation de service public), aura bien du mal à résister.

La deuxième raison, moins conjoncturelle, tient aux effets négatifs et durables de la grève des Bleus à Knysna (juin 2010) en Afrique du Sud. Ceux-ci ont alors été décrits (et dénoncés) comme des *"traîtres à la nation"*, *"fauteurs de troubles"*, *"irresponsables"*, etc. Il se trouve que ceux qui ont été désignés par la presse comme des "meneurs" (Evra, Ribery, Anelka, etc.) ont tous grandi en cité. Eric Zemmour dans une chronique sur RTL a racialisé la grève et mis en scène le martyre de Yoann Gourcuff (fils de profs et "blanc"), victime du harcèlement de trois de ses coéquipiers. Roselyne Bachelot, ministre des Sports, s'est aussi distinguée en déclarant à l'Assemblée nationale : *"Je ne peux que constater comme vous le désastre avec une équipe de France où des caïds immatures commandent à des gamins apeurés."*

Les internationaux français sont depuis Knysna sous haute surveillance, notamment les joueurs issus de l'immigration postcoloniale a priori suspects, aux yeux de tous ceux qui scrutent à la loupe, avant le match, le moment fatidique de *La Marseillaise*.

La troisième raison tient à ce qu'on pourrait appeler un "délit de faciès" dont est victime Benzema depuis qu'il est devenu une star du football. Pour le comprendre, prenons le temps du portrait sociologique. Né en 1987 à Lyon, Karim Benzema est le sixième d'une fratrie



KarimB enzema et son partenaire de l'équipe de France Mathieu Valbuena

de neuf enfants. Ses parents étant tous deux des enfants d'immigrés algériens, il est ce qu'on appelle (improprement) une "troisième génération". Il connaît très peu l'Algérie, le village kabyle du grand-père, ne parle ni kabyle ni arabe. C'est avant tout un enfant de Bron-Terraillon, un quartier difficile de la banlieue lyonnaise, constituée de copropriétés dégradées et de logements sociaux, avec un fort taux de chômage, une délinquance juvénile endémique, une forte présence immigrée. Ses parents ont tout fait pour le protéger de la mauvaise influence du quartier : d'abord, en choisissant pour lui en 6e un collège privé du premier arrondissement de Lyon ; ensuite en obtenant de l'Olympique lyonnais une faveur rare, à savoir une chambre d'interne au centre de formation, situé à cinq minutes de son quartier de Bron. ▶

Karim Benzema était le joueur de l'équipe de France le plus facilement discréditable

Très tôt, Benzema devient un joueur vedette de Lyon (élu meilleur joueur du championnat français à 19 ans), sollicité de toutes parts par les sponsors et transféré au Real Madrid en juin 2009 pour 35 millions d'euros. Très jeune star du foot, il doit affronter les médias. Or il est mal à l'aise dans cet exercice. L'un de ses entraîneurs lyonnais le décrit ainsi : *"Timide, réservé, comme toute la famille Benzema, du reste. Il répond toujours par oui, non, merci. Difficile de lui en arracher plus"*.

Benzema n'est pas un cas à part dans sa génération, il ressemble beaucoup aux autres joueurs de milieu populaire qui, manquant terriblement d'assurance scolaire et sociale, n'aiment pas s'exprimer en public (on les qualifie de "taiseux"). Ils se sentent à l'aise quand ils se retrouvent entre eux, dans leur milieu d'interconnaissance. Si Zidane possédait comme arme dans l'interaction un sourire de timide, désarmant et charmant, Benzema, comme homme public, se protège derrière une carapace impénétrable : il y a dans son apparence quelque chose de dur, de cadenassé, qui semble devoir le protéger de toute intrusion extérieure.

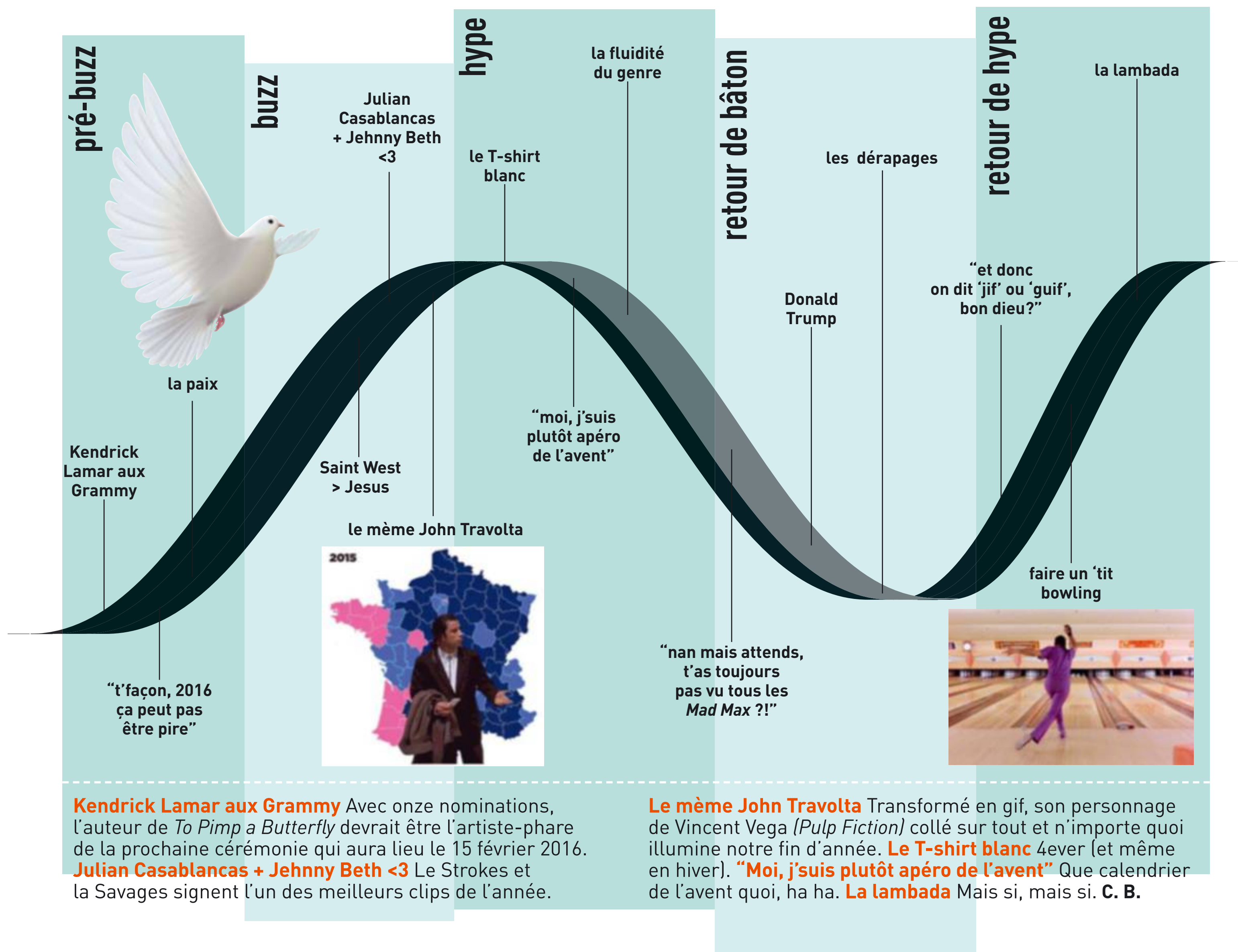
Karim Benzema, joueur clé du Real Madrid, était donc le joueur de l'équipe de France le plus facilement discréditable. Le verbatim (transcription littérale) de ses conversations avec son ami d'enfance Karim Zenati (au long passé de délinquant) apparaît particulièrement "accablant". Benzema parle "vulgairement", fait à foison des fautes de français, y apparaît ouvertement homophobe (le mot "tarlouze" est sans cesse dans la bouche des deux Karim). Bref, alors qu'il vit désormais dans l'opulence (ces footballeurs sont d'affreux "nouveaux riches"), il continue d'incarner la sous-culture juvénile de cité par l'affichage d'une *"masculinité agressive"* (Norbert Elias), une mise en scène du virilisme et du machisme, une opposition structurelle aux institutions (scolaire, policière, judiciaire).

Donc Benzema "irrécupérable" ? "Inexcusable" ? A ce sujet, l'ancien agent de Benzema (Frédéric Guerra), qui a la particularité d'avoir grandi dans le même quartier de Bron-Terraillon, a posé, lors d'une riche interview dans *L'Equipe* (samedi 5 décembre), la seule question qui vaille : comment expliquer une telle fidélité au quartier de la part de ces transfuges de classe que sont ces footballeurs aux revenus astronomiques ? *"Ses amis d'enfance ont, eux aussi, grandi. Certains sont devenus ingénieurs, d'autres 'bad boys'... Dès lors, vis-à-vis de tous ses anciens copains du quartier, c'est l'affectif, l'amitié, la parole donnée qui l'ont emporté. C'est le 'Non, je n'ai pas changé, tu vas voir...'.* (...) *Sauf que, dans ce monde-là, il y a beaucoup de malfaisants, des gars qui veulent profiter* (...)*"*

Pour expliquer la très forte relation qui lie Benzema et Karim Zenati (qui a quatre ans de plus que lui), Frédéric Guerra insiste à juste titre sur la nature très particulière de ce type de relation d'amitié masculine dans ces quartiers : *"C'est plus qu'une emprise affective. Il se passe entre eux deux ce qu'il se passe toujours dans ces quartiers : là-bas, en amitié, c'est 'à la vie à la mort'. (...) Je le sais très bien, parce que j'ai grandi à Bron, à cent mètres de l'endroit où Karim a passé son enfance."*

Au fond, peu importe ce que dira (trop tard) la justice, Benzema est pour l'heure déjà condamné par la presse, les hommes politiques (le ministre des Sports, le Premier ministre) et, bien sûr, l'opinion publique (82 % des Français ne souhaitent plus le voir porter le maillot de l'équipe de France, selon un sondage réalisé début décembre). Outre ses relations coupables avec ses sulfureux amis d'enfance, n'oublions pas que Karim Benzema incarne aussi la figure honnie du footballeur professionnel d'aujourd'hui – percevant des salaires faramineux, peu éduqués, moqués pour ce qui serait leur "faible QI" – à l'opposé par exemple de ces sportifs vertueux que sont les nageurs (le champion olympique Yannick Agnel, fils de professeurs, filmé par des reporters de *Stade 2* dans une librairie niçoise en train de lire Dostoïevski), les handballeurs ou les athlètes. A travers la figure, il est vrai en apparence peu avenante, de Benzema, les médias et les commentateurs continuent de s'en prendre, presque de manière obsessionnelle, aux joueurs français les plus discréditables : par leur couleur de peau, leur religion, leurs stigmates de classe (dont en premier lieu, le langage), leur origine "de cité".

Au fond, le cas Benzema opère comme un symptôme. A travers le soupçon sans cesse instillé que ces joueurs de cité ne peuvent pas appartenir au "Nous" national, n'ont pas à porter le maillot national et à représenter le pays, ne met-on pas aussi en doute, plus largement, la légitimité des jeunes issus de l'immigration postcoloniale à prendre place normalement dans la société française contemporaine. A ce titre, dans un pays plus que jamais tenté par le vote Front national, le football se révèle être bel et bien une affaire profondément politique. ■



Kendrick Lamar aux Grammy Avec onze nominations, l'auteur de *To Pimp a Butterfly* devrait être l'artiste-phare de la prochaine cérémonie qui aura lieu le 15 février 2016. **Julian Casablancas + Jehnny Beth <3** Le Strokes et la Savages signent l'un des meilleurs clips de l'année.

Le mème John Travolta Transformé en gif, son personnage de Vincent Vega *(Pulp Fiction)* collé sur tout et n'importe quoi illumine notre fin d'année. **Le T-shirt blanc** 4ever (et même en hiver). **"Moi, j'suis plutôt apéro de l'avent"** Que calendrier de l'avent quoi, ha ha. **La lambada** Mais si, mais si. **C. B.**

le mot de l'année

zinzin

Il frétille sous la langue comme un bonbon acidulé. Il picote, il gigote, il se tortille sur le bout des lèvres. Et voilà qu'une fois lâché il surprend son monde, comme si explosait avec lui une malice enfantine depuis longtemps remisée.

A l'image de son redoublement syllabique régressif, il fonctionne en miroir : dire que quelque chose est "zinzin", c'est se coller soi-même l'étiquette. Je pense zinzin donc je suis zinzin. Synonyme de bizarre, de fou, il reste suffisamment insaisissable pour se transformer en coquille vide et embrasser tout et n'importe quoi. Le chantage à la sextape de Valbuena est tout aussi zinzin que la victoire du FN au premier tour des régionales, la chorée de Drake dans *Hotline Bling*, le massacre de dauphins aux îles Féroé au motif d'une tradition ancestrale, la réunion de Madonna et d'Agnès Varda le 9 décembre, place de la République à Paris, le faux Pete Doherty en couve du *Parisien*, les dialogues à base d'autocollants sur Messenger, l'exposition de blocs de glace importés du Groenland par l'artiste Olafur Eliasson sur le parvis de l'Hôtel de Ville en pleine COP21, les zizis à l'air des mannequins de Rick Owens, le concert de Fat White Family à la Cigale alors même que des attentats étaient perpétrés dans Paris.

Le zinzin, c'est l'hystérie, le dérapage, la surprise, le virage dans la ligne droite. Le zinzin, c'est l'anormal, c'est *"la marge qui tient la page"*, comme disait Godard, c'est l'irruption de l'extraordinaire au beau milieu du banal. Le zinzin, c'est aussi le terrible vertige de la liberté que ressentent les zazous et les zozos qui se frottent au risque. 2015 était sacrément zinzin. **Carole Boinet**

regards obliques

Quelle relation les artistes contemporains entretiennent-ils avec l'actualité ? S'ils n'ont pas vocation à réagir à chaud aux événements, à s'en faire les commentateurs ou les interprètes, leurs œuvres sont des catalyseurs du réel. La preuve par cinq avec ces images infusées par l'imaginaire collectif, l'urgence climatique, le drame des migrants, l'élan solidaire et la nécessité de réaffirmer encore et toujours la liberté de parole. **par Claire Moulène et Maria Bojikian**



photo Claire Dorn, courtesy VNH Gallery

Pascale Marthine Tayou Gri-Gri (vue de l'exposition, VNH Gallery, avril 2015)



Anne et Patrick Poirier, courtesy galerie Mitterrand

Anne et Patrick Poirier Palmyre (réalisée en 1992, exposée en septembre 2015 à la galerie Mitterrand)



courtesy Gohar Dashti, avec Azita Bina et Robert Klein Gallery, Boston

Gohar Dashti Stateless (Paris Photo, novembre 2015)



courtesy Z Photographic Ltd, Londres

George Osodi Two Cows Lagos Getto (Biennale de Lyon, septembre 2015-janvier 2016)



courtesy de l'artiste et Bortolami, New York

Anna Ostoya Red (Biennale de Lyon, septembre 2015-janvier 2016)



Crimeclim atique : ces émissions de gaz polluants,p rincipaux responsablesd es changementsc limatiques, d'une centrale à charbon de Jepara, dans la province de Java central, en Indonésie

Kemal Jufri/Greenpeace

mots pour maux

De la radicalisation au crime climatique, six concepts pour définir une complexe année 2015.

radicalisation

Déjà perceptible depuis une dizaine d'années, la radicalisation jihadiste d'une partie de la jeunesse française a secoué le pays, découvrant par deux fois l'intensité de la violence qui l'habite, sans saisir totalement ses origines. Plutôt qu'une radicalisation de l'islam, c'est une *"islamisation de la radicalité"* qui, d'après le sociologue Olivier Roy, caractérise le phénomène du jihadisme.
Pour quelque 4 500 jeunes Français, souvent issus de la classe moyenne, Daech est un produit qui s'ajuste à des troubles identitaires et à des blessures narcissiques, estime le psychanalyste Fethi Benslama. Ce processus se fait autour d'un imaginaire du héros. Face à la radicalisation, il importe d'être radical, c'est-à-dire littéralement de prendre la mesure du problème à la racine. Comment réussir à briser l'image délirante de héros que ces jeunes jihadistes se construisent ? Un défi pour la société française, au-delà de l'horizon sécuritaire.

consolation

Comme le défend le philosophe Michaël Foessel dans son magistral essai *Le Temps de la consolation* (Seuil), paru quelques semaines avant les attentats du 13 novembre, il est important de repenser aujourd'hui la nécessité d'une philosophie et d'une politique de la consolation. Et de s'éloigner d'un modèle ancien dominé par les prêtres et les sages. Non que la philosophie ou la politique consolent de quoi que ce soit, mais leurs ressources peuvent nous aider à prendre en charge la tristesse qui nous envahit. Modeste dans son déploiement (entrer dans un dialogue motivé par le chagrin, sans annuler la tristesse), mais infini dans ses intentions (œuvrer pour que l'autre reprenne le pouvoir sur sa souffrance), le "geste" de consolation est la condition pour autre chose : un chemin pour supporter collectivement les privations qui nous font pleurer.

intellos de gauche

Où sont passés les intellectuels de gauche ? Comme au début des années 1980, la question a traversé le débat public. Face à l'omniprésence médiatique des intellos de cour, une certaine doxa dominante, divisée entre la droite de plus en plus extrême et la gauche de gouvernement, reproche aux penseurs progressistes leur silence. Sans prendre la peine de lire tous ceux qui en incarnent les nouveaux visages, moins visibles et plus dispersés, certes, mais beaucoup plus vivaces et stimulants qu'on le dit. Ce sont les intellos de gauche eux-mêmes qui critiquent d'ailleurs le plus

les nouveaux penseurs progressistes sont moins visibles et plus dispersés, mais beaucoup plus vivaces et stimulants qu'on le dit

la *"désintégration de l'eschatologie progressiste"*, selon l'expression de Sudhir Hazareesingh dans *Ce pays qui aime les idées* (Flammarion). Pour Marc Crépon, auteur de *La gauche, c'est quand ?* (Equateurs), on assiste à une *"rupture des engagements historiques auxquels la gauche doit une part de son identité"*. Dans leur *"Manifeste pour une contre-offensive intellectuelle et politique"*, Geoffroy de Lagasnerie et Edouard Louis invitaient à *"redéfinir et transformer la scène intellectuelle et politique"*. Un chantier est lancé.

repli

Comme l'analysent trois historiens, Nicolas Bancel, Pascal Blanchard et Ahmed Boubeker, dans *Le Grand Repli* (La Découverte), les thèses les plus opposées à l'héritage démocratique républicain sont de plus en plus partagées par des intellectuels, journalistes, hommes politiques et publics, créant une dynamique de régression inédite depuis les années 1930. Il y a bien *"quelque chose de détraqué dans l'ordre du vivre-ensemble"*, soulignent les auteurs, lucides sur le fait qu'un slogan comme "Je suis Charlie", aussi rassembleur soit-il, *"ne suffit pas à fonder un récit partagé dans la durée"*. Ce repli consiste à *"cultiver l'aigreur et l'agressivité contre les minorités, tourner le dos au monde, en étant gouverné par la peur"*. La frilosité manifeste des politiques et de nombreux citoyens face à la question des réfugiés forme le symptôme de ce grand repli, qui pour éviter qu'il ne soit définitivement plié invite à une revitalisation de l'esprit démocratique.

fraternité

Au grand repli, constaté cette année, s'opposent heureusement des valeurs progressistes, à l'œuvre dans l'espace politique. La fraternité pourrait être la première d'entre elles. Si les attentats de janvier et de novembre ont sidéré le pays tout entier, ils ont produit en partie l'effet contraire de celui que les terroristes recherchaient : *"Au lieu de nous terroriser, ils nous ont donné du courage ; au lieu de nous diviser, ils nous ont rassemblés"*, estime le philosophe Abdennour Bidar dans son *Plaidoyer pour la fraternité*, à l'inverse de l'idée d'Emmanuel Todd, plus sceptique face à l'évidence de cette union nationale dans *Qui est Charlie ?* Les rassemblements sur les places de France, expression digne d'une souffrance préservée de tout principe belliqueux, furent les signes d'un attachement sincère à la valeur républicaine, sans laquelle la liberté et l'égalité ne vaudraient rien par elles-mêmes. Plus que jamais, et en dépit de la centralité du FN dans l'espace politique, l'articulation de la devise républicaine semble polarisée vers sa troisième dimension.

crime climatique

Occultée par la menace terroriste de Daech, la question du changement climatique a encore du mal à imposer sur l'agenda politique son urgence absolue. Pourtant, jamais les travaux de chercheurs et intellectuels sur le climat n'ont autant qu'aujourd'hui analysé les dangers qui pèsent sur les équilibres de la planète (émissions de gaz à effet de serre, hausse du niveau de la mer, acidification des océans…). La pensée écologique, foisonnante, nous alerte sur la fin nécessaire du modèle d'extraction des énergies fossiles (pétrole, charbon, gaz) et sur l'obligation de poser les bases d'un nouveau paradigme économique : développer les énergies renouvelables (solaire, éolienne, hydraulique…), initier un plan Marshall d'efficacité énergétique, favoriser l'économie collaborative, des modèles agricoles alternatifs (agro-écologie), juguler la toute-puissance de la finance… Une exigence pour les années à venir, d'autant que le terrorisme prospère aussi à cause du changement climatique.
Jean-Marie Durand

où était le cool ?

par Géraldine Sarratia et Dafne Boggeri



chez the Serving Library

Conçu par le duo de graphistes-artistes-éditeurs anglo-américains Stuart Bailey et David Reinfurt, ce site à but non lucratif est un système d'archivage collaboratif qui propose des contributions d'artistes et d'écrivains téléchargeables en pdf, ainsi qu'un très pointu et arty *Bulletins of the Serving Library* qui, tous les six mois, passe au crible les connections entre arts et philosophie, design, presse…
servinglibrary.org



Owenscorp

dans le porté-strapé

La mode en 2015 ? Des portes qui claquent (Raf Simons chez Dior, Alber Elbaz chez Lanvin), d'autres qui s'ouvrent (Demna Gvasalia du label Vêtements chez Balenciaga). Dans l'entre-deux, la mode lacanienne de Rick Owens apportait une des plus belles réponses à la question qui taraude les couvertures des féminins – que portera-t-on l'hiver prochain ? L'autre, répondait l'Américain, qui produisit avec ces femmes "Cyclopes" un des shows les plus puissants et structurés (strap-on à l'appui) de cette année.

dans le fanzine mode

Comment capter l'attention des *millenials,* quand le vieux modèle papier se casse la gueule et le nouveau, digital, ne rapporte pas encore assez ? Sans apporter de réponse franche, la presse mode développe des pistes intéressantes en misant sur l'excellence et l'exclusivité (les très beaux *032c*, *Love*) et la réinvention DIY via le fanzine. Avec *Buffalo*, *Law* ou *Dull* en France, *Hot and Cool*, édité à Londres, est un des exemples de cette nouvelle génération.
hotandcool.biz



Michel Esteban

chez la gazelle Lizzy Mercier Descloux

Blazer masculin un peu *lose*, foulard romantique, pantalon à pinces qui découvre bien la cheville, socquettes blanches qui s'évanouissent dans une paire de sobres derbies noires : la chanteuse Lizzy Mercier Descloux (ici à New York en 1976), icône punk-funk 80's morte en 2004 dont tous les albums sont actuellement réédités, reste l'incarnation absolue du cool contemporain.
zerecords.com



Florence Pouvatchy

sur le site Letterpress

Cette année, pour déclarer sa flamme à l'être aimé ou souhaiter ses vœux, on recourait à une carte créée sur mesure, sérigraphiée à la main et imprimée sur un papier délicat. On envoyait son pli le cœur plein et léger – ces imperfections et ce raffinement traduiraient à n'en point douter l'intensité vibrante de nos sentiments.
letterpressdeparis.com


Warner Bros

acteur Joaquin Phoenix

les tops des lecteurs

Mad Max – Fury Road et sa distribution plébiscités, Tame Impala et Feu ! Chatterton hauts dans les cœurs, *Game of Thrones* prend le pouvoir et deux tomes de *Subutex* sont dans le top…

cinémas

vos acteurs

1 Joaquin Phoenix *(Inherent Vice, L'Homme irrationnel)*
2 Colin Farrell *(True Detective, The Lobster)*
3 Michael Keaton *(Birdman)*
4 Tom Hardy *(Mad Max – Fury Road)*
5 Rami Malek *(Mr. Robot)*
6 Vincent Lindon *(La Loi du marché)*
7 Benedict Cumberbatch *(Imitation Game)*
8 Vincent Cassel *(Mon roi)*
9 Colin Firth *(Kingsman – Services secrets)*
10 Jon Hamm *(Mad Men)*

vos actrices

1 Charlize Theron *(Mad Max – Fury Road)*
2 Camille Cottin *(Dix pour cent)*
3 Isabelle Huppert *(Valley of Love)*
4 Rachel McAdams *(True Detective)*
5 Emmanuelle Bercot *(Mon roi)*
6 Elisabeth Moss *(Mad Men)*
7 Emily Blunt *(Sicario)*
8 Catherine Deneuve *(La Tête haute)*
9 Catherine Frot *(Marguerite)*
10 Emilia Clarke *(Game of Thrones)*

vos films

1 Mad Max – Fury Road de George Miller
2 Birdman d'Alejandro González Iñárritu
3 Vice-Versa de Pete Docter
4 Kingsman – Services secrets de Matthew Vaughn
5 Mustang de Deniz Gamze Ergüven
6 Trois souvenirs de ma jeunesse d'Arnaud Desplechin
7 The Lobster de Yorgos Lanthimos
8 Imitation Game de Morten Tyldum
9 Le Fils de Saul de László Nemes
10 Sicario de Denis Villeneuve

vos séries

1 Game of Thrones saison 5
2 Mr. Robot saison 1
3 Sense8 saison 1
4 Fargo saison 2
5 Mad Men saison 7

vos jeux vidéo

1 The Witcher 3
2 Fallout 4
3 Life Is Strange
4 Metal Gear Solid V: The Phantom Pain
5 Bloodborne

LABEL 5

BROOKLYN *DRY*



BROOKLYN DRY COCKTAIL

5cl de LABEL 5
5cl de vermouth dry
1 trait de marasquin
1 trait d'amer

SIREN 572 056 331

LABEL 5 EST DISTRIBUE DANS DE NOMBREUSES CAPITALES.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTE. A CONSOMMER AVEC MODERATION.

danse ***Gala*** **de Jérôme Bel**



Vincent Pontet



Fanny Latour Lambert

album ***Ici le jour (a tout enseveli)*** **de Feu ! Chatterton**



Photo Tadzio, courtesy Kapoor Studio, Kamel Mennour and Lisson Gallery

expo
Anish Kapoor dans les jardins du château de Versailles. Ci-contre : ***Sky Mirror*** **(2013)**

musiques

vos albums

1 **Ici le jour (a tout enseveli)** de Feu ! Chatterton
2 **Currents** de Tame Impala
3 **Carrie & Lowell** de Sufjan Stevens
4 **What Went down** de Foals
5 **To Pimp a Butterfly** de Kendrick Lamar
6 **In Colour** de Jamie xx
7 **Why Make Sense?** de Hot Chip
8 **Vulnicura** de Björk
9 **Scarifications** d'Abd al Malik
10 **La Vie électrique** d'Aline

vos singles

1 **Let It Happen** de Tame Impala
2 **Blackstar** de David Bowie
3 **Loud Places** de Jamie xx
4 **King Kunta** de Kendrick Lamar
5 **Hotline Bling** de Drake
6 **What Went down** de Foals
7 **Alright** de Kendrick Lamar
8 **I Know There's Gonna Be (Good Times)** de Jamie xx (feat. Young Thug et Popcaan)
9 **Côte Concorde** de Feu ! Chatterton
10 **Fourth of July** de Sufjan Stevens

vos clips

1 **These Walls** de Kendrick Lamar
2 **La Malinche** de Feu ! Chatterton
3 **Hotline Bling** de Drake
4 **'Cause I'm a Man** de Tame Impala
5 **Honeymoon** de Lana Del Rey

livres

vos romans

1 **Les Sangs** d'Audrée Wilhelmy
2 **Vernon Subutex 1** de Virginie Despentes
3 **Raymond Carver – Une vie d'écrivain** de Carol Sklenicka
4 **Soumission** de Michel Houellebecq
5 **Vernon Subutex 2** de Virginie Despentes
6 **Boussole** de Mathias Enard
7 **Les Loups à leur porte** de Jérémy Fel
8 **Perfidia** de James Ellroy
9 **La Septième Fonction du langage** de Laurent Binet
10 **Un amour impossible** de Christine Angot

vos BD

1 **Emilie voit quelqu'un** de Thea Rojzman et Anne Rouquette
2 **Tel qu'en lui-même enfin** de Patrice Killoffer
3 **L'Arabe du futur 2** de Riad Sattouf
4 **Combats** de Goossens
5 **L'Amour sans peine** de François Ayroles

scènes

1 **Gala** de Jérôme Bel
2 **Richard III** de Thomas Ostermeier
3 **Vu du pont** d'Ivo van Hove
3 **Golden Hours (As You Like It)** d'Anne Teresa De Keersmaeker
5 **Bartók/Beethoven/Schönberg** d'Anne Teresa De Keersmaeker

expos

1 **Anish Kapoor** jardins du château de Versailles
2 **Dominique Gonzalez-Foerster** Centre Pompidou, Paris
3 **Warhol Unlimited** musée d'Art moderne de la Ville de Paris
4 **Céleste Boursier-Mougenot** Palais de Tokyo, Paris
5 **Sonia Delaunay** musée d'Art moderne de la Ville de Paris



2015 vue par...

Ecrivains, cinéastes, musiciens, illustrateurs, comédiens... Ils racontent leur année.



Camille Cottin
robe et ceinture
Sportmax
top **Vionnet**
boots **What For**
bijoux perso
Vincent Lacoste
veste **Drôme aux**
GaleriesL afayette
pantalon **APC**
chaussures perso

merci à l'académie
Sport Saber League
pour le prêt
des sabres laser

photo Philippe Garcia
pour Les Inrockuptibles
stylisme
Tiphaine Menon
maquillage
Delphine Sicard
coiffure
Richard Blandel

2015 vue par

Camille Cottin & Vincent Lacoste

du bon côté de la force

Longtemps, Camille Cottin fut une Connasse hilarante et cette année, la série *Dix pour cent* a nuancé d'émotions sa drôlerie crissante. A ses débuts, Vincent Lacoste fut un *Beau Gosse* vraiment cool et maintenant, le cinéma d'auteur ne peut plus se passer de lui. Rencontre dans les étoiles.

Camille, cette année, tu as prolongé au cinéma la vie de ton personnage de Connasse. C'est une façon d'y mettre un point final ?

Camille – En tout cas, je ne pense pas qu'on donnera une suite au film. La série mettait en scène des situations du quotidien. Le cinéma nous a permis de mettre en œuvre des enjeux plus intimes, plus personnels. Je crois que les auteurs et moi avons plutôt envie de faire autre chose.

Ensuite, il y a eu *Dix pour cent*. Le personnage d'Andréa Martel a été écrit pour toi ?

Camille – Pas du tout. Il est inspiré d'une personne réelle, une agent, Elisabeth Tanner. Dominique Besnehard, le producteur, la connaît bien, mais les auteurs de *Dix pour cent*, pas vraiment. Ils s'en sont donc un peu dégagés. Je n'ai rencontré Elisabeth qu'une fois lors d'un dîner et je n'ai pas essayé de la copier. Depuis la diffusion, elle m'a envoyé un message plutôt sympa : *"J'espère que les filles dans le Marais te laissent quand même un peu tranquille" (rires).*

Tu n'avais pas tellement été utilisée dans le registre dramatique avant *Dix pour cent*...

Camille – A l'image, non. Mais au théâtre, oui. Ce qui est beau dans une série, c'est qu'on peut explorer un personnage dans ses nuances les plus contradictoires. Andréa est tour à tour cassante, fragile, dure, attachante...

Vincent, ça a été pour toi une année charnière. Tu as été nommé aux César dans la catégorie meilleur acteur pour *Hippocrate*, *Lolo* a été un vrai succès et tu as enchaîné quatre tournages...

Vincent – Oui, j'ai beaucoup tourné. Après, savoir si c'était une année charnière, je ne me pose pas la question. C'est vrai qu'avec *Hippocrate*, pas mal de gens m'ont dit qu'on me découvrait dans un emploi moins ado, plus dramatique. Maintenant, on me propose davantage des rôles d'adultes. Ce n'est pas le cas de *Lolo*, où mon personnage n'est encore pas vraiment un adulte. Mais j'avais déjà travaillé avec Julie Delpy, je l'aime beaucoup et j'aimais bien le côté tordu, malsain de ce personnage. J'ai tout de suite eu des idées sur la façon de le jouer. Mais de toute façon, je choisis un film plutôt par rapport au réalisateur qu'au personnage.

Tu as tourné ensuite avec Pascal Bonitzer, Delépine/Kervern, mais aussi des cinéastes plus émergents comme Justine Triet, Danielle Arbid, bientôt Guillaume Brac. C'est important pour toi de jouer avec de jeunes réalisateurs ?

Vincent – Oui, vraiment. Je trouve la dernière génération de cinéastes français passionnante. Il y a aussi Katell Quillevéré, Mia Hansen-Løve, Lucie Borleteau, Nicolas Pariser dont j'aime vraiment *Le Grand Jeu*... C'est important pour moi ce rapport à une génération. J'aime bien avoir l'impression de participer à un nouveau truc.

Camille, tu as toujours voulu être comédienne ?

Camille – Oui. Déjà toute petite je torturais ma petite sœur en lui faisant croire que nos parents étaient morts. J'adorais faire croire à des choses inventées. J'ai donc fait une école de théâtre, puis des petits boulots, et j'ai eu une licence d'anglais. Pendant cinq ans, j'ai enseigné dans des collèges. C'était un désastre, je n'avais aucune autorité, les élèves lançaient des trucs dans tous les sens... Puis j'ai fait du théâtre. Même avant de devenir un peu connue, j'étais contente de mon métier, je faisais des trucs qui m'intéressaient, je prenais du plaisir. Aujourd'hui, des journalistes me disent "Alors, vous avez connu des années de galère..." Mais c'est pas du tout la galère, c'est la vie de la grande majorité des comédiens et ça va.

Pour toi, Vincent, le succès est venu très vite ?

Vincent – J'ai tourné *Les Beaux Gosses* à 15 ans et le film a marché. Mais ça n'a pas changé ma vie. J'ai continué le lycée jusqu'au bac. Ce n'est qu'après que j'ai commencé à tourner régulièrement, ce qui m'a permis de ne pas faire d'études, et tant mieux parce que ça aurait été catastrophique. C'est sûr que quand je tournais *Astérix* tout en révisant mon bac et que le tournage s'arrêtait si j'avais à passer le rattrapage, y avait une petite pression *(rires)*. Et par rapport à Depardieu ou Deneuve avec qui je tournais le jour des résultats, ça aurait été la honte. Mais bon, je n'ai pas eu l'impression de monter dans la fusée Ariane et de ne plus rien contrôler. C'était tranquille.

Connasse, Andréa : c'est un plaisir, Camille, de jouer des personnages désagréables ?

Camille – Je ne sais pas pourquoi j'y arrive aussi facilement. Parce que dans

> **"je ne sais pas pourquoi j'arrive aussi facilement à jouer des personnages désagréables"**
> **Camille Cottin**



> **“le problème avec le théâtre, c’est que c’est à l’heure du dîner, et moi j’aime bien dîner”** **Vincent Lacoste**

la vie, vous le voyez bien, je suis quand même hypermignonne *(rires)*. Mais je m’épanouis dans ce registre. Après, bien sûr, plus le personnage est ambivalent et plus c’est amusant à jouer. C’est bien aussi quand il y a une faille, comme chez Andréa. Connasse, c’est pas vraiment un personnage, c’est plutôt un clown.

Tu n’as jamais fait de théâtre, Vincent ?

Vincent – Une fois, avec Edouard Baer. C’était chouette. Mais je n’ai pas fait de cours, je n’ai aucune formation. Et on ne m’en propose pas beaucoup. Ça me fait un peu envie, même si je m’y sens moins à l’aise qu’au cinéma. Le problème avec le théâtre, c’est que c’est à l’heure du dîner et moi j’aime bien dîner *(rires)*. Ça dérègle complètement mon métabolisme, le théâtre. En plus, la relâche, c’est le lundi, et le lundi tous les restaus sont fermés… Je me retrouve à manger des bols de nouilles chinoises avant et après la représentation. Du coup, je grossis… Non vraiment, c’est chiant le théâtre *(rires)*.

Quels sont vos films préférés, cette a année ?

Camille – Moi, c’est *Mustang* et *Much Loved*. Au moins c’est clair, un cinéma féministe et engagé. *(En regardant Vincent Lacoste)* Bon, et puis *Lolo*, bien sûr *(rires)*. Et toi ?

Vincent – Moi, j’ai aimé *Trois souvenirs de ma jeunesse*, *Foxcatcher*, *Mia madre*, *The Visit*…

Camille – Ah oui, Shyamalan…

Vincent – Il s’était perdu mais là, c’est à nouveau bien. J’adore l’idée de faire un film d’horreur où l’horreur n’est pas du tout provoquée par un truc surnaturel, mais par la chose la plus banalement humaine qui soit : la vieillesse. Le truc qui fait vraiment peur, c’est de se faire caca dessus, de perdre la tête, la déchéance sous toutes ses formes. Et il en fait un truc à la fois flippant et drôle.

Vous allez voir le nouveau *Star Wars* ? Vous êtes fan ?

Camille – C’est un mythe et je n’en ai vu aucun… On va vraiment penser que je vis sur une autre planète. C’est comme une série, j’ai l’impression que je dois commencer par le début. J’étais super petite gamine quand c’est sorti et je ne m’y suis jamais mise. Je pense que je suis plus fantasy que vraiment science-fiction. *Game of Thrones* ou *Le Seigneur des anneaux*, j’adore. Et là, jouer avec les sabres laser, c’était marrant. J’attends que mon fils grandisse pour les mater avec lui. Là, il est déjà à fond. Chaque soir, je lui lis un bouquin pour enfants où tous les personnages de *Star Wars* vont se coucher.

Vincent – La première trilogie, je l’ai vue en salle, lors de sa reprise à la fin des années 1990. J’avais 5 ans et ça a été un gros choc. Le plus beau de tous reste *L’Empire contre-attaque*. Le début dans la neige, la fin hyper dark, le mythique *“I’m your father”* : c’est énorme. Mais j’ai beaucoup aimé aussi la seconde trilogie, même si, avec le recul, ce sont de moins bons films. Le jour où est sorti *L’Attaque des clones*, en mai 2002, c’était quand même le plus beau jour de ma vie. On parle souvent des émotions que suscitent les films après leur vision. Mais il ne faut pas oublier les émotions parfois violentes qu’ils provoquent avant qu’on ne les voie. C’est aussi important. Moi, je n’ai jamais eu envie de voir un film aussi violemment que les *Star Wars* entre 10 et 12 ans. J’y pensais tous les jours. C’était intenable. Je voulais absolument savoir comment Anakin Skywalker pouvait devenir Darth Vader. Et aujourd’hui, il m’en reste encore quelque chose. Le nouveau, je meurs d’envie de le voir. Rien n’égale les émotions de l’enfance.

Qu’est-ce qui vous fait rire ?

Vincent – Camille Cottin, déjà *(rires)*.

Camille – Haha ! Cela dit, c’est vrai que moi j’aime beaucoup *Les Beaux Gosses* et plus largement l’univers de Riad Sattouf, très drôle et très sensible.

Vincent – Moi, j’adore Louis C.K., Bill Murray… Will Ferrell, même dans des films parfois pas terribles, est toujours drôle. J’aime beaucoup le cinéaste Greg Mottola, qui a réalisé à la fois *SuperGrave* et *Adventureland*, un très beau film avec Kristen Stewart et Jesse Eisenberg, jamais distribué en France.

Camille – J’aime beaucoup aussi Kristen Wiig. Notamment dans *Mes meilleures amies*.

Vincent – *Les Deux Amis* de Louis Garrel m’a aussi pas mal fait rire. Vincent Macaigne est souvent très drôle, même s’il n’est pas seulement ça.

Quels sont vos disques de l’année ?

Vincent – Kendrick Lamar, carrément ! *To Pimp a Butterfly,* c’est vraiment très très bon. En single, j’adore *Hotline Bling* de Drake *(il esquisse la choré du clip en fredonnant)*. L’album de Tame Impala était pas mal. Au Baleapop de Saint-Jean-de-Luz cet été, j’ai vu Flavien Berger en concert et c’était hyperbien.

Camille – Jamie xx. Je le trouve hyper fort, même si ça me touche moins que les xx. Je suis une grosse fan du premier album, c’est devenu l’un de mes classiques. C’est d’une telle pureté.

Camille, on t’a vue sur le net dans une pub réalisée par Wes Anderson avec Brad Pitt…

Camille – C’était à mes débuts, une pub pour un téléphone japonais. J’avais 25 ans, je n’avais pas vu ses films. Sur le tournage, j’étais excitée parce qu’il y avait Brad Pitt. Un de mes collègues m’avait dit : “Mais non, la star c’est Wes Anderson”. Par la suite, je les ai tous vus et c’est devenu mon réalisateur préféré. J’aime son esthétisme, sa poésie, sa part d’enfance. Quand il sort un nouveau film, je suis aussi excitée que si je devais ouvrir mes cadeaux de Noël. J’aimerais vivre dans ses films.

En dehors du cinéma, qu’est-ce qui vous a marqués cette année ?

Camille – Qu’est-ce qui a marqué l’année ? La sextape de Valbuena ? *(rires)* Bon, non, ça a été une année vraiment secouante, bien sûr. Comme toute notre génération, je sors beaucoup dans les Xe et XIe arrondissements, même si je n’habite pas là. On a tous un ami ou un ami d’ami qui était dans le quartier ce soir-là. Dans le courant de nos vies, on est concentrés sur soi, on se dit que ça va, même si autour il y a des choses graves ou violentes. Et puis quand se produit un événement comme ces attentats, ça vole en éclats, on ne peut plus ne penser qu’à soi, on est obligés de se reposer la question de notre engagement.

Vincent – Et c’est arrivé deux fois dans l’année. C’est plus du tout possible d’être insouciant. Mais bon, c’est difficile de parler de ça. En tout cas, c’est devenu difficile de se souvenir d’autre chose que ça dans l’année.

propos recueillis par Jean-Marc Lalanne et Géraldine Sarratia



2015 vue par

Michel Houellebecq

“nous sommes gouvernés par des irresponsables”

Soumission est sorti en librairie le 7 janvier, le jour du massacre à *Charlie Hebdo*. Un an plus tard, le romancier récuse les accusations d’islamophobie et reproche à l’Etat son désengagement en matière de sécurité.

Après les attentats du 13 novembre, tu as écrit un texte très énervé dans le *Corriere della serra*, contre la politique française… Il y a eu de l’émotion, des bougies, mais pas un seul examen des politiques menées ces dernières années ; je sens bien pourtant que de grosses erreurs ont été commises, et qu’elles ne seront jamais jugées. C’est la conséquence de la domination des chaînes info, qui sont uniquement dans l’immédiat et dans l’émotionnel, et vous transforment en zombie amnésique. Cette amnésie est quand même un problème, au cas par exemple où on souhaiterait voter. Qui aujourd’hui est capable de se souvenir de ce qu’Alain Juppé a bien pu foutre au cours de sa carrière politique ? Le pire est que c’est pour ça qu’il sera élu. Je ne sais pas si je suis plus énervé par la gauche ou par la droite. On peut commencer par dédier un mot de mépris particulier aux écolos. Il y a peu d’années, ils faisaient un forcing pour l’entrée de la Turquie dans l’Europe, allant jusqu’à s’opposer à la loi mémorielle sur la reconnaissance du génocide arménien, pour éviter d’indisposer les Turcs. Si on les avait écoutés, aujourd’hui l’Europe aurait une longue frontière commune avec l’Etat islamique.

Pour la diminution des effectifs de la police, même si j’ai oublié l’enchaînement exact, mes soupçons se portent sur Sarkozy. Aujourd’hui la droite est exaspérante, à arriver la bouche en cœur, comme s’ils venaient de se rendre compte que des fonctionnaires, quand même, ce n’était pas complètement inutile. Je vais faire une parenthèse moins intéressante : je suis juré au prix 30 millions d’amis, et à ce titre j’ai lu un bon livre d’Anne de Loisy sur la filière viande. Le résultat de son investigation est effarant : tôt ou tard, on va avoir une catastrophe sanitaire majeure, car on a drastiquement réduit le nombre de vétérinaires en charge du contrôle des abattoirs, ils n’y arrivent simplement plus. C’est le même problème.

Mais le plus choquant est de voir la droite continuer à se revendiquer du gaullisme, alors qu’ils mènent depuis quarante ans une politique exactement inverse. Une des premières décisions que prendrait de Gaulle aujourd’hui serait de quitter l’Otan – et, accessoirement, l’espace Schengen. Il y a eu l’exception Villepin-Chirac, au moment où ils ont refusé d’entrer en guerre contre l’Irak, guerre particulièrement stupide et honteuse. Les interventions militaires ne servent presque à rien, le terrorisme est trop multiforme.

On n’aurait pas dû intervenir militairement contre Daech ?

Je n’ai jamais connu de monde sans terrorisme. Les premiers dont je me souvienne, ce sont les Palestiniens, puis il y a eu le Hezbollah (je me souviens très bien des attentats de 1986, j’avais deux heures de métro par jour, c’était très anxiogène). Puis les islamistes algériens en 1995. Puis Al-Qaeda, et enfin Daech. Tous ces groupes n’ont pas disparu ; les terroristes qui ont attaqué *Charlie* étaient liés à Al-Qaeda ; les islamistes qui ont décapité Gourdel en Algérie existaient avant Daech et existeront après lui. Laisser croire qu’on aura éradiqué le terrorisme une fois Daech vaincu, c’est une imposture.

Il y a deux formes d’interventions militaires : les catastrophiques, qui créent le chaos (type Irak ou Libye), et les inutiles, type Afghanistan : dix ans plus tard, les Américains sont repartis sans avoir en rien modifié la situation (les Talibans se sont juste repliés un peu plus loin ; les gens de l’Etat islamique feront pareil).

L’idée d’ingérence humanitaire me paraît plutôt venir de la gauche (mais ▶

Philippe Matsas/Flammarion



“je suis là pour faire œuvre littéraire, pas pour régler les problèmes de la société”

là aussi c'est une impression, je n'ai pas de preuves). Idée extravagante : tu prends un pays inscrit à l'ONU, tu décides que son dirigeant est méchant et tu lui déclares la guerre. Voilà une source de guerres sans fin. Pour l'Irak, au moins, Bush avait monté un baratin d'Etat sur le thème des “armes de destruction massive” : baratin minable, mal ficelé, mais enfin ils avaient fait l'effort. Pour la Libye, rien du tout, l'arbitraire pur. Qualifier ces guerres de néocoloniales, en quoi est-ce inexact ?

Je ne dis pas comme Michel Onfray que ces guerres sont injustifiables (certaines sont la réponse légitime à une agression) ; je dis qu'elles sont inutiles. Aucune action militaire ne permettra de vaincre le terrorisme ; ce qui ne veut pas dire qu'on ne peut rien faire. Les Américains se prennent depuis longtemps pour les gendarmes du monde, avec pour principal résultat de propager le chaos ; nous avons accepté un rôle de gendarme adjoint, c'était déjà une erreur. Mais au moins ils se protègent, on n'entre pas facilement aux Etats-Unis, les contrôles sont réels, alors qu'en France c'est une passoire, on n'a même pas eu ce bon sens élémentaire de sécuriser nos frontières. Les Américains ont pratiquement réussi à éviter les attentats sur leur sol depuis le 11-Septembre, alors qu'ils restent la cible mondiale numéro un. Non, j'insiste : nous sommes vraiment gouvernés par des irresponsables.

Quelle serait la solution ?

Vu le comportement déraisonnable des politiques, mon obsession pour la démocratie directe m'a repris. Cela consisterait à modifier les lois par référendum, et uniquement par référendum. Le budget pourrait être géré de la même façon. Il y a un sujet qui occupe 80 % du débat politique, c'est le libéralisme, et je le trouve posé de manière effroyablement simpliste. Il est faux de penser que les gens se désintéressent de la politique, ils s'y intéressent au contraire de manière très précise et ont envie de donner leur avis : ils désapprouvent certaines dépenses publiques, ils souhaiteraient en augmenter d'autres, mais ils ne font plus confiance à leurs soi-disant représentants, ils veulent pouvoir se prononcer eux-mêmes. Quand quelqu'un emploie le mot “populisme”, je me dis que ça dissimule un mépris profond pour la démocratie. De même quand on souligne le côté “irresponsable”, “émotif” du peuple, alors que les dirigeants seraient guidés par la raison ; je pense exactement le contraire. Quand j'ai publié *Extension du domaine de la lutte*, je travaillais à l'Assemblée nationale ; je me souviens d'avoir été choqué par l'avidité avec laquelle les hommes politiques se jetaient sur leur revue de presse ; avidité bien supérieure à la mienne. Alors que j'étais un jeune auteur qu'on pouvait excuser d'avoir envie de faire parler de lui ; je les imaginais plus posés, moins obsédés par leur image médiatique. Ils font de la com, et rien d'autre n'existe à leurs yeux.

Un mot sur Manuel Valls ?

Manuel Valls est à la fois énergique et dénué de sang-froid, ce qui est la combinaison la plus dangereuse pour un homme politique.

Au début de l'année, il avait déclaré : *“La France, ça n'est pas Michel Houellebecq”*...

Oui... manque de calme.

Comment as-tu vécu cette année ?

L'année a été très sombre. Et puis il y a une nouveauté dans ma vie : pour la première fois, je suis protégé par la police. Ce n'est pas injustifié, je suis devenu très célèbre, n'importe qui peut me reconnaître, dont éventuellement des individus qui me seraient hostiles. C'est un mode de vie étrange. Leur but est que je puisse vivre comme avant, mais ça ne marche pas tout à fait. En réalité j'essaie de regrouper mes déplacements, et la plupart du temps je ne sors pas de chez moi.

Parce que *Soumission* a été perçu par certains critiques comme islamophobe ?

Oui. Et la police a été choquée par son échec à protéger *Charlie*, ils ont eu une rallonge budgétaire, ils peuvent protéger davantage de gens, et en effet je fais partie des cibles possibles.

Comment as-tu vécu la sortie polémique de *Soumission* ?

Ça n'a pas été juste une sortie de livre, mais une chose d'un autre ordre. Je me suis résigné à l'idée que je n'étais plus un sujet littéraire. J'ai accepté que les choses aient changé. Même si je ne comprends pas totalement pourquoi. Et puis cela a été mélangé à l'horreur de l'ensemble, qui était forte. Cela dit, je suis d'accord dans une certaine mesure avec mes détracteurs : ce n'est pas un livre islamophobe (dire ça était quand même très bête), mais c'est un livre dérangeant. Il ne fait pas de concessions et ne propose pas de solutions. Le problème y est posé assez durement. Mais je n'ai pas à me justifier, à part que je suis là pour faire œuvre littéraire, pas pour régler les problèmes de la société.

Pourquoi est-ce un texte dérangeant ?

Le livre ne dit pas qu'on va s'en sortir, qu'on est une société unie et solidaire, que tout ça va être laïque et sympa. Il y a des divergences de valeurs réelles. Je n'ai rien à proposer pour vivre ensemble. Il y a un personnage occidental pas très heureux, qui n'a aucune conviction assumée et est un peu prêt à n'importe quoi. D'ailleurs, il n'y a même pas de vrais musulmans dans ce livre, juste des politiques qui utilisent l'islam.

Après les attentats de *Charlie*, tout a changé. L'essentiel était de dire que si on veut écrire contre l'islam, on a le droit. On a le droit au blasphème ; ce n'est pas négociable, la liberté d'expression fait partie des valeurs du pays dans lequel j'ai grandi. Je me suis donc retrouvé à défendre l'islamophobie par principe. Ça a été globalement très pénible : la liberté en général, le droit de blasphémer, on a perdu sur ce front. Le “oui mais quand même, faut pas exagérer”, au final, a gagné. Très vite après *Charlie*, on a commencé à entendre des gens dire que les dessinateurs avaient “quand même été trop loin”. Sans même parler d'Emmanuel Todd.

Qu'as-tu fait cette année ?

J'ai commencé à travailler sur une exposition de mes photos au Palais de Tokyo, en juin, enfin... il y a mes photos mais aussi quelques artistes invités, dont Robert Combas. Il y a aussi le film adapté de *Rester vivant*, réalisé par des Hollandais et interprété par Iggy Pop.

propos recueillis par Nelly Kaprièlian

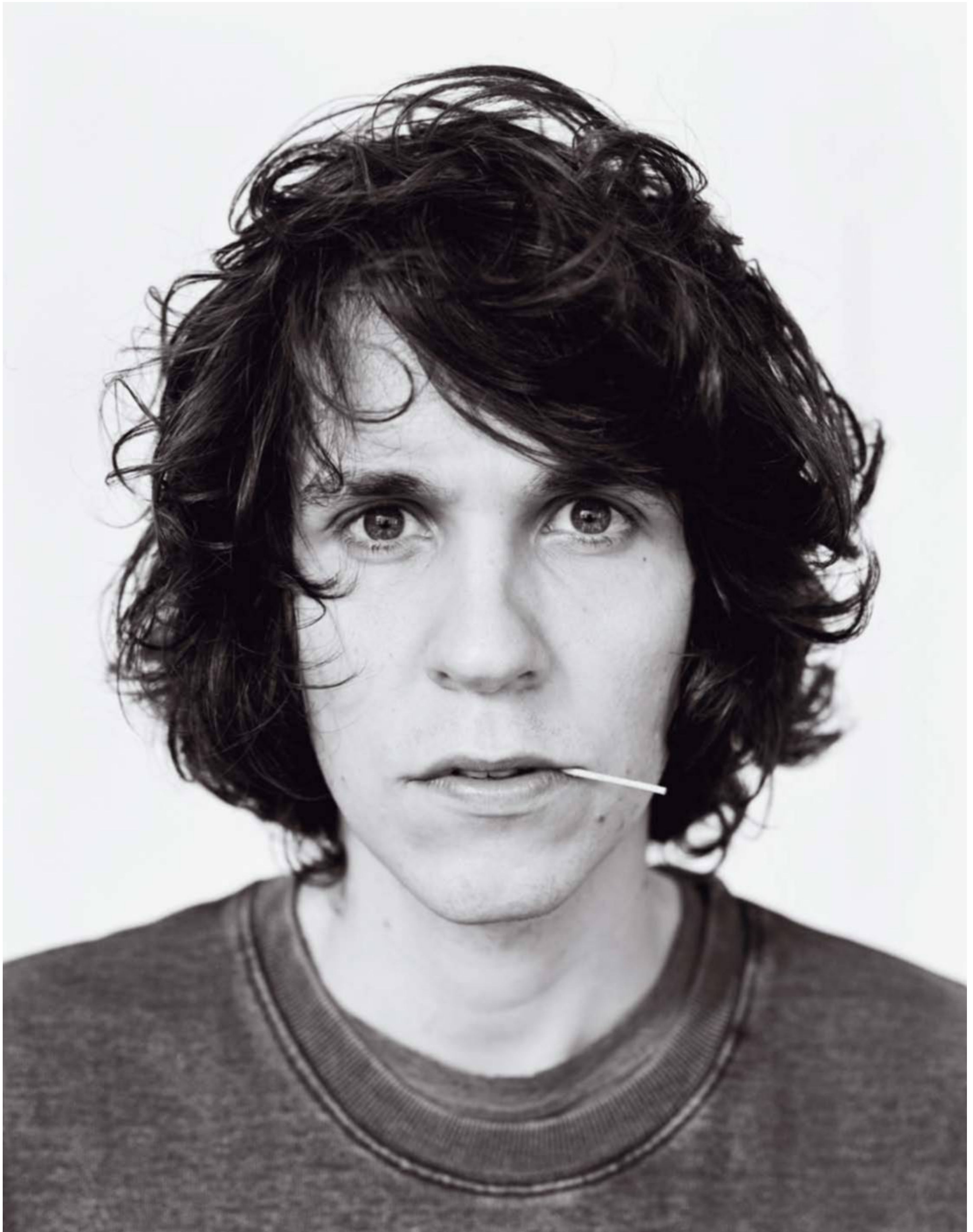
Coco

"debout !"

Victime de l'attentat du 7 janvier à *Charlie Hebdo* (son autre journal), mais bien vivante, notre collaboratrice n'a pas lâché son crayon.



POUËT
SALUT BUBU
HA HA HA
SCRITCH
SCRITCH
SCRITCH
SCRITCH
SCRITCH
SCRITCH
SCRITCH
SCRITCH
À QUOI DEVEZ-VOUS D'ÊTRE EN VIE ?*
SLURP
QU'AVEZ-VOUS RESSENTI EN VOYANT VOS COLLÈGUES ET AMIS MORTS ?*
VOUS SENTEZ-VOUS COUPABLE ?*
ON VIT AVEC
RACONTEZ NOUS LE 7 JANVIER*
DES DÉTAILS!!
FUCK TODD
JE SUIS CHARLIE
JE SUIS JUIF
JE SUIS POLICIER
* CERTIFIÉ VÉRITABLE
JE FAIS UN DOCUMENTAIRE SUR LE VÉCU INTIME DES SURVIVANTS...*
COCO.



2015 vue par

Tobias Jesso Jr.

“je pensais être un bon à rien”

Sortir un premier album miraculeux, collaborer avec Adele et Sia, devenir trentenaire : le Canadien revient sur son année trépidante.

Un album

C’est assez irréel de penser à tout ce qui s’est produit. J’ai l’impression d’avoir vécu cinq ans de carrière, alors que la sortie de mon premier album remonte à moins d’un an. J’ai beaucoup appris pendant cette période et en même temps j’ai vécu des moments difficiles. J’ai réussi à faire quelque chose de bien : écrire des chansons. Mais je n’ai pas vraiment eu le temps de prendre confiance en moi sur scène. Je ne suis pas à l’aise. Je ne pense pas être un grand performeur. J’ai joué entre 60 et 70 concerts cette année, ce qui n’est pas énorme pour quelqu’un qui débute. D’autres aspects dont je n’avais pas l’habitude ont été difficiles : me faire prendre en photo – je ne suis pas très photogénique –, certaines interviews. J’écoute autant les commentaires négatifs que positifs. Il y a eu plus de positif que de négatif, mais tout fait partie du même apprentissage. Je ne suis pas mal à l’aise si quelqu’un complimente mon songwriting – j’y ai passé beaucoup de temps et je suis content de mon travail. J’essaie toujours de m’améliorer et je ne pense pas être le meilleur. Mais c’est différent quand je reçois des louanges pour autre chose, comme ma voix ou un concert : plus les gens me disent qu’ils adorent ce sur quoi je doute, plus j’ai l’impression d’être un imposteur. Ça ne m’apporte ni bonheur ni confiance en moi. Je me mets alors à penser qu’on me témoigne plus d’égards que je n’en mérite. Je me dis : peut-être que tout le monde va découvrir que je ne suis finalement pas si bon que ça. Je n’ai jamais pensé que ce que je faisais était cool ou révolutionnaire. Peut-être que j’ai juste du mal à accepter les compliments et que je tombe facilement dans l’autocritique.

trente ans

Pour la première fois, j’ai une activité que je pourrai peut-être continuer jusqu’à la fin de mes jours. J’ai l’impression d’avoir accompli au moins une chose avant d’avoir 30 ans, de ne pas être un bon à rien comme je pensais l’être. Trente ans, c’est un grand pas. J’imaginais qu’à cet âge-là je serais marié et que j’aurais des enfants. J’ai été déménageur et je pensais que je tenterais ma chance dans la musique après avoir fait ce boulot pendant vingt ans et accumulé des tonnes de chansons. Si on m’avait demandé d’imaginer ma vie à 30 ans, je n’aurais pas répondu ça, mais je suis heureux de m’être trompé.

deux collaborations

Depuis que j’ai découvert Adele, je rêvais d’écrire une chanson avec elle *(*When We Were Young *– ndlr)*. Que ça ait pu se réaliser était la chose la plus improbable qui soit. Je ne sais pas si c’était un heureux hasard ou une intervention divine, mais c’était sans aucun doute le plus grand moment de ma vie. J’ai aussi rencontré Sia et on a fait une chanson ensemble *(*Alive*, coécrite avec Adele – ndlr)*. C’est une merveilleuse compositrice.

quelques activités

J’adore marcher, faire de la randonnée. Si on me met au bord de la mer, je nage. J’adore ce genre d’exercices physiques liés à la nature. J’aime bien aller acheter de la nourriture, manger de bons produits, cuisiner, faire du pain. Ça m’intéresse aussi d’écrire des textes pour la télévision ou pour des films.

des disques, des films

J’ai vraiment bien aimé le dernier album de Tame Impala et celui d’Unknown Mortal Orchestra. *Vice-Versa* est l’un des meilleurs films que j’aie jamais vus. Les scènes de rêve font partie de mes moments préférés dans toute l’histoire du cinéma ! Et la fin de la série documentaire *The Jinx (*The Jinx, the Life and Deaths of Robert Durst*, série de HBO – ndlr)* a été l’un des moments de télévision qui m’ont marqué.

un avenir

J’ai écrit quelques pistes pour un nouvel album mais je ne sais pas ce qu’elles deviendront. J’aimerais bien commencer par mettre mes idées au clair, savoir exactement à quoi il ressemblera, quelles sonorités il aura. Pour le premier, c’était très stressant parce que je n’avais pas défini tout ça à l’avance. J’envisage aussi d’écrire des chansons avec d’autres gens, me consacrer au songwriting, peut-être rester un peu dans l’ombre. Je sais bien qu’il y a beaucoup de choses que je devrais faire : des tournées, saisir chaque opportunité… Mais en ce moment, je crois que je cherche l’inspiration et, pour la trouver, j’ai besoin de revenir à ma propre réalité. Je suis impatient de me diriger davantage vers les aspects positifs de ce que j’aime dans l’industrie de la musique et de m’éloigner de ce qui me gêne.

propos recueillis par Noémie Lecoq
photo Alexandre Guirkinger pour Les Inrockuptibles

“plus les gens me disent qu’ils adorent ce sur quoi je doute, plus j’ai l’impression d’être un imposteur”



Deniz Gamze Ergüven (deuxième en partant de la droite) et ses actrices

2015 vue par

Deniz Gamze Ergüven

"sortir de la sauvagerie"

Mustang, son premier film drôle et glaçant sur cinq sœurs luttant pour leur liberté, fut un carton en France. Beaucoup moins en Turquie, où elle est née.

Mustang

Cannes a été une très heureuse surprise, et aussi un moment fort avec mes jeunes actrices, qui y ont découvert le film. Le public de la Quinzaine les a entendues rire pendant toute la projection… Elles sont libres, rebelles. J'ai accompagné le film aux quatre coins du monde avec elles. D'une projection à l'autre, elles ont accepté la fiction du film comme une espèce de réalité – par moments ça pouvait même devenir inapproprié ! Güneș, du haut de ses 12 ans, qui se comportait comme une petite criminelle endurcie dans les rues de New York… On les entraîne dans une vie étrange, elles vivent les unes sur les autres dans de petits appartements, font des remakes de scènes sur leurs iPhones… A New York encore, on s'est retrouvées dans une grosse voiture avec un toit ouvrant, elles y ont passé la tête et se sont mises à hurler ! Quant à moi, je fais les choses comme un bon petit soldat. En voyageant avec *Mustang*, je me rends compte de ce qu'on a en France : un public habitué aux films hors format, en langue étrangère. C'est unique. A New York, il y a deux cinémas qui peuvent passer ça. A Rome, un seul. Alors je vois le travail d'accompagnement comme une nécessité et je m'y consacre de façon très studieuse.

censure

Au Maroc, il y a eu la censure de *Much Loved* et les agressions et menaces dont l'équipe a été la cible. J'en ai discuté avec le réalisateur, Nabil Ayouch, et les choses sont beaucoup plus claires maintenant pour moi en terme de public. Certains ne veulent pas se sentir critiqués, remis en question. En Turquie, je crois qu'on renie ne serait-ce que l'idée de liberté pour un cinéaste. Je vois d'où ça vient, même si je me dis que c'est absurde. Il y a des grandes nations de cinéma mais la Turquie ou le Maroc n'en font pas partie. Le cinéma n'y a pas été considéré comme un grand art pendant très longtemps ; il vient après les arts majeurs, après le cirque même. Dans le cas de *Much Loved*, c'est allé très loin, aussi parce que le film aborde des choses plus sulfureuses que *Mustang*. De mon côté, c'est moins violent, et les actrices ne se sentent pas en danger – c'est aussi parce que je fais écran et prends la responsabilité de chaque mot dans le film. J'ai eu quelques moments d'inquiétude, mais en Turquie c'est difficile de savoir exactement ce qu'on risque : il y a des journalistes en prison et d'autres qui s'expriment librement.

Ankara/Paris

Les dernières semaines ont été un cauchemar total. Après les attentats d'Ankara en octobre, l'Etat turc n'a pas été à la hauteur, certaines personnes se sont réjouies, il n'y a pas eu la cohésion nécessaire à un tel moment. J'avais encore les muscles tendus par ce qu'il venait de se passer quand il y a eu Paris. Je l'ai vécu comme une espèce d'attaque de tout ce qu'on est, de la façon la plus aveugle possible : des manifestants pour la paix, des jeunes qui sortent, qui vont voir des concerts… Je n'ai rien à en dire sinon mon effroi. Ce qui m'a choquée, c'est cette minute de silence pour la France sifflée par les supporters turcs lors d'un match international à Istanbul. En Turquie, j'ai l'impression que l'on navigue à travers des rapides, et je ne sais pas ce qu'il y a au prochain tournant. Je sais que ce pays a un dynamisme, une jeunesse que je ne perçois pas ailleurs. Ne serait-ce que le temps de ma vie, il a énormément changé. Mais là, il a la tête sous l'eau.

Il y a une chose que je trouve belle : cette idée très forte de résistance pacifique, celle du mouvement protestataire de Gezi en Turquie, mais aussi le *"Vous n'aurez pas ma haine"* du mari d'une victime du Bataclan. Chaque fois que je vois des réactions de cet ordre, j'ai un sentiment de puissance. C'est le seul moyen de ne pas rentrer dans la spirale, de sortir de la sauvagerie.

propos recueillis par Théo Ribeton photo Audouin Desforges pour Les Inrockuptibles

2015 vue par

Zaïna
"j'allais crever ici"

A 26 ans, elle a fui la dictature érythréenne pour essayer de gagner la Norvège. Passeurs violeurs, barque de fortune, jungle immonde de Calais, blocage en Allemagne : récit d'une survie.

En 2015, en entraînant mon mari, j'ai trouvé le courage de quitter ma famille et de fuir ma vie. Sans en avertir mes parents : ils m'auraient barré la route. Ils connaissent les dangers mortels de la migration vers l'Europe. Mes amis, qui ont tous été enfants soldats, comme moi – et comme l'ensemble des adolescents érythréens –, avaient déjà déguerpi. Désertant la dictature, la répression sanglante et les camps militaires. J'étais la dernière à résister et à espérer, chaque jour, le retour de la paix et la réouverture de l'université. En juin, enceinte, à 26 ans, j'ai renoncé. Je me suis rendue à l'évidence. En Erythrée, pour exister, la jeunesse doit s'en aller. Et payer le prix de son départ : des milliers de dollars versés à des passeurs, fidèles alliés des gouvernements en place.

Du Soudan à la Libye en passant par le Sahara, ces passeurs sont tes pires ennemis. Ils avaient déjà tué plusieurs de mes amis. Et partout, ils continuaient à séquestrer, violer et assassiner ceux qui ne payaient pas la "taxe douanière". Sans se gêner pour s'adonner, au passage, à un trafic d'organes juteux. Mon cousin de Norvège et la famille de mon mari ont réussi à récolter des fonds. A l'église, partout, n'importe où. Ils se sont battus pour que nous puissions filer vers la Méditerranée.

Mon mari et moi avons eu de la chance, nous n'avons presque jamais été séparés. Mais de camion en camion, nous avons rencontré l'horreur : le viol pour les femmes et la torture pour les hommes, nos compagnons de voyage. Moi, j'étais épargnée parce qu'enceinte. Ensemble, nous avons vu la mort et la monstruosité. Jusqu'en Libye. Là-bas, nous avons dû scander "Allahou Akbar" pour satisfaire les gardes-côtes libyens. Nous sommes chrétiens, mais peu importe : ceux qui refusaient subissaient le pire. En mer, notre barque cabossée a commencé à couler. Nous étions deux cents à bord, priant contre la mort. Un avion a survolé la zone. Repérés, nous étions sauvés. MSF est intervenu pour nous conduire à la frontière italienne. En Sicile, encadrés quelques jours par la Croix-Rouge, nous avons retrouvé forces et espérance. Suffisamment pour reprendre la route. Direction l'Angleterre, en passant par Milan, Paris puis Calais.

Paris, c'était la ville de mon enfance. J'ai grandi en rêvant de ses lumières. Petite, je n'aurais jamais imaginé y débarquer avec une dégaine de réfugiée. Je suis arrivée gare de Lyon, sonnée, épuisée et paumée. Où aller, à qui parler, où me réchauffer ? J'ai apostrophé chaque passant. Rien, aucune aide. Je me souviens des jeunes Parisiens. Leurs aînés se montraient plus bourrus, mais eux savaient être à l'écoute. Bienveillants, tous. Bien que démunis de toute solution. Seule information pêchée : pour aller à Calais, il faut prendre le métro et rejoindre la gare du Nord. Mais pas le soir, *"trop de fous y rôdent la nuit"*, m'avait glissé un jeune.

Alors je me suis assise et je me suis endormie. Une nuit glaciale, le visage plaqué contre le bitume de la gare. Dès l'aube, j'ai sauté dans le premier train pour Calais. J'y ai rencontré une vingtaine d'autres réfugiés. A notre arrivée : cinquante policiers. Ils nous ont arrêtés. J'ai compris que c'était le moment d'être emprisonnée. Mais non, *"Go*, nous ont-ils dit, *go to the jungle !"* Je n'ai pas saisi tout de suite mais j'ai déguerpi. Quelle jungle ? Pas le temps de comprendre. Il fallait marcher, rester en mouvement. Dans le centre-ville, un monsieur s'est arrêté en voiture. Sans s'expliquer, il nous a passé des bouteilles d'eau et nous a souri. Lui aussi nous a indiqué la jungle. Drôle de nom. Mais je m'y suis dirigée.

A l'arrivée, j'ai compris ce qui m'attendait. J'allais crever ici. Autour de moi, des centaines de réfugiés avaient été entassés là, au milieu de nulle part, sans abri ni droits. Une vision atroce et apocalyptique. On parle de jungle parce que l'Etat français croit avoir affaire à des animaux. C'était évident désormais. J'avais mis les pieds, sans doute, dans l'une des pires zones de l'histoire de l'humanité. Je me fichais désormais de l'Angleterre. J'ai voulu décamper, partir le plus loin possible. Mais j'étais affamée et sans force. Il ne restait plus qu'à trouver un coin disponible et construire un cabanon de fortune, comme les autres.





Centre d'accueil pour migrants à l'aéroport de Berlin-Tempelhof, décembre 2015

Fabrizio Bensch/Reuters

J'ai tenu trois semaines dans cette *shitty jungle*. Dans la colère et la honte. Dans la boue, le froid, l'humidité et le danger. Puis je suis tombée malade, physiquement et psychologiquement. J'étais à bout, en pleine déroute. Quelques jours plus tard, mi-novembre, j'ai rencontré des Parisiens de passage à Calais. Ils découvraient le camp et sa débâcle. Atterrés, ils ont pleuré. Et ils ont su réagir. Sans attendre, ils nous ont pris sous leur aile. Avec eux, nous avons rejoint Paris. Chez eux, pour la première fois depuis des mois, j'ai retrouvé de la douceur et de la chaleur. C'est la première fois que j'ai côtoyé des Blancs de si près. Avec eux, je n'étais plus un animal. J'étais accueillie et écoutée. Réintégrée dans la civilisation.

Deux jours plus tard, Paris était attaqué. Aux côtés de mes hôtes, je découvrais une ville massacrée par le terrorisme. Ensemble, nous sommes allés devant le Bataclan et sur la place de la République. J'étais horrifiée, pétrifiée et ravagée de tristesse. J'ai eu peur, parce que la violence nous rattrapait et parce que je savais que les frontières se refermaient sur moi. Les contrôles allaient s'amplifier et il serait sans doute difficile de rejoindre la Norvège, notre destination finale. Alors nous avons fui Paris, immédiatement. Mais la police allemande nous a stoppés à la frontière, forcés à enregistrer nos empreintes et nous a intimé de demander l'asile à l'Allemagne. Maintenant, depuis trois semaines, ma vie est en Allemagne, me dit-on. Alors j'apprends l'allemand. Pourquoi pas, après tout. En cette fin d'année, je suis toujours parquée dans un centre pour réfugiés mais je sens que je m'en sortirai. Je sens que je pourrai étudier et que je parviendrai à devenir avocate. Plus que jamais, je connais la force du droit : le dernier rempart contre la monstruosité. En cette fin d'année, je suis protégée par l'espoir. Le même qui m'a poussée à quitter l'Erythrée. La vie m'attend, en 2016. **propos recueillis par Olivia Müller**

"depuis trois semaines, ma vie est en Allemagne, me dit-on. Alors j'apprends l'allemand. Pourquoi pas, après tout"

le prénom a été modifié



2015 vue par

Booba
"Donald Trump et Marine Le Pen ont le même ADN raciste"

PNL, les attentats, son pote Benzema : le rappeur de Boulogne-Billancourt installé à Miami garde un œil sur la France.

En l'espace d'un an, tu as sorti deux albums, *D.U.C* et *Nero Nemesis* : une première dans ta carrière. Qu'est-ce qui t'as poussé à être aussi productif ?

J'ai sans doute travaillé un peu plus, car j'étais chaud. Mais il ne faut pas oublier que jusqu'en 2011, je sortais des *Autopsie*. Dans ces mixtapes, il y avait à chaque fois huit titres inédits. Comme ça me manquait de ne plus en produire, je me suis mis à bosser sur *Nero Nemesis*. Sur *Autopsie*, j'essayais de mettre en avant de jeunes rappeurs. Aujourd'hui, avec la plate-forme OKLM que j'ai créée sur internet, je ne vois plus l'intérêt de faire ça. Ce que je faisais une fois par an, je parviens à le réaliser quotidiennement sur mon site.
Quand j'ai commencé à rechercher des talents émergents, je me suis rendu compte qu'il y avait un gros vivier en rap français qui ne demandait qu'à germer. Même PNL, je les ai relayés avant qu'ils soient connus, parce que j'aimais ce qu'ils faisaient.

“les séries, je ne me mets pas dedans. C’est pas que j’ai pas envie, mais j’ai autre chose à faire”

Qu’est-ce que tu aimes chez PNL ?
Leur état d’esprit. Ce n’est pas la partouze : ils ne font pas de *feat* avec tout le monde. Ils ne se mélangent pas. Comme à l’époque où il y avait Secteur Ä et les grandes familles du rap. Ils refusent les sollicitations médiatiques, ils n’ont pas été à Skyrock. Ils ont raison. Combien de fois je me suis fait baiser par les médias?

Après les attentats de *Charlie Hebdo*, tu as déclaré : *“Quand tu t’attaques à une religion, tu sais que des extrémistes peuvent réagir ainsi.”* Tu as été surpris par la polémique qui a suivi ?
Non, je m’y attendais. Je dis ce que je pense, chacun a le droit de réagir.

Comment as-tu vécu les attentats du 13 novembre ?
Il n’y a pas de mots pour décrire ces attentats. Ils ont principalement visé le monde de la musique en ciblant le Bataclan mais aussi des jeunes de la vie de tous les jours. Ça aurait pu arriver à n’importe qui. J’ai parlé à une fan qui devait venir à mon concert à Bercy et qui a été blessée au Bataclan. Ils se sont attaqués à notre mode de vie. C’est une guerre sale. Quand ce sont des gouvernements qui décident de lâcher des bombes, il y a toujours des innocents qui meurent, mais ce sont, entre guillemets, des dommages collatéraux, même si c’est critiquable. Là, les terroristes veulent clairement toucher les innocents plutôt que les décisionnaires. C’est le maximum de la lâcheté et de l’horreur.

Daech cherche aussi à créer des tensions entre les différentes communautés en France. C’est quelque chose que tu crains ?
Je n’y connais pas grand-chose, mais de mon point de vue, on les surestime beaucoup trop. Il ne faut pas céder à la terreur, car il y a beaucoup de pays qui sont dans une vraie situation de guerre, avec plusieurs attentats par semaine. Je ne pense pas qu’ils aient la puissance suffisante pour attaquer un pays comme la France ou les Etats-Unis de façon aussi répétée. Et si jamais une telle chose devait arriver, avec des attentats tous les mois, je pense que ces pays prendraient des mesures radicales. Daech se prendrait une sorte de double Hiroshima et ça calmerait tout le monde… Ce serait horrible comme solution mais je ne vois pas d’autre issue en cas d’attaques récurrentes.

Beaucoup de personnes se radicalisent en prison. Il y a pas mal d’articles sur le sujet en ce moment…
(Il coupe) C’est là que tu fais des rencontres. J’ai observé ce phénomène de mes propres yeux quand j’étais en prison. J’ai vu des gens se convertir et commencer à tourner avec des mecs du GIA en promenade.

On a essayé de t’approcher ?
Non, jamais ! J’imagine qu’ils n’ont pas eu foi en moi *(rires)*.

Depuis que tu t’es installé à Miami, tu n’as pratiquement connu que Barack Obama comme président. Ça t’inquiète que Donald Trump soit le favori des sondages pour la présidentielle américaine de 2016 ?
C’est vrai qu’on n’a jamais vu un mec aussi virulent et ouvertement raciste avoir une telle cote de popularité aux Etats-Unis, mais je ne pense pas qu’il sera élu. Je n’arrive pas à expliquer son succès actuel, c’est comme Marine Le Pen. Pour moi, ils ont le même ADN raciste. Je ne pense pas qu’il y ait une montée de la xénophobie en France. J’ai l’impression d’avoir toujours vécu dans ce climat, ici.

Il y a des films ou des séries que tu as appréciés cette année ?
J’ai bien aimé *Interstellar*. *American Sniper* aussi. On pourrait croire qu’il s’agit d’un film pro-américain, mais la réalisation est plus subtile que ça. Clint Eastwood fait le job. Les séries, je ne me mets pas dedans, je n’ai pas le temps. Si je commence à regarder *Walking Dead*, après j’enchaîne sur *Game of Thrones*, *Breaking Bad*, *Narcos* et puis je n’ai plus de vie ! C’est pas que j’ai pas envie, mais j’ai autre chose à faire.

Tu es assez proche de Karim Benzema. Tu penses quoi du traitement médiatique de l’affaire de la sextape ?
J’essaie de ne plus trop suivre l’affaire parce que ça m’énerve. On l’accuse même d’avoir craché sur *La Marseillaise*, c’est n’importe quoi, tout est monté en épingle. Tout le monde s’acharne sur lui alors qu’il n’est même pas encore reconnu coupable. Je ne comprends pas comment toutes ses auditions avec la juge peuvent se retrouver dans la presse. Normalement, on doit respecter l’enquête et la présomption d’innocence. C’est un problème qui ne concerne pas le football, pour moi. Mais ça donne à manger à certains, et ça fait du clic.

Tu as eu des échanges avec lui depuis le début de cette histoire ?
Je lui parle, oui. Il a l’air serein, il tient le coup. Son travail, c’est de jouer au foot, il continue à le faire. Pour les gens comme lui et moi, c’est difficile de réussir. Il faut qu’on en fasse deux fois plus que les autres. Une fois qu’on y est arrivé, il faut qu’on fasse deux fois plus attention. Dès qu’on arrive en haut, à la moindre erreur, certaines personnes s’empressent de nous rappeler d’où l’on vient.

Sur le morceau *Habibi* de ton dernier album, tu dis qu’il ne te manque plus rien à part du temps.
C’est surtout par rapport à ma famille que je dis ça. Quand tu as des enfants, l’argent c’est toujours important, mais ce que tu veux, c’est vivre le plus longtemps possible pour profiter de tes enfants au maximum. L’argent passe bien après. Je n’ai même pas inscrit ma fille à la maternelle tellement je veux la garder avec moi le plus possible.

Tu estimes qu’il y a une barrière temporelle, une limite qui te forcera bientôt à arrêter de rapper ?
Les rappeurs, c’est un peu comme les footballeurs. Quand ils sentent que les genoux ou les chevilles ne répondent plus, ils arrêtent. Pour l’instant ça va, je n’ai pas de courbatures.

propos recueillis par Azzedine Fall et David Doucet photo Jeffery Salter pour Les Inrockuptibles


Marikel Lahana

2015 vue par

Jeanne Added

“complètement dingue”

Révélée avec *Be Sensational*, son premier album, elle parle de sa vie en tournée, de la découverte du public et du rôle des musiciens après l’enfer des attentats.

Vendredi 13 novembre

Je n’étais pas à Paris pendant les attentats. J’ai été protégée d’une immense vague de violence et de peur, même si celle-ci a résonné très fort ailleurs, comme un tremblement de terre. En janvier, j’étais là et j’en garde un souvenir très physique : ça m’a marquée dans mon corps, dans ma chair.

concerts

J’ai joué quasiment tous les soirs depuis le 13 novembre. Ça aide d’être dans quelque chose de concret, de se confronter à cette question : comment participer au monde et à la société ? En ce qui me concerne, je sais que c’est en jouant de la musique et en chantant sur scène. Ces dernières semaines, j’ai pris plus de temps pour rencontrer les gens après les concerts.

prisme

C’est difficile de faire son boulot après ça. On est tous pris par notre propre sensibilité. Mais une partie du job est justement de transformer ça en musique. C’est à travers ce prisme que je vois le monde. C’est une chance de pouvoir faire de la musique dans une période comme ça. Ce n’est pas dérisoire. C’est capital d’écrire, de peindre, sans pour autant être militant ou révolutionnaire. Il faut trouver sa place, son lieu d’action.

premier album

La sortie de mon album a été très intense, un moment à la fois de travail et de joie. J’avais l’impression que chaque jour apportait son lot de cadeaux, de bonnes nouvelles, de choses incroyables. A mon échelle, en tout cas, ça m’a paru complètement dingue. Ça restera un des grands moments de ma vie.

réception

Je ne me suis pas rendu compte de l’enthousiasme autour de mon album. Je me rappelle juste d’avoir eu les mains dans le cambouis. J’étais dans l’action, concentrée sur les choses à faire avec mon équipe. Pendant longtemps, faire un album n’était pas du tout un rêve. Mais dès que l’idée s’est plantée dans ma tête, on s’est mis au travail : je n’ai pas eu le temps de fantasmer là-dessus. Ensuite, les regards que j’ai sentis, ce sont ceux des gens devant la scène. Là, il y a une rencontre. Dans ces circonstances, ce ne sont pas des regards qu’on subit mais qu’on partage, car on est actifs dans l’échange.

les autres

J’avoue ne pas avoir eu beaucoup de temps pour découvrir de la musique cette année. J’ai beaucoup aimé l’album de Jamie xx, celui de Drake, aussi… En tournée, j’écoute surtout de la musique classique. J’ai écouté en boucle un disque de Margaret Price qui chante les lieder de Schubert.

ailleurs

J’ai été très frappée par un spectacle de Chloé Moglia au 104, à Paris. Elle travaille sur la suspension. C’est un travail sur le temps long, le corps, l’effort, la lenteur. Tout est très précis : le moindre geste, la moindre respiration… Elle a une conscience acérée de tout ce qu’elle fait. C’est très, très beau.

2016

Je n’attends rien de spécial de l’année qui arrive. Si ça peut être aussi simple que de continuer à faire de la musique, ça me va. J’aimerais aussi un peu de douceur dans ce monde, mais c’est pas gagné.

propos recueillis par Maxime de Abreu



2015 vue par

Arnaud Desplechin
"Paris a changé"

Passionné par *Le Fils de Saul* du réalisateur László Nemes, heureux d'avoir monté sa première pièce de théâtre, bouleversé par les attentats : le cinéaste se confie.

L*e Fils de Saul*

Je ne sais toujours pas ce que je pense du *Fils de Saul*, sinon qu'il me passionne. Le film me semble un progrès incroyable. Qu'on l'aime ou pas, ce jeune homme, László Nemes, a conquis quelque chose dans le champ visuel. Sur une question donnée, il a fait avancer la représentation. La réception du film m'a passionné. J'ai beaucoup lu les critiques, *Libé*, *Les Inrocks*, Jean-Michel Frodon sur Slate, Jacques Mandelbaum dans *Le Monde*, *Positif*… Et j'adore me tenir au milieu de ces avis divergents, ce bruissement, sans encore savoir ce que je pense. J'y réfléchis pourtant, tous les jours. Mon ami Kent Jones m'avait parlé du film à Cannes, bien avant que je ne le voie. Kent est calé en histoire et surtout, en tant que cinéphile américain, il est très sensible à l'action, à un cinéma qui trouve sa justesse, sa vérité, par les actions. Il ne croit pas que l'insurrection du 7 octobre 1944 ait pu se passer comme ça, qu'on ait pu circuler aussi facilement d'un département du camp à l'autre, il conteste que la révolte des *Sonderkommandos* ait pris cette forme… Les actions le laissent dubitatif. Mais malgré cette gêne, j'entendais dans ses propos une forme d'amitié, d'attention, pour le film.

Puis j'ai fini par voir *Le Fils de Saul*. D'abord, je butais sur son dispositif vertueux. Je constatais qu'il était vertueux. Mais je voyais vraiment beaucoup le dispositif, avec cette impression que souvent, plus il y a de dispositif moins il y a de mise en scène. Alors je cherchais la mise en scène. En même temps, dans Nemes, j'entends "Emet", dont une amie me dit que cela signifie *"vérité"* en hébreu. J'entends aussi "Nemesis", qui est la déesse de la juste colère. Je me disais "Quand même, ce type habite son nom"… Quand la porte de la chambre à gaz se referme, que le personnage reste de l'autre côté, l'usage du son m'a vraiment impressionné. Dans *La Liste de Schindler*, que je n'aime pas beaucoup, la scène de la chambre à gaz me semblait assez obscène et niaise. Pourtant, je n'ai jamais pensé qu'il y avait un interdit de fiction. Il suffit de mettre la caméra au bon endroit. Et à plusieurs endroits du film, la façon de filmer de Nemes me semble implacable. Alors voilà, je me tiens

entre diverses positions, et cela faisait longtemps que je n'avais pas été aussi ému par une polémique critique.

cinéma américain

Je suis toujours dans un premier temps un très mauvais spectateur de Paul Thomas Anderson. Je n'ai cessé de changer d'avis sur *There Will Be Blood*. Je n'ai pas aimé *The Master* à la première vision alors qu'aujourd'hui j'en suis un fan acharné. Et cette année, encore une fois, je n'ai pas su aimer *Inherent Vice*. Aussi, je m'attends à changer d'avis bientôt, comme à mon habitude ! Par ailleurs, je suis avant tout un spectateur fervent de films populaires américains et je suis tout à fait effrayé par ce qui arrive à Hollywood. Les films de studio sont de plus en plus mauvais. Oui, Tom Cruise est un acteur immense, mais *Mission: impossible – Rogue Nation*, non ! Sérieusement, c'est du gâchis ! A la marge, on voit apparaître un nouveau profil de films américains : c'est le genre "auteur". Par exemple, *A Most Violent Year* de J. C. Chandor ou *Foxcatcher* de Bennett Miller. Les films sont sursignés tout le temps. Le réalisateur est payé pour faire auteur, à grand renfort de plans très composés, d'effets de virtuosité… Est-ce que j'entends de nouvelles voix pour autant ? C'est comme si ces effets de signature n'appartenaient pas tant à un auteur singulier, une personne. Ces effets appartiennent d'abord au genre, le genre auteur, avec sa somme de conventions.

un film, une pièce

J'ai commencé les répétitions de *Père (sa première mise en scène de théâtre d'après une pièce de Strindberg – ndlr)* une semaine après la sortie de *Trois souvenirs de ma jeunesse*. L'enchaînement était génial ; le film est lumineux, pacifié, avec des personnages si jeunes. La pièce est obscure, violente, avec des personnages amers qui vieillissent mal. Pendant trente ans, j'ai dit que je ne ferais jamais de mise en scène de théâtre. Puis Eric Ruf *(administrateur de la Comédie-Française – ndlr)* est arrivé et m'a convaincu. Je l'en remercie infiniment.

les attentats

J'étais en voyage pendant les attaques. Ça m'a beaucoup manqué de ne pas être à Paris. Là aussi, je ne sais pas du tout quoi en penser. Pendant quinze jours, je me suis rendu malade à tout lire dans les journaux, tout regarder à la télévision, à suivre avec frénésie les fils d'actu des sites d'information. Le dossier du *Monde des livres,* avec tous ces textes d'écrivains très variés, m'a passionné. Comme beaucoup de citoyens, je suis très partagé sur plein de questions. Mais surtout, je ne sais pas quoi faire de ces événements. Et c'est impossible de ne rien en faire. Parce que Paris a changé, on le voit.

"je suis tout à fait effrayé par ce qui arrive à Hollywood. Les films de studio sont de plus en plus mauvais"

En terme de fiction, les rues ne sont plus pareilles. Moi, je ne sais pas faire de documentaire, je ne désire pas faire des films d'intervention sociale. Mais si je raconte l'histoire de deux personnes qui marchent sur le boulevard Beaumarchais, désormais je dois prendre en compte, quand je les filme, qu'ils peuvent se faire tirer dessus. C'est une possibilité faible, bien sûr, mais elle existe. Les personnages savent le risque. Les spectateurs le sentent. Oui, la rue a légèrement changé et je veux me laisser affecter par cela.

Récemment, en reparlant de *Comment je me suis disputé…* avec un jeune journaliste, je me souvenais comme j'avais pensé un temps filmer Paul Dédalus rencontrant Salman Rushdie. Mon coauteur, Emmanuel Bourdieu, me disait : *"Mais enfin, pourquoi il irait à Londres voir Rushdie ? – Parce que j'ai le désir de filmer Rushdie ! Parce que la fatwa contre un roman est ce qui s'est passé de plus important. Parce que le monde n'est plus le même."* Finalement, je n'ai pas su intégrer la scène. Depuis, le monde a changé plusieurs fois. Le 11 septembre 2001, bien sûr. Les attentats de janvier, le 13 novembre, tout cela vient faire basculer mes repères. Et je dois l'accueillir.

Le soir du 13, les comédiens de *Père* jouaient. Quelques jours plus tard, j'ai recopié pour eux un dialogue de *Fanny et Alexandre* qui m'est très précieux. C'est Oscar le frère aîné, directeur du théâtre, qui parle aux acteurs : *"Mon seul talent, s'il faut parler de talent dans mon cas !, c'est l'amour que je porte à ce petit monde vivant à l'abri des murs épais de notre maison. J'aime tous ceux qui travaillent dans ce microcosme. Dehors, il y a le Monde et il arrive parfois que le microcosme réussisse à refléter le grand Monde et nous permette de mieux le comprendre ; il arrive aussi que nous donnions à ceux qui viennent ici la possibilité d'oublier pour quelques instants ou quelques secondes, d'oublier le monde cruel, là au-dehors. Notre théâtre est petit – c'est un monde clos, bien ordonné, plein d'attentions et d'amour. Je ne sais pas pourquoi, je suis aujourd'hui tellement ému, je me sens solennel d'une façon comique, je n'arrive pas à expliquer ce que je ressens. Je crois qu'il me faut abréger mon discours."* Et puis je leur ai dit "merde" pour la représentation suivante. C'est tellement beau le courage des comédiens et des musiciens qui, après un tel événement, remontent quand même sur scène.

propos recueillis par Jean-Marc Lalanne
photo Hervé Lassïnce pour Les Inrockuptibles

Bruno Serralongue

“une dernière sortie avant l’hiver”

Des botanistes à Notre-Dame-des-Landes, des balades toxiques dans le 93, des migrants dans le ghetto de Calais : trois images de résistance signées par le photographe.



9 août. A la recherche de la gentiane pneumonanthe. ZAD de Notre-Dame-des-Landes. Courtesy de l’artiste et galerie Air de Paris, Paris

Le 9 août, un groupe de botanistes des Naturalistes en lutte de Notre-Dame-des-Landes organise une sortie à la recherche de la gentiane pneumonanthe. Depuis trois ans, le collectif dresse un inventaire complet de la faune, de la flore et des habitats naturels que l’on trouve sur la ZAD pour pallier les déficiences des études commanditées par les promoteurs du projet de l’aéroport, qui en minimisent l’impact écologique. Par exemple, seules soixante et onze espèces d’invertébrés ont été inventoriées par le bureau d’études alors que les Naturalistes en lutte en ont déjà recensé plus de six cents, dont de nombreuses espèces rares et plus d’une dizaine qui étaient inconnues dans le département. Une dernière sortie avant l’hiver a eu lieu le 11 octobre pour rouvrir une mare.

Depuis août 2014, je suis les balades urbaines organisées par le ToxicTour 93. Le dimanche 25 janvier, le ToxicTour proposait de partir à la découverte du Data Center de La Courneuve. Ces "balades toxiques" qui existent un peu partout dans le monde prennent la forme de visites guidées des principaux sites de pollution de l'environnement. Elles ont lieu dans le département de la Seine-Saint-Denis à l'initiative d'habitants et de collectifs locaux, non seulement parce que la COP21 s'est tenue au Bourget mais aussi parce que ce département est l'un des plus pauvres de France et qu'il est victime d'inégalités environnementales : sols pollués par son passé industriel, pollution de l'air causée par la circulation automobile et le trafic aérien, précarité énergétique, pollution sonore, résidus radioactifs. Le 28 novembre, la veille de l'ouverture de la COP21, un hommage a été rendu aux morts du climat partout dans le monde.



28 novembre. Parc de la Villette. Lecture de l'hommage à tous les morts du climat dans le monde. Courtesy de l'artiste et galerie Air de Paris, Paris



16 avril. Groupe d'hommes (le petit déjeuner), dans le "bidonville d'Etat" pour migrants à Calais. Courtesy de l'artiste et galerie Air de Paris, Paris

Je viens à Calais depuis 2006 photographier les conditions de vie réservées aux migrants par les pouvoirs publics. Mes séjours ne sont pas très réguliers, pas suffisamment en tout cas pour recroiser les mêmes personnes et c'est tant mieux car j'espère que cela veut dire qu'elles sont passées en Angleterre (à moins qu'elles n'aient été déplacées par la police). Ce qui est certain, malgré la bunkerisation de Calais, c'est qu'aucune barrière ne va les empêcher de traverser.

J'ai fait cette photographie en avril, au moment de l'ouverture du centre d'accueil de jour Jules-Ferry. C'est à côté du centre que la police a regroupé tous les migrants dans ce que les associations appellent le "bidonville d'Etat". Je l'ai choisie pour montrer l'assurance et le calme de ces hommes (leur disponibilité aussi à l'égard de quelqu'un qu'ils ne reverront pas et qui n'a rien à leur offrir). Ils s'installaient pour le petit déjeuner.

2015 vue par

Paul B. Preciado
"l'année des huit enfers glacés et brûlants"

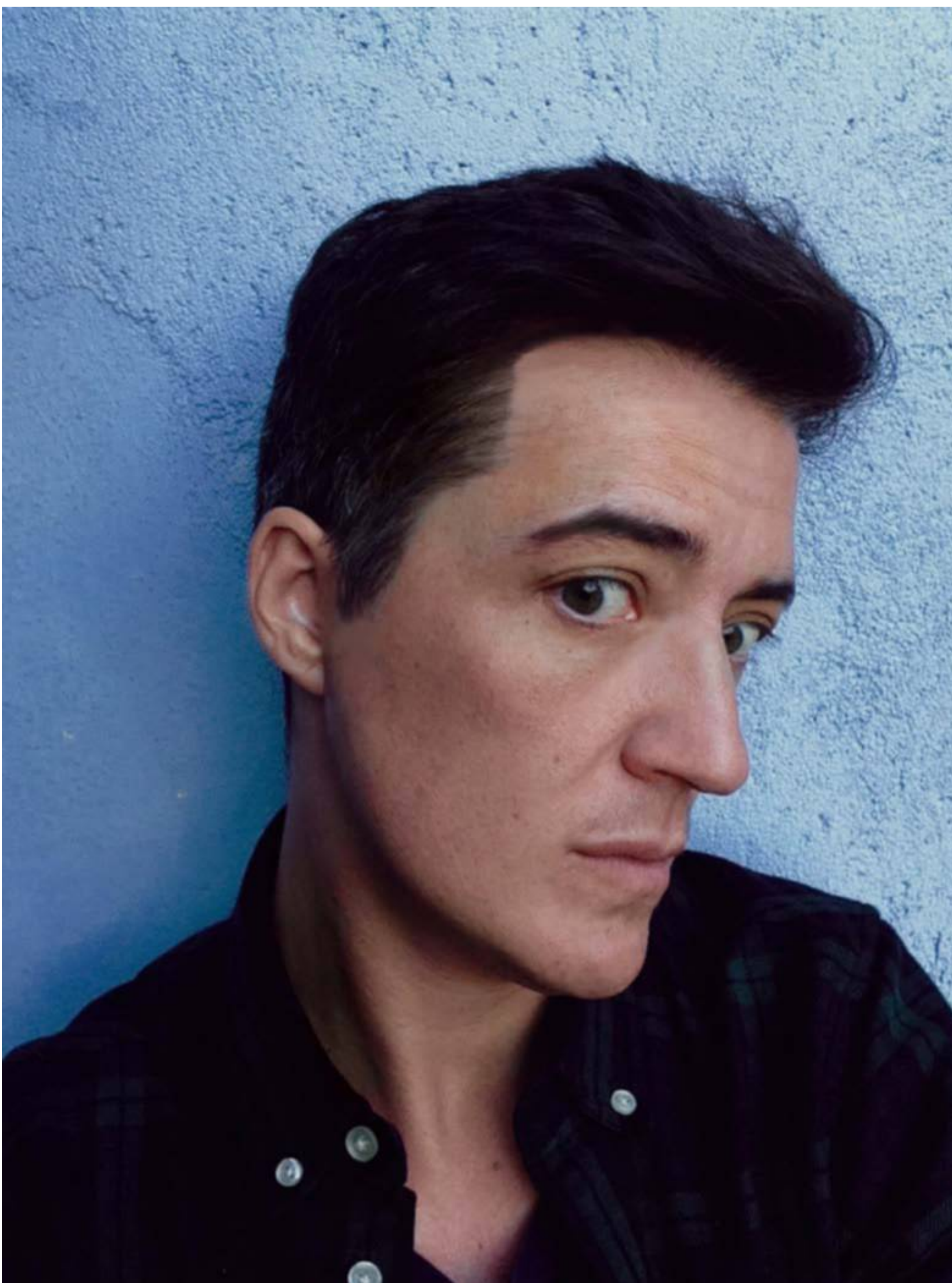
Pour le philosophe, qui en 2014 s'appelait encore Beatriz, cette année fut celle de la perte, de l'oubli, de la cassure et de la renaissance.

Certaines années sont de simples morceaux de temps, des instants homogènes situés sur une ligne qui promet d'être continuée. Mais ce n'était pas une de ces années. Ce fut l'année de la foudre, l'année des huit enfers glacés et brûlants. L'année-faille, l'année-brèche. Cette année, j'ai appris à voyager à l'intérieur de moi-même à la vitesse de la lumière. Ce fut l'année pendant laquelle la carte du monde s'est déployée devant moi, tel un condor qui étendrait ses ailes, dévoilant une cicatrice mortelle ouverte au milieu de sa poitrine. Ce fut l'année-rite, l'année-investiture. Le temps s'est cassé net et ce qu'il y avait avant et après la brèche ne pouvait plus être réuni. Et, cependant, l'espace (le monde, le corps), qui avant cela était scindé, est devenu, pour la première fois, traversable. Il était indispensable de couper le temps en deux pour pouvoir habiter l'espace, pour pouvoir reconstruire le corps.

Une année-tunnel ne commence jamais un 1er janvier. L'année accélératrice de particules a commencé en juin 2014, dans la cuisine anonyme d'un appartement touristique du Raval de Barcelone. Nous revenions du *Musée oral de la révolution* : quarante artistes interprétaient dans l'obscurité les discours des luttes minoritaires, depuis la révolution anticoloniale de Haïti jusqu'aux combats des mouvements autistes. La chaleur rendait la nuit plus lente : le temps se dilate et l'innommable peut s'y faufiler. Elle a dit : j'ai rencontré quelqu'un. J'ai dit : c'est bien. Ceci fut la première scène de notre propre musée oral de la révolution. Nous entendions le son d'un drone qui passait au-dessus de nos têtes. Le temps s'est disloqué. Ainsi débuta le cycle de la perte : le mot prononcé qui fait tomber le premier domino. Tombera la maison, tombera le bureau, tomberont les livres, tombera la chienne, tombera le travail. Tombera Paris. Tombera New York. Tombera le pronom personnel et l'adjectif possessif. Tombera le nous. Tombera le visage. Tombera l'anatomie. Tombera la peau. Tombera le nom propre.

C'est l'année pendant laquelle j'ai perdu tout ce que j'avais. Ou plus exactement l'année pendant laquelle j'ai compris que rien ne se possède, que la propriété, pas l'objet, mais l'affect qui réduit la relation à un objet, est la modalité la plus persistante de l'idéologie capitaliste. La propriété c'est du vol. J'aurais voulu être un voleur mais je n'étais qu'un loser. Ce fut l'année de la foudre, l'année des huit enfers glacés et brûlants. Une chamane m'a dit : tu laisseras une âme, tu gagneras une âme. Tu laisseras un corps, tu gagneras un corps. Tu laisseras un nom, tu gagneras un nom. J'ai demandé quelle âme ? Quel corps ? Quel nom ? J'ai alors senti que j'étais devenu un arbre et que la chamane, métamorphosée en serpent, grimpait le long de mon tronc et entrait dans ma bouche, se mêlant à ma sève. Puis je me suis transformé en condor. Il ne s'agissait pas d'une pensée, mais d'une certitude physique. J'aurais voulu m'envoler, mais j'étais dans un bar. On raconte que dans les montagnes boliviennes, quand les Espagnols réussissaient à capturer un condor, ils lui attachaient une chaîne à la patte pour qu'il ne puisse plus s'envoler. La chamane ajouta : ton âme s'est déjà mise en voyage vers toi. Sors à sa rencontre. Ton corps tombera sur toi comme une cape. Ton nouveau nom te viendra en rêve : sois prêt à le recevoir.

Ce fut l'année pendant laquelle on m'a accusé de déloyauté institutionnelle pour avoir refusé de retirer d'une exposition publique une sculpture réalisée par Ines Doujak, qui représentait l'ex-roi d'Espagne, Juan Carlos 1er, nu et vomissant des fleurs. Ce fut l'année pendant laquelle les politiciens de la Generalitat se sont mis d'accord avec la fondation Macba pour annoncer notre démission en direct à la télévision locale, la mienne et celle du curateur Valentín Roma. Ce fut l'année pendant laquelle j'ai compris pour la première fois comment


collection personnelle

"tout m'a été donné de nouveau, comme un cadeau. Je ne voulais rien"

fonctionne la politique de l'oubli : comment nous oublions la colonisation, comment nous oublions le génocide, comment nous oublions le franquisme. L'oubli est l'opération centrale des institutions de la transition démocratique. On nous demande d'archiver, de faire le musée, d'exposer… avec pour unique objectif d'oublier.

Ce fut l'année pendant laquelle je rêvais une nuit que s'ouvrait une fenêtre et que de l'autre côté Agnes Heller me disait : *"Salut Paul"*.

Heller me racontait qu'on avait retrouvé des livres de poésie que Karl Marx avait écrits en secret et qu'on préparait une nouvelle édition de ses œuvres complètes pour la Pléiade et qu'on y inclurait pour la première fois ses poésies. Elle me demandait *"Veux-tu travailler avec nous sur ce volume ?"* J'acceptais et je sautais par la fenêtre comme si j'étais un personnage du film de Tati. Puis je découvrais, sur la couverture du livre de Marx, qu'il était écrit : Paul B. Preciado. Mon nouveau nom. Ce n'était pas celui que j'attendais. Est-ce que Paul était la poésie de Marx ? J'aurais pu le refuser, mais je sus qu'il était arrivé et je sortis pour le recevoir.

Ce fut l'année pendant laquelle tout m'a été donné de nouveau, comme un cadeau. Je ne voulais rien. Mais vint ce nom. Puis il y eut une porte, des escaliers rouges. Je suis monté. Itziar a dit : tu vas me manquer lorsque tu seras parti. J'ai dit : je suis encore là. Itziar m'a appelé Paul et j'ai commencé à rechercher la poésie de Marx. Ce fut l'année pendant laquelle j'abandonnai le Testogel pour passer aux injections de 250 mg de testostérone liquide tous les quinze jours. L'année-rite, l'année-investiture. Ce fut l'année pendant laquelle il me fallut fabriquer un nouveau corps pour le nouveau nom. Je lui donnais un visage, je lui inventais un sexe. Et l'âme est tombée sur lui, comme une cape.

Ce fut l'année du déplacement, de la dépossession, de la perte. Ce fut l'année du voyage et de la grâce. Des millions de personnes fuient la misère et la guerre : je les vois de toutes parts, dans les gares de trains à Berlin, dans le parc Taksim Gezi à Istanbul, sur les routes qui partent de Thessaloniki. Je pense : je suis comme eux. La même pratique de l'exil, mais avec un statut politique différent. Qui leur donnera un nom ? Qui leur offrira un corps ? ■

2015 vue par

Simon Liberati & Eva Ionesco

"2015 se nourrit du passé"

Le couple littéraire le plus glamour de l'année raconte l'écriture et la sortie d'*Eva*, son voyage à Los Angeles et l'irruption du GIGN dans son jardin de Picardie.

Simon

2015 ? Je n'aime pas l'actualité en général. Je suis davantage rassuré par l'histoire. La bonne distance se situe entre sept et dix ans. Le temps pour un article découpé dans la presse de prendre une couleur jaunie. En ce moment, à propos du Moyen-Orient, un sujet à la mode, je pense sans cesse au procès du président Saddam Hussein. Peut-être parce qu'une photo de son pistolet découpée dans le *Herald Tribune* est épinglée depuis quelques années dans notre cuisine. J'ai vérifié, c'est un 9 mm Glock 18C (collection George W. Bush). Si je suis encore vivant en 2022, il m'est difficile de prédire ce que je garderai de cette année. Vu de l'intérieur, c'est-à-dire de trop près, 2015 m'apparaît comme un test de Rorschach avec deux grosses taches, les attentats de chaque côté de la feuille et notre séjour à Los Angeles avec Eva au milieu dans la pliure. De chaque côté, des traces inquiétantes : la promo de mon livre *Eva*, côté positif et côté négatif. Le but de ce genre de test, c'est d'associer ce qu'on voit à un objet : en général un monstre, une chauve-souris, un bouquet de fleur. Ici, je ne sais pas : une tête de mort peut-être ? Non, pas une tête de mort, c'est un symbole maçonnique... Alors je ne sais pas du tout... Bref, je n'arrive pas à interpréter l'année 2015.

Eva

L'année 2015 se nourrit du passé. *Eva* que Simon décida d'écrire au début de notre rencontre en 2013 fut une des plus étranges expériences qu'il m'ait été donné de vivre. J'ai rencontré Simon après avoir lu son premier roman *Anthologie des apparitions*, conseillé par Francis Dorléans, un vieil ami de la bande. Le thème m'avait fortement interpellée, "Des jeunes filles perdant leur grâce dans la nuit à la fin des années 70..." J'écrivais avec peine et depuis des mois mon second long métrage, *Une jeunesse dorée*, relatant la séparation d'un premier grand amour dans un Paris nocturne proche de celui d'*Anthologie*. Solitaire et fatiguée de tout, je cherchais un camarade d'écriture, un partenaire de cinéma pour continuer la route et, surtout, finir le script. A cause d'*Anthologie* et de l'amour fulgurant qui survint entre nous, Simon s'est trouvé être la bonne personne. Un de ces matins de printemps, il m'avoua s'être inspiré de moi pour *Anthologie* et me proposa d'écrire un livre sur ma vie, sobrement intitulé *Eva*, en échange de quoi il travaillerait sur mon script. Je ne voulais pas de son *Eva*, d'autant plus qu'il avait cette idée fixe, revenir sur les rapports mère-fille, et trouvait qu'en dehors des séances photo, remarquables parce qu'esthétiquement fortes, il n'avait rien retenu de mon film, vérité cruelle. Pourquoi toucher à ma vie passée ? D'autant plus que je travaille depuis des années à une trilogie dont l'ultime volet pose ce que j'avais volontairement omis dans *My Little Princess*, mon père, le nazisme, la guerre, le viol, la névrose familiale et l'invisible. Film impossible. Finalement, Simon s'est orienté vers un livre d'amour et puisque la famille, la guerre ne l'intéressaient pas, on a fini par tomber d'accord. Nous nous sommes mariés. Tous les matins, il s'est mis à écrire *Eva* enfermé dans son bureau, du coup je me suis installée au premier étage pour écrire sur mon père avec la volonté d'aller plus loin que je ne l'avais fait pour mon film. Simon trouva en me lisant que je l'avais volé sur la marchandise et que je m'étais gardé les morceaux de choix, puis il m'a présenté Juliette Joste chez Grasset. Le film impossible est devenu un livre possible.

Lorsque le GIGN est entré dans notre jardin à la recherche des frères Kouachi caché dans notre Picardie, j'écrivais à ma table devant ma fenêtre, elle donne sur "L'œil de Dieu", une rosace énorme où l'on voit le ciel bleu, l'abbaye cistercienne a été démontée à la Révolution. Des hommes casqués m'ont demandé de me baisser, je me suis cachée sous mon bureau. A côté de mon ordinateur se trouvait le livre de Houellebecq, *Soumission*, un livre visionnaire que je n'ai pas achevé. Simon venait de finir *Eva*. Nous envisagions de partir pour Los Angeles, je l'avais poussé à obtenir une bourse pour un livre sur la famille Manson, il cherchait des détails sur les meurtres, des rues, des parcours à revisiter. A Los Angeles, il a passé la plupart de son temps à rouler en bagnole. Je n'aime pas la voiture, enfant ma mère m'a abandonnée avec 10 dollars à un taxi dans les docks de San Francisco, le taxi a fait des kilomètres avant de trouver la maison de ma grand-mère qui, quelques années plus tard, s'est suicidée la tête dans le four. Je travaillais le matin et l'après-midi, c'était vacances.

Nous avons vu les dauphins dans le creux des vagues et aussi Dita Von Teese, un superbe strip-tease dans une baignoire, elle se savonnait nue tandis que Giorgio



Moroder nous regardait fixement en écoutant sa musique. Le musée Max Factor a retenu toute mon attention, enfant puis adolescente j'utilisais le Pan-Cake numéro zéro, le white *(fond de teint américain – ndlr)*. On y trouve les souliers de Judy Garland en rubis et toute une collection de *purses (bourses – ndlr)* ouvertes glissées sous verre, des coiffeuses de cinéma, la machine à créer des visages faite d'une multitude d'aiguilles mesurant les galbes et les méplats. The powder room, the blue room, the pink one. Des photos de stars chez elles et des studios (très Kenneth Anger, la red room…). Au premier, beaucoup de robes de Marilyn me disent qu'elle doit avoir un corps incroyable car elles ne sont pas si fantastiques et mal cousues. Son frigo, ses chèques, ses soutiens-gorge et son flacon de Nimbutal. Le musée, bien qu'en plein centre de Hollywood, est très peu connu. Il y règne une odeur âcre de cosmétiques et de gros satin duchesse, et tous ses sacs à mains déversés, rouges aux lèvres, peignes et carnets de bal me hantent encore. Los Angeles est une ville de fantômes errants et d'esprits frappeurs. Mes rêves se sont très vite coupés de la réalité à la manière des films de David Lynch, ce qui m'a beaucoup surprise et j'ai alors compris que ce n'était pas un fantasme pour Lynch. Nous sommes revenus à Paris les valises chargées de vêtements anciens. Simon a commencé la promotion d'*Eva* et ma mère a attaqué. J'ai vécu des moments difficiles. La lecture de tous les livres de Patrick Modiano m'a réconfortée et enthousiasmée. Nous avons été présentés à l'enterrement de David Rochline, il semblait me connaître du passé, je ne l'ai pas reconnu, j'ai été surprise de le découvrir si grand et avec tant d'allure. David me manque beaucoup, surtout depuis qu'il n'est plus là, je me souviens de *Gabrielle ou le Néoclassicisme à la portée de tous*, sa première pièce donnée en mars 1977 au Palace, et de ses poupées merveilleuses exposées à la galerie Le Purgatoire. Avec David, le théâtre se jouait dans la vie, l'ami le plus artiste de la bande est parti, c'est triste.

“Simon me proposa d'écrire un livre sur ma vie, sobrement intitulé *Eva*, en échange de quoi il travaillerait sur mon script” **Eva Ionesco**

J'aurais aimé que Simon ait un prix mais nous venons d'obtenir le CNC. Le film avance, c'est un film d'amour. Mes deux producteurs ont 35 ans, un peu plus que la moyenne des gens qui ont trouvé la mort au Bataclan et ils ont le sentiment qu'en général, la vie des jeunes est bien plus sclérosée que dans les années 80, mon fils me dit la même chose, c'est que ça doit être vrai.

photo Rüdy Waks pour Les Inrockuptibles


Neil Krug

2015 vue par

Tame Impala
“je ne me sens plus coupable”

Currents, nouvel album des Australiens, a réconcilié audace d’écriture et succès populaire. Kevin Parker, chef d’orchestre de cette usine à rêves, digère ses lauriers.

Créer
Je ne me souviens jamais de ce que j’ai fait à tel moment, à tel endroit… Mais je me souviens des faits. Au début de l’année, je sais que j’étais encore en train d’enregistrer *Currents*. J’ai dû terminer vers février… Je pense que c’est ce moment, celui où j’ai vraiment terminé l’album, qui restera le pic de cette année. Ça a été un tel soulagement… Paradoxalement, je pense que c’est aussi le moment le plus sombre de l’année pour moi. Accoucher d’un disque est un mélange d’euphorie et de sentiment dépressif, un peu comme avec un bébé. J’ai mis beaucoup d’énergie dans cet album, c’est douloureux de le voir exister par lui-même. Mais au fond, il n’y a rien de meilleur au monde. Je l’ai réécouté il y a quelques jours – pour la première fois depuis cet été, d’ailleurs. Eh bien, je dois avouer que je l’aime beaucoup ! C’est peut-être bizarre à dire, mais je ne l’aime vraiment que depuis ces derniers jours. Il y a certaines chansons sur lesquelles je me suis tellement pris la tête que, pendant un moment, je n’arrivais plus à les écouter, je ne pensais qu’à toutes ces heures passées dessus. Aujourd’hui, je comprends pourquoi les gens ont aimé ce disque. J’en suis très fier. Mes deux premiers albums, *Innerspeaker* et *Lonerism*, étaient des sortes d’amas d’accidents heureux. Avec *Currents*, tout était intentionnel et réfléchi. J’y ai mis tout mon cœur et toute mon âme.

parler
Quand tu parles aux journalistes, c’est pour parler de toi-même… Ça peut être fatigant. A force, j’ai parfois le sentiment de me répéter, de n’avoir plus rien d’intéressant à dire. D’autant que j’ai fait cet album tout seul, donc pendant longtemps je n’en ai parlé avec personne. C’est avec les interviews que j’ai vraiment commencé à en discuter, et donc à prendre conscience de certaines choses. C’était bizarre d’entendre des mots sortir de ma propre bouche à propos de cet album. Je crois qu’il contient surtout un message pour moi-même. Je me suis rendu compte qu’il était impossible de se battre contre ses propres pulsions. Qu’elles soient bonnes ou mauvaises, elles finissent toujours par l’emporter. Ces chansons parlent simplement de la musique que j’aime vraiment, et que j’assume enfin d’aimer, sans intellectualiser les raisons de cet amour. Je ne me sens plus coupable de rien. Il y a quelques années, je n’aurais pas aussi bien vécu de m’adresser à un large public avec un propos si personnel. Aujourd’hui, me dévoiler me paraît justement le meilleur moyen de justifier l’écriture d’une chanson. A quoi bon écrire et faire de la musique si ce n’est pas de la façon la plus personnelle possible ?

s’occuper
En ce moment, je me cache un peu chez moi. Mais je suis toujours plus ou moins occupé. Je me sens bizarre et je culpabilise si je passe une journée à ne rien faire. Je pense que ça vient du contraste avec certaines périodes très intenses, quand, par exemple, je suis en tournée. A part les concerts, je suis en train de rénover ma maison et mon studio. Il y a des bâches partout, c’est excitant et effrayant. Pour le reste, on verra bien. **propos recueillis par Maxime de Abreu**

2015 vue par

Romeo Castellucci

“l’opéra, c’est un champ de bataille”

Trois pièces au Festival d’Automne, un opéra, un mariage : année chargée pour le metteur en scène italien, installé à Paris depuis le mois de septembre.

La vie, cosa mentale

Même si Cesena, en Italie, reste le lieu de travail de la compagnie Socìetas Raffaello Sanzio et que j’habite à quelques kilomètres de là, dans un petit village de quatre maisons, à la montagne, j’ai passé l’année à voyager. Alors je suis toujours un étranger dans chaque ville, dans chaque pays où je me trouve. La vie que je mène est plutôt mentale, détachée. Je ne suis pas tellement exposé à la réalité. Peut-être que c’est mon problème. Je suis un esclave de la représentation, entendue comme divinité.

les pièces

Après avoir créé *Hypérion* d’Hölderlin avec les acteurs de la Schaubühne de Berlin en 2013, j’ai monté avec eux un autre texte du même auteur, *Odipus der Tyrann*, qui a ensuite tourné au Festival d’Automne à Paris. C’est une façon de me confronter à une autre conception du théâtre. J’aime bien me mettre à l’écoute, me laisser absorber…

l’opéra

Je suis parisien depuis le 1er septembre. Cet automne, il y a d’abord eu les répétitions de *Moses und Aron* de Schönberg à l’Opéra-Bastille et les trois pièces programmées au Festival d’Automne à Paris. A l’Opéra-Bastille, j’avais peur de cette énorme machine ; or, j’ai rencontré des hommes et des femmes extraordinaires. Tout le monde a été généreux et l’expérience a été très positive, même si l’on a trop peu de temps pour répéter. J’ai dû renoncer à certaines choses. Je n’ai vu le travail en entier que deux fois avant la première ! L’opéra, c’est un champ de bataille, et tu dois avoir une stratégie parce qu’il n’y a aucune marge de manœuvre. C’est un one shot, un saut dans le noir !

le mariage de ma fille

Ah ! Cet été a été marqué par le mariage de Teodora. C’était la fête, c’était magnifique. On s’est tous retrouvés dans ma maison, ce qui nous arrive trop peu souvent maintenant, et c’était très beau, très amusant. Surtout le moment où l’on a préparé le mariage. C’est pour moi l’événement le plus important de l’année, une grande joie.

la lecture

Je lis beaucoup, c’est un de mes grands plaisirs. Cette année, j’ai surtout lu de la littérature américaine : A. B. Guthrie, John Williams et John Cheever, qui a écrit des nouvelles extraordinaires et *Journals*, qui m’a beaucoup frappé. Sinon, j’ai relu *L’Infinie Comédie* de David Foster Wallace. C’est un géant, le Dostoïevski de notre époque. Je peux dire qu’il a changé ma vie, par sa façon d’écrire, ses sujets, son approche de la vie et surtout des autres, la beauté des autres. C’est un livre très complexe, mental, géométrique. Sinon, j’ai lu Hans Blumenberg, un philosophe allemand, et Spinoza. Toutes ces lectures m’accompagnent.

le cinéma

J’aime bien voir des films d’Hollywood, avec beaucoup d’explosions, des choses stupides ! Mais j’ai aussi été touché par *Interstellar* de Christopher Nolan. J’ai également découvert *Libera Me* d’Alain Cavalier (1993), un chef-d’œuvre qui nous plonge dans un Etat totalitaire. Ce film est une météorite, il m’a énormément marqué. En revanche, je n’ai pas eu le temps d’aller au théâtre. Quand je le peux, je suis surtout curieux de voir ce que font les nouvelles générations engagées dans ce combat.

“j’aime voir des films d’Hollywood avec beaucoup d’explosions”

la blessure de Paris

Ce qui s’est passé le 13 novembre m’a profondément heurté. C’est une ville dont je me sens très proche, et j’ai vécu cette blessure de Paris d’une manière presque personnelle. Comme tout le monde, j’imagine. Ce n’est pas un symbole qu’on a frappé, mais la ville, ses habitants, c’est le fait d’être vivant. Bizarrement, le Bataclan est la première salle où j’ai montré mon travail en France, en 1985, avec *Santa Sofia*. Mais au-delà de ça, ce sont des événements qui stoppent tout. J’ai beaucoup douté de la possibilité de présenter la performance *Le Metope del Partenone* à La Villette *(qui met en scène des blessés dans la rue et des secouristes – ndlr)*. Puis, je me suis dit que la chose la plus digne à faire était de respecter ce qu’on avait décidé de montrer. Lors d’une rencontre avec le public, j’ai été encore plus convaincu que c’était un objet qui n’a pas seulement été vu, mais vécu différemment par chaque spectateur. On a parlé du regard, de la culpabilité du regard. Quelqu’un a trouvé que la dernière scène où l’on procède au nettoyage du sol avec des machines était la plus dure. Un autre a parlé de catharsis et un autre encore de l’amnésie comme étant la véritable douleur, lorsque même la mort et l’expérience la plus atroce sont destinées à être oubliées. **propos recueillis par Fabienne Arvers photo Vincent Ferrané pour Les Inrockuptibles**





2015 vue par

Riad Sattouf "y a quand même des cinglés"

D'habitude, il raconte sa vie ou celle des autres en BD. Mais c'est avec un texte et pas un dessin qu'il se souvient ici de son année.

En janvier, j'étais très en retard sur le deuxième volume de *L'Arabe du futur*. Le 7 au matin, j'étais dans mon atelier. Je dessinais depuis quelques heures déjà, et j'ai décidé de faire une petite pause. J'ai pris un café et j'ai regardé Twitter. Je suis tombé sur un message qui disait *"Des hommes seraient entrés à* Charlie Hebdo *et auraient menacé le personnel"*. Je me dis : "Y a quand même des cinglés". Une heure après, mon portable se met à recevoir des dizaines d'appels et de messages de journalistes de partout sur terre.

L'Arabe du futur est une série de bandes dessinées que je n'écris pas vraiment comme les autres. Pour le premier volume, je travaillais sans discontinuer, je dormais quatre heures par nuit et le reste du temps, j'étais dans une sorte de transe, entre l'épuisement et la joie, et les dessins sortaient tout seuls. Je m'étais promis de ne pas refaire la même chose pour le tome 2 car c'était vraiment épuisant. En fait, ce fut pire, car après *Charlie*, je n'ai pas pu dessiner pendant un mois et demi. J'ai donc dû rattraper mon retard et dessiner deux fois plus. Lors de ces moments intenses, il se passe des choses bizarres dans la tête : des souvenirs reviennent, des choses qu'on pensait avoir oubliées réapparaissent, tout remonte, c'est une sorte de voyage temporel. J'aimerais bien accéder à cet état sans être obligé de passer par l'épuisement !

J'avais arrêté *La Vie secrète des jeunes* dans *Charlie* par lassitude. J'en avais marre de raconter les trucs déprimants que je voyais dans la rue. Cela faisait huit ans, j'avais envie d'autre chose. Un soir, des amis sont venus dîner chez moi avec leur fille de 10 ans. Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas vue, elle avait grandi. Elle s'est mise à me raconter sa vie, ses camarades, son école, la façon dont elle voyait le monde. Je me suis tout de suite dit que je pouvais faire des bandes dessinées de ces histoires : confier le point de vue à une petite fille, voilà qui allait me changer. Etrange hasard, quelques jours plus tard, Matthieu Croissandeau de *L'Obs* me demande si cela m'intéresserait d'écrire une page par semaine pour le magazine. Je lui propose donc de faire le journal d'une petite fille de 10 ans, qui grandirait d'année en année, et de suivre son évolution. *Les Cahiers d'Esther* étaient nés. Depuis, chaque semaine, j'appelle la vraie Esther au téléphone et je lui demande de me raconter sa vie. Je change les noms, je mélange les personnages, les situations pour dissimuler le réel dans la fiction, et je fais ma page. Cela me rend très heureux.

L'Arabe du futur 2 est sorti en juin comme prévu. J'ai reçu beaucoup d'invitations de libraires, j'ai pu faire

“j’adore les séances de dédicace. Je demande aux gens ce qu’ils font dans la vie, j’apprends plein de choses”

quelques rencontres, pas autant que j’aurais aimé. J’adore les séances de dédicace. Je demande aux gens ce qu’ils font dans la vie, j’apprends plein de choses.

J’ai rencontré une experte en géopolitique au Quai d’Orsay, spécialiste du Moyen-Orient. Je lui ai demandé comment elle voyait l’avenir du monde arabe, elle m’a répondu : *“On va vers plusieurs décennies de chaos.”*

J’ai rencontré un inspecteur des impôts très sympathique qui m’a expliqué comment de nombreuses célébrités échappaient en partie à l’impôt. Il suffit de ne rien payer pendant quelques années et au moment du redressement, de proposer de payer un quart… ou de leur mettre dans les pattes un avocat fiscaliste. Bercy, m’a-t-il dit, préfère en général récupérer un peu tout de suite au lieu de s’engager dans des procédures qui peuvent durer des années. Bon, moi j’ai quand même tout payé.

J’ai rencontré une spécialiste en génétique qui m’a expliqué que l’être humain avait arrêté son évolution il y a 5 ou 6 000 ans depuis que les hommes avaient décidé d’aider les faibles et les malades à survivre, empêchant la sélection naturelle de faire son œuvre.

J’ai rencontré un pilote d’avion de ligne qui m’a invité à faire un décollage dans le cockpit, ce fut l’une des expériences les plus excellentes de ma vie. Depuis, j’utilise tout le temps le terme “clearance” *(les clearances sont les différentes autorisations pour effectuer un vol – ndlr)*.

J’ai rencontré un spécialiste en isolation qui m’a expliqué qu’on ne pouvait pas faire grand-chose contre les embruns, que c’était ce qu’il y avait de pire pour les peintures, et que l’inox, c’était pas inoxydable à 100 %.

J’ai rencontré une serveuse chez Flunch qui m’a expliqué que leur gros succès c’était le poulet grillé et que des bancs de petits vieux déboulaient le week-end pour s’en bâfrer et pas avoir à faire la cuisine.

J’ai rencontré beaucoup, beaucoup de professeurs et d’instituteurs, des jeunes et des retraités, et j’ai toujours été étonné de la passion et de l’amour qu’ils exprimaient pour leur métier.

En octobre, je suis allé aux Etats-Unis pour la sortie de *L’Arabe du futur 1*. J’étais très ému de lire mon livre en anglais et de rencontrer des lecteurs américains.

A New York, un chauffeur de taxi haïtien m’a parlé de son métier. Je lui ai dit que je trouvais les gens plus doux entre eux à New York qu’à Paris. Il m’a répondu que depuis le 11 septembre 2001, les gens s’étaient en effet adoucis. Que la catastrophe les avait rassemblés. Mais il m’a expliqué qu’il vivait dans un quartier de Blancs, dans le New Jersey, et qu’il disait à son fils de faire très attention quand il sortait, car il serait toujours le coupable idéal. Qu’il fallait toujours être bien habillé. Un jour, son ado avait acheté un pantalon qui tombait sous les fesses : *“Je l’ai attrapé, je lui ai retiré son pantalon et je l’ai jeté par la fenêtre. Personne ne met ce genre de truc chez moi. Je lui ai donné 50 dollars pour qu’il aille s’acheter un autre pantalon avec une ceinture. Les gens, ils voient un pantalon sous les fesses, c’est bon, leur jugement est fait”*, m’a-t-il dit.

Quelques semaines plus tard, je suis en train d’écrire *L’Arabe du futur 3*. Je regarde par la fenêtre et je vois des gens qui courent dans la rue. Je regarde Twitter et je lis : *“Règlement de comptes dans un bar du Xe”*. Je me dis : “Y a vraiment des cinglés sur terre.”

photo Rüdy Waks pour Les Inrockuptibles

cinémas

Cemetery of Splendour
d'Apichatpong Weerasethakul

le sommeil et la fureur

Attend-on d'un grand cinéma qu'il nous plonge au cœur du monde ou qu'il nous en protège ? De l'art amniotique d'Apichatpong Weerasethakul *(Cemetery of Splendour)* à la frénésie postapocalyptique de George Miller *(Mad Max – Fury Road)*, les plus beaux films de l'année ont finement déjoué l'alternative. **par Jean-Marc Lalanne**

Pyramide Distribution

Nous venons de traverser des temps violents et fous, cernés par des images de morts. Celles de carnages survenus dans un immeuble voisin, une rue adjacente, accomplis sous nos yeux ou frappant un de nos proches. Des jours et des nuits ont été passés aimantés par le flux ressassant des chaînes d'info. S'y déversaient des images pauvres, lacunaires, celles de téléphones portables, de vidéosurveillance ou de caméras de télé à la bourre. Et pourtant, dans ces moments de grande turbulence, il devenait difficile d'en détourner le regard pour revenir aux images riches, pleines, articulées, de la fiction et du cinéma. Même si parfois les unes et les autres entraient en résonance.

Le grand film synchrone, cette année, a été *Mad Max – Fury Road*, la réactivation géniale par le vétéran George Miller de sa saga cyberpunk. Héros du futur (des temps postapocalyptiques) revenu du passé des images (les années 1980), Mad Max a surtout su être notre plus exact contemporain. Avec ses convois de jihadistes illuminés se faisant exploser dans des attentats suicides, son personnage de dictateur démembré par son peuple hors de ses gonds, sa vision d'une gestion des richesses à sa plus extrême concentration (toutes entre les mains d'une seule personne) ou d'une planète calcinée après de multiples catastrophes écologiques, Miller paraît avoir ingurgité toutes les images qui nous hantent et les libère dans un geyser visuel au bord de la transe, à la fois très grave et bouffon, effrayant et festif, totalement déliré mais aux accents extralucides.

De *Mad Max – Fury Road*, on retiendra encore un corps, véhicule de fiction exemplaire d'audace, celui de Charlize Theron tondue, corps à la fois amputé et glorieux, organisme en lutte, manifeste de toutes les résistances. Et si, non sans raison, on critique parfois la standardisation, l'appauvrissement du cinéma américain, il faut aussi lui reconnaître une très grande clairvoyance à figurer des états corporels d'une grande puissance expressive, à renouveler ses modes de représentation. C'est le cas par exemple pour *Vice-Versa* de Pete Docter, une des productions Pixar de l'année, ou encore de *It Follows*, le deuxième film de David Robert Mitchell. Le premier raconte le passage de l'enfance à l'adolescence ; le second de l'adolescence à l'âge des premiers rapports sexuels. L'un et l'autre font de l'horloge biologique un instrument de panique et des activités neurologiques ou hormonales une source d'effroi infini. Dans *Vice-Versa*, la menace est interne, et le film est particulièrement inspiré pour traduire les transformations du psychisme en accidents géologiques : les premiers émois de l'adolescence, et c'est le territoire de l'enfance, visualisé en frétillant Luna Park, qui s'effrite comme un lopin de terre dans une secousse sismique. Dans *It Follows*, la menace, en revanche, est externe. La peur du rapport sexuel qui tenaille un groupe d'adolescents y prend les atours d'un monstre protéiforme et désirable qui avance vers sa proie jusqu'à l'extermination. Dans l'un comme dans l'autre, la croissance y est une expérience fortement traumatisante, une sorte de chasse dont le sujet est la proie impuissante et apeurée. Attention, un enfant meurt. Son meurtrier est l'adulte qui croît en lui.

le grand calme dans lequel nous plonge le cinéma d'Apichatpong Weerasethakul nous redonne aussi toutes nos forces

Si grandir met en danger, vieillir est un supplice incomparable. *The Smell of Us* de Larry Clark et *The Visit* de M. Night Shyamalan opèrent des expériences à la fois parallèles et inverses. Dans le premier, le cinéaste septuagénaire passe devant la caméra pour intégrer la faune de ses modèles, de jeunes skateurs parisiens cette fois, parmi lesquels il se vautre, au plus démuni de lui-même, mi-clochard mi-micheton, Tantale hagard condamné à renifler sans fin l'objet de ses appétences insatisfaites. Dans *The Visit,* au contraire, ce sont deux adolescents tout aussi contemporains qui se retrouvent catapultés dans le nid de deux vieux oiseaux rapaces et assistent interloqués au plus terrorisant des spectacles : celui du naufrage de la fin de vie, démence sénile et incontinence comprises. Les deux films sont animés par une forme de rage, masochiste chez Larry Clark, sadique chez Shyamalan, où les deux extrémités de l'expérience humaine se déchaînent l'une contre l'autre. Il n'est pas anodin que les deux films empruntent la voie du *found footage* (dans *The Smell of Us*, la plupart des plans sont censés être tournés par un jeune photographe, membre de la bande des skateurs ; dans *The Visit*, le film qu'on voit est un montage de celui que tourne la jeune apprentie cinéaste en vacances chez ses grands-parents).



Mad Max – Fury Road de George Miller

Vitage Roadshow Films (BVI)

Objets de désirs sexuels ou de pulsions meurtrières, proies plus ou moins coriaces, les adolescents ont aussi les clés de la mise en scène, que les films leur déposent dans un geste extrêmement aimant.

Un grand solitaire expatrié en France (Clark), deux auteurs œuvrant pour la série B horrifique (Mitchell, Shyamalan), un pur produit Pixar qui résiste à la reprise Disney (Docter), le plus créatif du cinéma est disséminé dans des coins très dissemblables. En son centre, sur la voie royale qui mène aux oscars, on observe la stabilisation d'une génération tournant autour de la cinquantaine, donnant dans le *prestige movie* introspectif, dont les deux fleurons étaient cette année *Foxcatcher* de Bennett Miller et *Birdman* d'Alejandro González Iñárritu. Deux films proches dans leur profil et leur ambition, mais très opposés dans les moyens de leur ostentation formelle. Au découpage raffiné, aux cadres picturaux et à la solennité cérémonieuse du premier répond l'élasticité gesticulante d'un faux plan-séquence de près de deux heures du second, boosté aux effets spéciaux numériques. Si *Foxcatcher* nous a touchés par son classicisme hanté, *Birdman* en revanche s'épuise dans une virtuosité grimaçante.

Du côté de la jeune garde, certains espoirs occupent la place avec volontarisme, sans masquer déjà un léger essoufflement. Deux ans après le radieux *Frances Ha*, le talentueux Noah Baumbach a enchaîné deux films. Enlevé et brillant, *While We Were Young* est un peu terni par son extrême âcreté, et le suivant, *Mistress America*, avec Greta Gerwig (sortie début janvier 2016), marque plus encore le pas. Autre affilié à la mouvance mumblecore, Alex Ross Perry a aussi réalisé deux films à la suite, *Listen up Philip* et *Queen of Earth*, qui ne manquent pas de charme mais laissent deviner une certaine étroitesse d'inspiration. C'est du côté de la communauté afro-américaine qu'ont surgi la fraîcheur et l'espoir de revitalisation du jeune cinéma indé : *Dear White People* de Justin Simien (épatant *campus movie* agité par l'éclosion d'émeutes), *Dope* de Rick Famuyiwa (charmant *teen movie* sur un jeune fan de hip-hop 90's), ou encore, à la croisée de plusieurs communautés, *Tangerine,* de Sean Baker, amusante revisitation de *Cendrillon* dans le milieu trans de L. A.

Tout aussi prolifiques que leurs cadets, certains doyens tournent aussi au moins un film par an. Et on reste songeur sur l'ampleur de la logistique qui permet à des messieurs âgés comme Clint Eastwood ou Ridley Scott de sortir sans répit des films que d'autres mettraient cinq ans à finaliser. Avec *American Sniper*, Clint Eastwood a connu un nouveau triomphe, dans une carrière qui connaît régulièrement des rebonds. A peine dépêtré de l'ancien testament avec l'obèse *Exodus*, Ridley Scott a réalisé son meilleur film depuis plusieurs décennies avec le malicieux et badin *Seul sur Mars*. Et là encore a remporté un triomphe public. Dans une économie moins contraignante, Woody Allen paraît lui aussi inoxydable. *L'Homme irrationnel* est un modèle de concision dramatique et de vigueur d'exécution.

Habitué également aux cadences effrénées, Steven Spielberg a cette fois laissé passer trois ans depuis son précédent *Lincoln*. Si *Le Pont des espions* lui vaut un nouveau succès public, il ne devrait pas compter parmi les pics de son œuvre, en dépit d'une première heure ▶

Une année de vieillards avides et d'ados convoités : *The Visit* de M. Night Shyamalan (avec Deanna Dunagan) et *The Smell of Us* de Larry Clark (avec Lukas Ionesco)

Universal Pictures

Larry Clark & Morgane Procuction

éblouissante sur la propagande américaine de la guerre froide. L'espion, c'est en tout cas une des figures les plus fréquentées du moment par le cinéma hollywoodien. Sur un mode ténébreux avec *007 Spectre* ; plus ludique avec *Mission: impossible 5 – Rogue Nation*, grâce à un Tom Cruise de plus en plus irréel et aérien ; carrément bouffon avec *Spy* (voué tout entier à la bourrasque Melissa McCarthy) ou l'attrayant *Kingsman : services secrets*. La surprise de 2015 est que le cinéma d'espionnage a fait le mur du cinéma de divertissement anglo-saxon pour s'infiltrer dans la citadelle du cinéma d'auteur français. Des trois souvenirs de la jeunesse d'Arnaud Desplechin, entre une enfance âprement bergmanienne et une entrée dans l'âge adulte aux vapeurs d'*Outsiders* de Coppola, le second prend la forme d'un thriller façon John le Carré sur les cendres d'un monde coupé en deux par une guerre froide finissante. Ce souvenir est aussi celui de la jeunesse du cinéma de Desplechin, puisqu'il ravive le feu de son premier long métrage éblouissant *La Sentinelle* (1992), dont on retrouve la tension paranoïaque et le vertige des glissements identitaires. Par un curieux effet de timing, *La Sentinelle* n'infiltrait pas que son *Trois souvenirs de ma jeunesse*, mais aussi le premier long de Nicolas Pariser, *Le Grand Jeu* (avec, hasard ou pas, André Dussollier dans les deux castings, en émissaire onctueusement mystérieux jonglant avec les secrets d'Etat).

Thriller politique original qui avance à pas de velours, le beau film de Nicolas Pariser appartient à la moisson très fournie des révélations annuelles du jeune cinéma français. A ses côtés, il faut compter aussi *Ni le ciel, ni la Terre*, le film de guerre ouvert sur des énigmes métaphysiques de Clément Cogitore ; le très gracieux *Vincent n'a pas d'écailles* de Thomas Salvador ; *Les Deux Amis*, première réalisation de Louis Garrel ; le magnifique moyen métrage poético-ethnographique de Stéphane Batut *Le Rappel des oiseaux* ; *Mustang*, le film franco-turc auréolé de succès de Deniz Gamze Ergüven ; *Un jeune poète* de Damien Manivel et, surtout, *Le Dos rouge*, deuxieme long métrage d'Antoine Barraud, feuilleté méditatif fascinant sur la psyché d'un cinéaste (joué par Bertrand Bonello) en recherche d'inspiration, peut-être le film français le plus original et audacieux de l'année.

A sa base, la pyramide du cinéma français est donc très large, foisonnant de découvertes et d'innovations. Elle se resserre nettement en revanche en son milieu, dans la zone du cinéma à budget confortable, à mi-chemin entre aspirations commerciales et artistiques. Les genres se réduisent à deux. Celui du cinéma culturel en costumes, adapté d'œuvres littéraires (*Le Journal d'une femme de chambre* de Benoît Jacquot, versant austère) ou librement inspiré de personnages réels (*Marguerite* de Xavier Giannoli, versant exubérant, et gros carton de l'année, favori pour les César). Et celui du film de description sociale, créneau particulièrement fréquenté. Dans ce registre, si *La Loi du marché* de Stéphane Brizé est ▶

5 nouvelles têtes


Why Not Productions

Quentin Dolmaire

Sa photogénie naturelle a irradié *Trois souvenirs de ma jeunesse*, le dernier film d'Arnaud Desplechin. Le cinéaste a d'ailleurs dit de lui qu'il dégageait *"quelque chose à la Alain Delon"*. C'est dire. A 21 ans, Quentin Dolmaire semble destiné à une brillante carrière. Son magnétisme et sa force fragile remplissent littéralement l'écran. Son jeu sensible, mélange d'énergie brute et d'extrême délicatesse, devrait à n'en point douter séduire de nombreux réalisateurs.


peter Yang/Comedy Central

Amy Schumer

Celle qui pilote depuis 2013 *Inside Amy Schumer*, série à sketches aux contours (comme son nom l'indique) largement autofictionnels, a récemment passé la vitesse supérieure en tenant le rôle-titre de *Crazy Amy*, le dernier film de Judd Apatow dont elle signe le scénario. Parfois perçue comme le pendant féminin de Louis C.K., cette comédienne à l'humour tonitruant, issue elle aussi du stand-up, ne perd pas le cap de ce qui se dessine comme son projet artistique : brouiller la frontière entre réalité et fiction et faire de sa vie un véritable spectacle tragicomique.


Le Pacte

Thomas Salvador

Si un certain nombre d'initiés suivent ses courts métrages d'un œil alerte depuis une quinzaine d'années, nombreux sont les spectateurs à avoir découvert le travail de Thomas Salvador avec *Vincent n'a pas d'écailles*, tentative aussi rare qu'audacieuse de filmer un superhéros français. Film sensible, organique, ce premier long métrage a permis de découvrir une nouvelle facette d'un cinéaste définitivement à suivre.


Lenke Szilágyi

László Nemes

Pour son premier long métrage, László Nemes n'a pas eu froid aux yeux. En réalisant *Le Fils de Saul*, le cinéaste hongrois de 38 ans s'est attaqué à un imbroglio théorique et formel censément insoluble : la représentation de la Shoah au cinéma. Adoubé par Claude Lanzmann (l'autorité en la matière), loué au Festival de Cannes (où il remporte le Grand Prix), le cinéaste a semble-t-il trouvé la formule du succès. Le film a toutefois suscité en France une vraie discussion critique.


Renaud Monfourny

Vimala Pons

Après des débuts au cinéma qui remontent à 2006, Vimala Pons a su donner à sa carrière un nouveau souffle depuis sa partition remarquée dans *La Fille du 14 juillet* d'Antonin Peretjatko, sorti en 2013. Cette année, c'est devant la caméra de Philippe Garrel *(L'Ombre des femmes)*, Thomas Salvador *(Vincent n'a pas d'écailles)* et Bruno Podalydès *(Comme un avion)* que l'actrice a étincelé. Tour à tour ingénue et indomptable, Vimala Pons est l'une des valeurs montantes du cinéma français.

Léo Moser


BertrandB onello et Nicolas Maury dans *Le Dos rouge*

Epicentre Films

Le Dos rouge d'Antoine Barraud, peut-être le film français le plus original et audacieux de l'année

le grand vainqueur aux points (un million d'entrées, prix d'interprétation à Cannes pour Vincent Lindon), *Fatima* de Philippe Faucon est probablement le fleuron le plus subtilement stylisé et celui qui resiste le plus crânement à la pente du typage sociologique. Travers auquel cède en revanche trop facilement *La Tête haute* d'Emmanuelle Bercot, sans même parler de l'épouvantable *Hermine* de Christian Vincent.

Ni le cinéma de Jacques Audiard (où le réalisme social s'hybride au film noir), ni celui de Maïwenn (qui revient à sa veine autobiographique) ne peuvent être cantonnés dans les catégories précitées. C'est leur mérite. Mais leurs derniers films, *Dheepan* et *Mon roi,* ont égaré pas mal de leurs fans en route (nous n'en sommes pas, mais on les comprend) et récolté près de trois fois moins d'entrées que *De rouille et d'os,* pour l'un, et *Polisse,* pour l'autre. Enfin, pour continuer à parcourir la pyramide industrielle du cinéma français, le sommet n'a jamais paru aussi étroit. Un seul genre aujourd'hui rameute le public en masse : la comédie. Un unique acteur tient la vedette des deux plus gros succès (Kev Adams dans *Les Nouvelles Aventures d'Aladin* et *Les Profs 2*), et le système des franchises se développe presque aussi méthodiquement qu'aux Etats-Unis : *Les Profs 2*, donc, *Babysitting 2*, *Belle et Sébastien 2* bientôt *Papa ou maman 2*…

Le cinéma italien a porté beau avec trois films présentés à Cannes. Injustement boudé par le jury, *Mia madre* dominait pourtant la compétition. Nanni Moretti porte à son plus parfait point de classicisme son art de la touche légère, du portrait pointilliste et des courts-circuits rapides entre comique et pathétique qui empêchent l'un et l'autre de s'empeser. Derrière Moretti, Paolo Sorrentino *(Youth)* et Matteo Garrone *(Le Conte des contes)* sont incontestablement les leaders de leur génération, mais leurs opulentes carrosseries ne doivent pas cacher l'existence d'un jeune cinéma italien fin et sensible. Si les talentueux Michele Frammartino et Alessandro Comodin n'ont rien sorti en 2015, *Les Merveilles* d'Alice Rohrwacher, bardé d'un Grand Prix cannois, a trouvé son public, et il faut lui adjoindre le délicat *Mezzanotte* de Sebastiano Riso.

Un autre point du planisphère où luit un cinéma prometteur, c'est le Brésil. Pas moins de trois bons films de jeunes cinéastes ont franchi ces derniers mois les portes de la distribution hexagonale : *Casa grande* de Fellipe Barbosa et *Une seconde mère* d'Anna Muylaert, deux fables de l'inégalité extrêmement proches dans leur facture, et le plus ésotérique et envoûtant *Ventos de agosto* de Gabriel Mascaro.

La révélation la plus tonitruante est celle de László Nemes, dont le premier long métrage, *Le Fils de Saul*, a frôlé la Palme d'or (Grand Prix au dernier Festival de Cannes), part favori pour l'oscar du meilleur film étranger et a déclenché en France une petite polémique critique. Le principal tort de ce film rusé est précisément de programmer un peu trop sciemment tous les commentaires qu'il suscite et de n'avoir pour seul sujet, au fond, que sa situation d'énonciation, tous les discours sur la représentation des camps qui le précèdent et avec lesquels le film joue à se faire peur. On peut trouver ce jeu du montrer-quand-même-mais-qu'un-peu, dans un suspense énonciatif assez pénible, terriblement exhibitionniste (en mode "regardez bien ce que je ne montre pas – ou dans le flou, ou fait entendre…") et surtout ivre de lui-même.

A cette hystérisation de la prise de parole, on peut préférer la sous-énonciation propre au cinéma unique et miraculeux d'Apichatpong Weerasethakul. Dans un cinéma d'artiste, qui à son pire comme à son meilleur (on pourrait encore citer, parmi les très grands films de cette année, *Les Mille et Une Nuits* de Miguel Gomes, *Jauja* de Lisandro Alonso…) a de plus en plus tendance à penser chaque film comme un coup, un exploit, un tour de force, quelque chose du calme infini, de la sérénité insondable, dans lesquels baigne *Cemetery of Splendour* paraît mettre en suspens tout ce qui par ailleurs nous agite, pour nous régénerer et nous mettre en état de lévitation. Pourtant, comme *Mad Max – Fury Road*, *Cemetery of Splendour* parle de notre temps – et pas seulement de la monarchie autoritaire thaïlandaise. Pourquoi les soldats dorment-ils ? Parce qu'ailleurs se déroule une guerre invisible qui absorbe leurs réserves vitales. Apichatpong Weerasethakul parle de l'épuisement de nos sociétés modernes et de ce qui les mine. Comme ses soldats qui contre leur gré participent à une guerre non géolocalisable, nous ne voudrions que dormir. Mais l'utilité publique de son cinéma de narcoleptique, c'est que le grand calme dans lequel il nous plonge nous redonne aussi toutes nos forces. ■

top 20 films

1 Cemetery of Splendour d'Apichatpong Weerasethakul

Jamais encore le cinéaste thaïlandais ne s'était hissé à la première place. C'est chose faite : *Cemetery of Splendour* s'impose au sommet de 2015. A partir d'un argument minimal, des soldats mystérieusement endormis dans la salle commune d'un hôpital de campagne, Weerasethakul, véritable chaman du 7e art, déploie un cinéma sensible et prodigieusement onirique. Sublime.



Pyramide Distribution



Village Roadshow Films (BVI)

2 Mad Max – Fury Road de George Miller

Trente ans après *Mad Max 3*, George Miller, soixante-dix années au compteur, renoue avec sa saga fétiche dans le bruit et la fureur. Si Tom Hardy remplace Mel Gibson dans le rôle-titre, la saga n'a rien perdu de son élan formel dévastateur. En étirant à l'infini le motif de la course-poursuite, Miller signe avec *Mad Max – Fury Road* un joyau pyrotechnique sans précédent et donne au cinéma d'action une définition résolument moderne. Un tour de force.

3 Trois souvenirs de ma jeunesse d'Arnaud Desplechin

Un anthropologue d'une quarantaine d'années revient en France après une longue absence. Il se remémore des scènes de sa jeunesse : son enfance à Roubaix, ses 16 ans auprès de son père, veuf et inconsolable, une improbable mission clandestine en URSS… Derrière son dispositif proustien, *Trois souvenirs de ma jeunesse* est avant tout le portrait sensible d'un homme, brossé à travers les épisodes romanesques et romancés de sa vie. Un hymne à la jeunesse touchant et captivant.



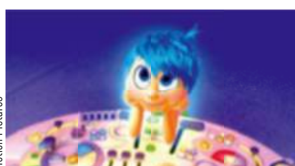
Why Not Productions


Metropolitan Filmexport

4 It Follows de David Robert Mitchell
Dans une Amérique pavillonaire, de jeunes gens sont traqués par un monstre invisible à tous, sauf à sa proie. Seule manière d'y échapper, coucher avec quelqu'un qui sera à son tour traqué. Film d'horreur languide, *It Follows* distille ses influences (John Carpenter en tête) tout en inventant sa propre forme.


Shellac

5 Les Mille et Une Nuits de Miguel Gomes
Ce triptyque cinématographique incroyable dresse sur plus de six heures l'état des lieux politique et poétique du Portugal à l'heure de la crise financière. A mi-chemin entre conte philosophique et fable naturaliste, *Les Mille et Une Nuits* est une plongée envoûtante dans une époque troublée.


Wald Disney Studios Motion Pictures

6 Vice-Versa de Pete Docter
Après avoir insufflé des émotions à des jouets, des robots et des voitures, Pixar relève le défi de donner des émotions… à des émotions. *Vice-Versa* se déroule dans la tête de la petite Riley, 11 ans, et donne la parole à ses affects. Un dispositif narratif retors qui permet d'appréhender avec humour et subtilité les conflits intérieurs d'une jeune fille au seuil de l'adolescence.


Le Pacte

7 Jauja de Lisandro Alonso
Film planant et atmosphérique, *Jauja* envoie Viggo Mortensen au fin fond de la Patagonie durant la prétendue "conquête du désert" danoise du XIXe siècle, qui fut en réalité une campagne génocidaire contre la population. Alonso signe un film enivrant, sorte de western élégiaque à la prodigieuse empreinte formelle.


Les Acacias

8 Hill of Freedom de Hong Sangsoo
Mori, un trentenaire japonais, se rend à Séoul pour retrouver la femme qu'il aime, mais cette dernière est introuvable. Esseulé, Mori s'installe dans un hôtel où il fera de nombreuses rencontres. A partir de cet argument minimal, le génial Hong Sangsoo laisse libre cours à son cinéma, mélancolique et joyeux, pour un film aussi délicat que puissant.


Larry Clark & Morgane Production

9 The Smell of Us de Larry Clark
Paris. De jeunes lycéens passent le plus clair de leur temps à squatter derrière le Palais de Tokyo, où ils côtoient l'art sans vraiment le voir. Alcool, drogue et sexe sont leur recours pour fuir l'univers asphyxiant de leur milieu social et familial. Larry Clark au sommet de sa fureur désirante.



Le Pacte

10 Mia madre de Nanni Moretti
Rongée par des affres familiales, une réalisatrice doit faire front pour assurer le tournage de son film. Une plongée bouleversante et sans filtre dans l'esprit tortueux de Moretti. Avec une performance de John Turturro aussi réjouissante qu'inédite.

11 Revolution Zendj de Tariq Teguia

12 Le Dos rouge d'Antoine Barraud

13 Foxcatcher de Bennett Miller

14 Au-delà des montagnes de Jia Zhangke

15 The Visit de M. Night Shyamalan

16 La Sapienza d'Eugène Green

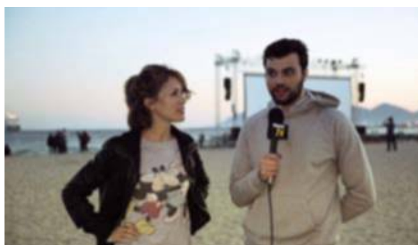
17 L'Ombre des femmes de Philippe Garrel

18 Vincent n'a pas d'écailles de Thomas Salvador

19 Fatima de Philippe Faucon

20 Hacker de Michael Mann

+ Hors concours
Out 1 : Noli me tangere de Jacques Rivette








top 10 des critiques

La team des *Inrocks* à Cannes

Emily Barnett (sans ordre de préférence)
The Smell of Us de Larry Clark
L'Ombre des femmes de Philippe Garrel
It Follows de David Robert Mitchell
Les Mille et Une Nuits de Miguel Gomes
Hill of Freedom de Hong Sangsoo
Trois souvenirs de ma jeunesse d'Arnaud Desplechin
Knight of Cups de Terrence Malick
Crazy Amy de Judd Apatow
Mustang de Deniz Gamze Ergüven
Le Fils de Saul de László Nemes

Romain Blondeau
1 **Cemetery of Splendour** d'Apichatpong Weerasethakul
2 **The Smell of Us** de Larry Clark
3 **Réalité** de Quentin Dupieux
4 **Hacker** de Michael Mann
5 **Les Mille et Une Nuits vol. 3** de Miguel Gomes
6 **Mad Max – Fury Road** de George Miller
7 **Le Dos rouge** d'Antoine Barraud
8 **Trois souvenirs de ma jeunesse** d'Arnaud Desplechin
9 **The Visit** de M. Night Shyamalan
10 **Ni le ciel ni la terre** de Clément Cogitore

Frédéric Bonnaud
1 **Fatima** de Philippe Faucon
2 **Cemetery of Splendour** d'Apichatpong Weerasethakul
3 **Kommunisten** de Jean-Marie Straub
4 **L'Ombre des femmes** de Philippe Garrel
5 **Foxcatcher** de Bennett Miller
6 **Vincent n'a pas d'écailles** de Thomas Salvador
7 **La Sapienza** d'Eugène Green
8 **Broadway Therapy** de Peter Bogdanovich
9 **Inherent Vice** de Paul Thomas Anderson
10 **It Follows** de David Robert Mitchell
HC **Out 1 : Noli me tangere** de Jacques Rivette

Luc Chessel (sans ordre de préférence)
Norte de Lav Diaz
Out 1 : Noli me tangere de Jacques Rivette
Vice-Versa de Pete Docter
Au-delà des montagnes de Jia Zhangke
Trois souvenirs de ma jeunesse d'Arnaud Desplechin
Kommunisten de Jean-Marie Straub
Chappie de Neill Blomkamp
Cemetery of Splendour d'Apichatpong Weerasethakul
Jauja de Lisandro Alonso
Citizenfour de Laura Poitras

Jacky Goldberg
1 **Cemetery of Splendour** d'Apichatpong Weerasethakul
2 **Vice-Versa** de Pete Docter
3 **Mad Max – Fury Road** de George Miller
4 **Inherent Vice** de Paul Thomas Anderson
5 **Les Secrets des autres** de Patrick Wang
6 **Foxcatcher** de Bennett Miller
7 **It Follows** de David Robert Mitchell
8 **Unfriended** de Levan Gabriadze
9 **Welcome Back** de Cameron Crowe
10 **Mission: impossible 5 – Rogue Nation** de Christopher McQuarrie
Le Pont des espions de Steven Spielberg
Le Grand Jeu de Nicolas Pariser

Olivier Joyard
1 **Trois souvenirs de ma jeunesse** d'Arnaud Desplechin
2 **Cemetery of Splendour** d'Apichatpong Weerasethakul
3 **Fatima** de Philippe Faucon
4 **Mad Max – Fury Road** de George Miller
5 **21 nuits avec Pattie** d'Arnaud et Jean-Marie Larrieu
6 **Le Pont des espions** de Steven Spielberg
7 **Mia madre** de Nanni Moretti
8 **Vice-Versa** de Pete Docter
9 **Vincent n'a pas d'écailles** de Thomas Salvador
10 **Fast and Furious 7** de James Wan et **It Follows** de David Robert Mitchell

Serge Kaganski
1 **Revolution Zendj** de Tariq Teguia
2 **Le Dos rouge** d'Antoine Barraud
3 **Les Mille et Une Nuits** de Miguel Gomes
4 **Cemetery of Splendour** d'Apichatpong Weerasethakul
5 **Jauja** de Lisandro Alonso
6 **Le Bouton de nacre** de Patricio Guzmán
7 **Histoire de Judas** de Rabah Ameur-Zaïmeche
8 **La Duchesse de Varsovie** de Joseph Morder
9 **Le Grand Jeu** de Nicolas Pariser
10 **L'Astragale** de Brigitte Sy
L'Ombre des femmes de Philippe Garrel
HC **Out 1 : Noli me tangere** de Jacques Rivette

Jean-Marc Lalanne
1 **Cemetery of Splendour** d'Apichatpong Weerasethakul
2 **Mad Max – Fury Road** de George Miller
3 **The Smell of Us** de Larry Clark
4 **Trois souvenirs de ma jeunesse** d'Arnaud Desplechin
5 **Hacker** de Michael Mann
6 **Jauja** de Lisandro Alonso
7 **The Visit** de M. Night Shyamalan
8 **Mia madre** de Nanni Moretti
9 **Le Dos rouge** d'Antoine Barraud
10 **L'Homme irrationnel** de Woody Allen
Hill of Freedom de Hong Sangsoo
HC **Out 1 : Noli me tangere** de Jacques Rivette

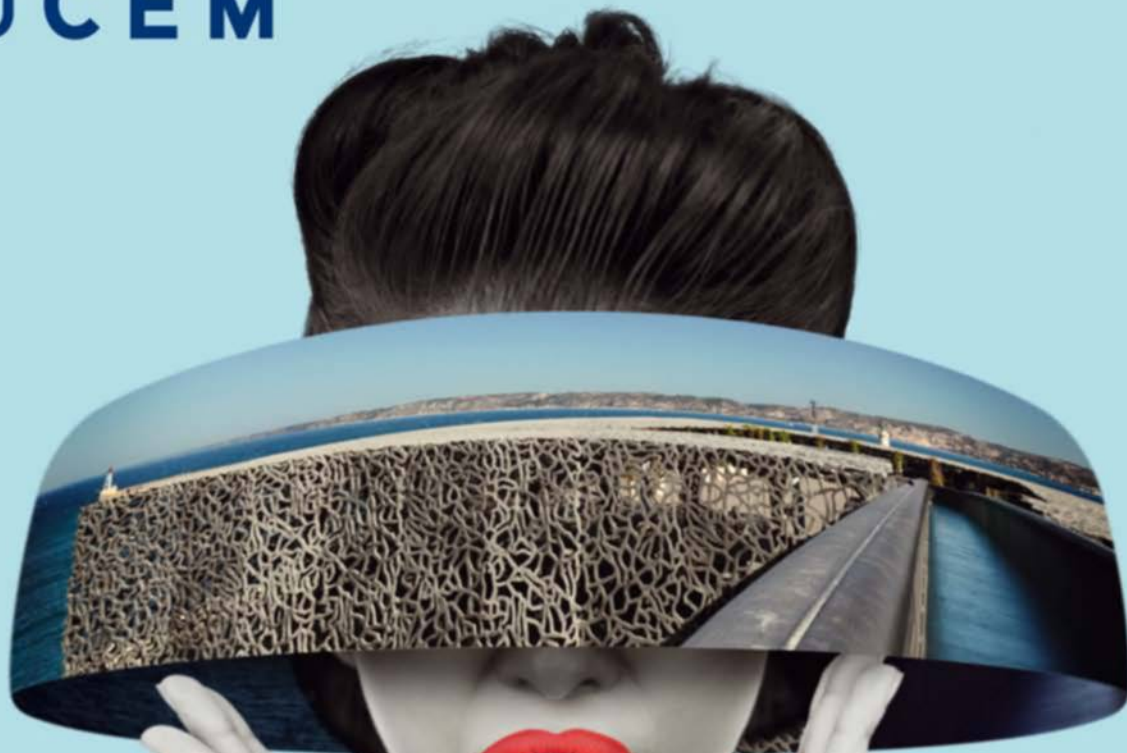
Jean-Baptiste Morain (sans ordre de préférence)
Cemetery of Splendour d'Apichatpong Weerasethakul
Revolution Zendj de Tariq Teguia
La Sapienza d'Eugène Green
Trois souvenirs de ma jeunesse d'Arnaud Desplechin
Hill of Freedom de Hong Sangsoo
Orlando Ferito de Vincent Dieutre
Au-delà des montagnes de Jia Zhangke
A la folie de Wang Bing
Il est dur d'être un dieu d'Alexei Guerman
Les Mille et Une Nuits de Miguel Gomes

Vincent Ostria (sans ordre de préférence)
It Follows de David Robert Mitchell
Mad Max – Fury Road de George Miller
Revolution Zendj de Tariq Teguia
Une femme dans la tourmente (inédit) de Mikio Naruse
L'Etreinte du serpent de Ciro Guerra
La Sapienza d'Eugène Green
Le Cousin Jules de Dominique Benicheti
La Femme bourreau de Jean-Denis Bonan
La Niña de fuego de Carlos Vermut
Jauja de Lisandro Alonso

Théo Ribeton
1 **Mia madre** de Nanni Moretti
2 **Mad Max – Fury Road** de George Miller
3 **Magic Mike XXL** de Gregory Jacobs
4 **The Visit** de M. Night Shyamalan
5 **Hill of Freedom** de Hong Sangsoo
6 **Cemetery of Splendour** d'Apichatpong Weerasethakul
7 **Notre petite sœur** d'Hirokazu Kore-eda
8 **Crazy Amy** de Judd Apatow
9 **It Follows** de David Robert Mitchell
10 **Caprice** d'Emmanuel Mouret

Léo Soesanto (sans ordre de préférence)
Au-delà des montagnes de Jia Zhangke
The Duke of Burgundy de Peter Strickland
Le Fils de Saul de László Nemes
Foxcatcher de Bennett Miller
It Follows de David Robert Mitchell
Mad Max – Fury Road de George Miller
Les Mille et Une Nuits vol. 1 de Miguel Gomes
Trois souvenirs de ma jeunesse d'Arnaud Desplechin
Vice-Versa de Pete Docter
Vincent n'a pas d'écailles de Thomas Salvador

MUCEM



J'AIME LES PANORAMAS

EXPOSITION

4 NOV. 2015 – 29 FÉV. 2016

MARSEILLE

MUCEM.ORG
#jaimelespanoramas

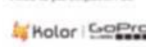
Photo : © MuCEM / R. Ricciotti et R. Carta architectes / Agence : www.blossom-com.ch



Organisée conjointement avec



Avec la participation de



En partenariat avec



c'est dit !

propos recueillis en 2015
par *Les Inrocks*

"Le mensonge est contraire à la réalité, alors que la fiction dit : ça ne se passe pas comme ça mais ça pourrait."
Miguel Gomes *(n° 1022, 1er juillet)*



Audoin Desforges

"Léa Seydoux a un côté très gamine. Et même gamin. Elle est incapable de faire la dame. Sa beauté ne se sépare jamais de sa vérité."
Benoît Jacquot *(n° 1008, 15 mars)*

"En ce moment, je passe tout mon temps libre à écrire des gros films de science-fiction avec des aliens à toutes les pages."
Robert Pattinson
(n° 1032, 9 septembre)

"J'adore l'idée que les gens aillent voir votre film sur la simple promesse de votre nom."
M. Night Shyamalan
(n° 1036, 7 octobre)

"Je dois beaucoup à Gus Van Sant. Il m'a appris à capturer le moment."
Joaquin Phoenix
(n° 1037, 14 octobre)

"C'est difficile de filmer un homme. Heureusement que je suis passé par Mathieu Amalric, c'est lui qui m'a inventé."
Arnaud Desplechin
(n° 1016, 20 mai)

"Je crois que la grossièreté a une vertu thérapeutique."
Melissa McCarthy
(n° 1020, 17 juin)

"Mon film ne montre pas la Shoah réelle mais la Shoah telle que je me l'imagine."
László Nemes
(n° 1040, 4 novembre)

"J'ai toujours été obsédé par l'idée de dormir. Le sommeil est la réponse adéquate à un état hostile du monde."
Apichatpong Weerasethakul
(n° 1031, 2 septembre)

"Je n'ai aucun problème avec l'impôt."
Dany Boon
(n° 1039, 28 octobre)

"Ne pas savoir à l'avance ce que sera un film, c'est à mon sens la seule raison de le faire."
Patrick Wang
(n° 1030, 26 août)

"Je ne suis pas arrivé à la hauteur de ceux que j'admirais, les Ford, Hawks, Hitchcock…"
Martin Scorsese
(n° 1038, 21 octobre)



Benni Valsson

“Ce que j’ai appris auprès des plus grands (Eastwood, Spielberg, Scorsese, les Coen, etc.), c’est qu’il n’y a jamais de réponse toute faite.”
Adam Driver *(n° 1025, 22 juillet)*

“Je ne connais rien en fétichisme et en léchage de pieds, j’ai totalement improvisé cette scène.”
Larry Clark
(n° 998, 14 janvier)

“Je ne peux pas avoir chaud si le reste de ma famille a froid.”
Leïla Bekhti
(n° 1009, 1er avril)

“Pas besoin d’être communiste pour être ému par une plante qui pousse. Mais si, peut-être…”
Jean-Marie Straub
(n° 1006, 11 mars)

“Jouer les grands acteurs hantés, c’est bien, mais c’est pas difficile à faire.”
Philippe Garrel
(n° 1016, 20 mai)

“Je me déplace pour regarder le monde défiler devant moi. Ce n’est pas voyager, c’est être aux aguets.”
Tariq Teguia
(n° 1005, 4 mars)

les mystères de la life

Si la réalité virtuelle pointe son nez avec de plus en plus d'insistance, les jeux de 2015 se sont souvent montrés plutôt humbles mais curieux, hybridant les supports, les formes et les contenus pour des expériences passionnantes.



Alors, on décide que le mieux est de s'asseoir un peu et de ne rien faire de précis, sinon regarder autour de soi et réfléchir à ce qu'il vient de se passer. Ou peut-être ne penser à rien, juste être là, un moment, tranquillement. Le jeu qui nous offre régulièrement cette possibilité quasi subversive dans une industrie obsédée par l'hyperactivité s'appelle *Life Is Strange*. Conçu par le studio parisien Dontnod (déjà remarqué en 2013 avec *Remember Me*), il nous a accompagnés toute l'année, de son premier épisode paru en janvier au cinquième et dernier, disponible (en téléchargement) depuis la fin octobre.

Une année dont il a constitué la plus belle surprise ludique avec ses personnages justes et beaux, sa petite ville américaine et son lycée que l'on jurerait empruntés à un teen-movie indé. Et son récit aussi fin que touchant, même dans ses embardées polar et/ou fantastiques. On n'oubliera pas de sitôt Max, Chloé et les autres, côtoyés pendant une quinzaine d'heures dans ce jeu d'une délicatesse folle qui tranche de manière ouverte les vieux débats sur ce que peut (et doit) faire le jeu vidéo, en particulier en termes de narration. On retiendra de 2015 qu'en la matière, rien n'est interdit, et surtout pas les approches hybrides.

Car *Life Is Strange* n'a pas été le seul jeu à renouveler l'art du récit interactif en s'appuyant sur les forces du médium (avec, dans son cas, l'usage du retour en arrière pour modifier ce que l'on a "mal" fait) tout en flirtant avec d'autres modes d'expression, à commencer par la série télé (dans le sillage du studio américain Telltale et de son *Walking Dead* décisif de 2012). Au rayon de l'épouvante, *Until Dawn* a fait de même avec un style de jeu empruntant aussi aux œuvres de David Cage (*Heavy Rain*, *Beyond: Two Souls*).

Quant à *Her Story*, du Britannique Sam Barlow, déjà auteur de l'un des épisodes les plus audacieux de la saga *Silent Hill (Shattered Memories)*, c'est avec une base de données vidéo qu'il a bouleversé nos habitudes de joueur. Son récit est un puzzle à reconstituer. A l'écran, une femme parle. Quelqu'un est mort, elle témoigne, on tâche de comprendre. On ne la quitte pas des yeux. Et que dire de *Lifeline*, sidérante aventure spatiale et phénomène du jeu mobile qui transpose le principe des livres dont vous êtes le héros à l'ère du SMS et des messageries instantanées ? On y dialogue avec un astronaute perdu sur une planète mystérieuse qui nous demande conseil. Parfois, il part en exploration et c'est fébrilement qu'on attend la prochaine notification sur notre portable – le prochain appel à l'aide.

Dans le monde des jeux vidéo, 2015 fut ainsi l'année des histoires mutantes, en morceaux alternativement scintillants et tranchants qui s'invitent dans nos vies – et les repeuplent, les repeignent. Mais, dans une industrie où, côté consoles, l'ultrapopulaire PS4 fait de plus en plus figure de standard, elle fut aussi bien d'autres choses. Elle restera ainsi comme l'année où Nintendo a perdu son patron emblématique Satoru Iwata (mort au début de l'été) et décidé de se lancer – sacrilège ! – dans le jeu pour téléphones mobiles tout en peaufinant en secret sa future console, nom de code NX, destinée à succéder dès 2016 à la mal aimée Wii U et dont il se murmure qu'elle abolirait la vieille frontière entre machines portables et de salon.

En attendant, la firme japonaise force la sympathie en enchaînant de manière quasi militante les petits bijoux


Life Is Strange, plus belle surprise ludique de l'année

joyeusement kawaii (*Splatoon*, *Captain Toad*, *Yoshi*, *Kirby*…), bien loin des blockbusters pétaradants. 2015 fut également l'année où le grand Hideo Kojima a dit au revoir à la saga *Metal Gear Solid* avec l'impressionnant *MGS V – The Phantom Pain*. Au revoir, aussi, à son employeur historique, l'éditeur japonais Konami, avec qui la rupture est consommée – et qui ne croit apparemment plus aux jeux à gros budget.

2015, enfin, fut l'année d'une nouvelle révolution ludique ou, en tout cas, de sa promesse : la réalité virtuelle. Avec plusieurs casques concurrents à écran intégré (Oculus Rift, PlayStation VR…), cette dernière s'apprête à prendre d'assaut le marché du jeu vidéo. Pour tout changer ? A voir.

Sur ce terrain, on suivra avec attention un projet très spécial : celui du studio belge Tale of Tales qui, après l'échec commercial de *Sunset*, autre grand moment ludico-narratif de l'année, bâtit désormais une " cathédrale dans les nuages" (*Cathedral in the Clouds*, donc) qui se visitera grâce à un casque de réalité virtuelle. Une cathédrale dans laquelle on brûle déjà de s'asseoir un peu pour ne rien faire de précis, sinon regarder autour de nous. Et peut-être ne penser à rien. Juste être là. **Erwan Higuinen**

top 10 jeux

1 Life Is Strange (Dontnod/Square Enix, sur PS3, PS4, Xbox 360, Xbox One et PC)
Très étrange, oui, la vie de la jeune Maxine qui se découvre capable de remonter le temps. Etrange comme l'adolescence, comme le vent qui se lève, comme ce que les années qui passent font aux gens. Comme l'effet, apaisant et ravageur, que produit ce jeu miraculeux.

2 Her Story (Sam Barlow, sur PC, Mac et iOS)
Que s'est-il passé ? Qui est la femme qui parle sur ces vidéos ? Là réside le mystère sentimental et policier de *Her Story*, fiction interactive au dispositif minimaliste mais à la portée vertigineuse. Qui est aussi une bouleversante rencontre avec un visage.

3 The Witcher 3 (CD Projekt RED/Bandai Namco, sur PS4, Xbox One et PC)
Monument du jeu de rôle, *The Witcher 3* ressemble au fruit de la collaboration d'un poète, d'un peintre et d'un cartographe. Son monde riche et luxuriant, torturé et pourtant si lumineux est celui dans lequel, en 2015, on a le plus aimé se perdre et se retrouver.

4 Rocket League (Psyonix, sur PS4 et PC)
Avec ses voitures qui jouent au foot, *Rocket League* est à la fois le jeu le plus aberrant de l'année et l'un des plus réjouissants. Une pure expérience arcade flirtant avec le chaos, où tout est affaire de précision. Et de style – le vôtre.

5 Captain Toad: Treasure Tracker (Nintendo, sur Wii U)
Sous l'extrême mignonnerie, une leçon de *level design*. Mettant en vedette le champignon anthropomorphe des jeux Mario, *Captain Toad* recèle une collection de minimondes aussi enchanteurs que machiavéliques car chacun est une énigme à résoudre.

6 Lifeline (Three Minute Games, sur iOS et Android)

7 Sunset (Tale of Tales, sur PC et Mac)

8 Until Dawn (Supermassive Games/Sony, sur PS4)

9 Undertale (Tobyfox, sur PC et Mac)

10 Yoshi's Wooly World (Good-Feel/Nintendo sur Wii U)



nouvelle génération

Comment faire le deuil de *Mad Men*, qui s'est effacée cette année dans une saison finale inoubliable ? En se plongeant dans une série sur le deuil, géniale et consolatrice, *The Leftovers*. Ou dans *Sense8*, *Mr. Robot* ou *Show Me a Hero*, nouveaux avatars passionnants d'un univers sériel toujours plus riche et foisonnant.

Quand, le 17 mai dernier, le 92e et ultime épisode de *Mad Men* a fait bondir le cœur des amoureux de Don Draper, c'est autre chose que le dernier grand antihéros contemporain qui disparaissait en beauté. Née en 2007, la série de Matthew Weiner incarnait une époque révolue, celle des créations majeures surgies entre le milieu et la fin des années 2000, juste après la génération *Soprano*, *Six Feet under* et *The Wire*. Avec *Breaking Bad* notamment, *Mad Men* représentait l'après-âge d'or. Ce moment où les séries, conscientes de leur domination nouvelle dans le jeu de l'entertainment, se sont senties en devoir d'explorer les limites du genre et de façonner des univers ultrapersonnels. Ce moment, aussi, où elles ont été commentées comme jamais, aimées puis délaissées, dans le grand jeu d'amour et de haine contemporain que favorise Twitter.

La marque de mister Don n'est pas près de s'effacer, mais quelque chose a basculé. Draper appartient à l'histoire. Déjà au temps de sa grandeur, on se souvient qu'il avait très vite été présenté comme un dinosaure, le dernier de son espèce : la fiction mettait en scène son mal-être face aux transformations de l'Amérique des années 1960. Aujourd'hui, on ne voit plus de séries comme *Mad Men*. La nouvelle est un peu triste ? Pas tant que cela. L'année a prouvé que jamais le niveau moyen n'a été aussi élevé – ce qui implique peut-être que les chefs-d'œuvre sont moins nombreux. Etre sériephile en 2015 ressemblait à une longue montée vers les cimes du plaisir, doublée d'un souci d'agenda.

Parallèlement à la multiplication des diffuseurs du câble et des services de streaming, le nombre de séries est monté en flèche, surtout aux Etats-Unis (près de 400 sont actuellement en production, deux fois plus qu'en 2009). Vertigineux. Au point que le boss d'AMC, John Landgraf, a estimé cet été dans une intervention retentissante que le trop-plein de séries *"empêche le public de trouver les meilleures"*. Dans un monde de niches où tout paraît en libre-service, comment choisir ?



AMC Lionsgate

Derniert our de piste pour Don Draper et *Mad Men*

On parle de *Game of Thrones* en admirant sa violence cathartique et ses métaphores du pouvoir dans nos sociétés, mais à nos yeux, la grande série encore en cours, celle qui mérite qu'on délaisse les autres, la plus folle, la plus profonde, s'appelle *The Leftovers*. Son sujet est d'apparence ténue : le deuil, le difficile travail de vivre avec les morts. A partir d'un canevas fantastique – la disparition soudaine de 2 % de la population de la surface de la Terre –, Damon Lindelof et Tom Perrotta ont mis en place une entreprise de consolation par la fiction, absolument synchrone de nos besoins collectifs. *Lost* (cocréée par Lindelof) a trouvé son héritière plus adulte qu'elle. Ici, les hommes et femmes traumatisés, les familles déchirées sont saisis dans leur grand dénuement, leurs intimités nues. Tous tentent sans toujours y parvenir de trouver un sens au passé comme au lendemain. La série observe et accompagne ce travail de tous les instants avec une exceptionnelle droiture.

Chercher des réponses dans la transcendance (Dieu, l'au-delà, les fantômes) tout en restant collée aux corps et à la sensualité, telle est l'équation finement contemporaine de *The Leftovers*, qui ne suit aucune trame narrative obligée. Sa deuxième saison a accumulé les trajectoires étonnantes, changeant de lieu (nous étions dans l'Etat de New York, nous voici au Texas), se permettant d'oublier des personnages principaux à certains épisodes, alternant une narration elliptique avec de très longues séquences sans coutures… En pleine possession de ses moyens, *The Leftovers* donne l'impression de s'être régénérée, presque réincarnée entre sa première et sa deuxième saison. Elle instaure la liberté absolue comme vertu première d'une bonne série, loin du souci de "bien" écrire ou de respecter à la lettre les règles d'un médium vieux de 70 ans. Les limites ne sont plus explorées : elles sont explosées.

Les autres très bonnes séries de 2015 suivent ce chemin, portées par une force intérieure qui les affranchit des modèles. Ce sont les huit personnages connectés de *Sense8*, série transgenre d'Andy et Lana Wachowski, qui cherche dans tous les recoins de sa narration touffue le souffle du lyrisme. Ce sont les extraordinaires plans-séquences de *The Knick*, portés par l'investissement hors normes de Steven Soderbergh, qui va jusqu'à tenir lui-même la caméra dans chacun des dix épisodes. Ce sont les détails sublimes de *Show Me a Hero*, un regard, un geste, qui poussent cette minisérie sociopolitique vers des hauteurs poétiques.

La dernière bonne nouvelle de l'année, enfin, tient à la nouvelle génération de personnages qui s'impose et vient définitivement remplacer les hommes tourmentés de l'âge d'or et ses suites. Cette génération, plutôt jeune, est celle des héros défoncés (le hacker de *Mr. Robot*), déphasés (le survivant d'une apocalypse dans la comédie *Last Man on Earth*), des dépressifs (la trentenaire de *You're the Worst*), des amoureux sans barrières (la sexualité céleste de *Sense8*). Elle laisse toute leur place aux héroïnes pour qui le féminisme n'est pas un gros mot, comme Jessica Jones, Andréa Martel de *Dix pour cent* et même Supergirl. Elle ressemble au monde dans lequel on a envie de vivre. **Olivier Joyard**

la grande série encore en cours, la plus folle, la plus profonde, s'appelle *The Leftovers*





***Sense8* (ci-dessus) *et* *The Leftovers*, deux séries au-delà du réel**

top 10 séries

1 Mad Men saison finale (AMC)
Le sourire de Don Draper a conclu cette série majeure après une septième saison bouleversante. On se souviendra du publicitaire sixties imaginé par Matthew Weiner comme d'un garçon essoré par l'histoire en marche, pantin chancelant de l'Amérique faussement triomphante.

2 The Leftovers saison 2 (HBO)
Dans un monde où 2 % de la population se sont évaporés du jour au lendemain, le deuil devient un mode de (sur)vie. La création de Damon Lindelof (ex-*Lost*) et Tom Perrotta a déployé toute sa puissance poétique cette année. Une grande série consolatrice.

3 Sense8 saison 1 (Netflix)
Aidés par J. Michael Straczynski, Lana et Andy Wachowski ont trouvé leur moyen d'expression avec cette saga planétaire où huit personnages communiquent mentalement pour échapper à une organisation. Une grande partouze visuelle queer qu'on aime sans conditions.

4 Mr. Robot saison 1 (USA Network)
Dans les pas d'un jeune hacker à la santé mentale fragile, une lecture féroce de notre monde ultraconnecté et du libéralisme sauvage, bourrée de références à Scorsese, Kubrick et *Fight Club*. La révélation de l'année.

5 Show Me a Hero (HBO, minisérie)
Le combat d'un jeune maire dans l'Etat de New York pour faire accepter à sa population majoritairement blanche la construction de logements sociaux dans les années 1980. Un tour de force politique et narratif inspiré d'une histoire vraie et signé David Simon, auteur de *The Wire*.

6 The Knick saison 2 (Cinemax)
Steven Soderbergh a de nouveau réalisé l'ensemble des épisodes de cette saga médicale où le New York de 1900 semble étrangement familier. Violente et vaporeuse à la fois, *The Knick* expérimente comme aucune autre.

7 Transparent saison 2 (Amazon)
L'écriture la plus acérée est à trouver dans cette comédie dramatique de Jill Soloway (ex-*Six Feet under*). Autour d'une transsexuelle septuagénaire, toutes les combinaisons sexuelles, sentimentales et politiques sont essayées.

8 Master of None saison 1 (Netflix)
Les tribulations d'un Américain d'origine indienne en quête d'altérité. Au programme : racisme, sexisme, amour et cuites dans les bars new-yorkais. Issu du stand-up, Aziz Ansari a réussi une comédie bienveillante et fine.

9 Jessica Jones saison 1 (Netflix)
Une héroïne Marvel, traumatisée par un homme responsable de plusieurs viols, qui tente de reprendre en main sa vie, sexualité débridée comprise ? C'est désormais possible. Une réussite à laquelle l'actrice Krysten Ritter n'est pas étrangère.

10 Dix pour cent (France 2)
Des agents, des acteurs, des emmerdes. Avec Camille Cottin en figure de proue malpolie et sexuée, la comédie française mainstream qu'on n'attendait plus est arrivée, sous les auspices énergiques de la scénariste Fanny Herrero.

et aussi *Ainsi soient-ils* saison finale, *Les Revenants* saison finale, *Homeland* saison 5, *Cucumber* saison 1, *Banana* saison 1, *Fargo* saison 2, *You're the Worst* saison 2, *The Americans* saison 3, *Better Call Saul* saison 1, *Casual* saison 1, *Mom* saison 3, *Orange Is the New Black* saison 3, *Justified* saison 6, *The Last Man on Earth* saison 2, *Empire* saison 2, *The Affair* saison 2, *UnReal* saison 1, *Quantico* saison 1, *Supergirl* saison 1, *Le Bureau des légendes* saison 1, *Louie* saison 5, *The Strain* saison 2, *Girls* saison 4, *Narcos* saison 1, *The Grinder* saison 1, *How to Get away with Murder* saison 2, *Rectify* saison 3, *BoJack Horseman* saison 2

*MUSÉE DU **QUAI BRANLY**

là où dialoguent les cultures

SEPIK*

ARTS DE PAPOUASIE-NOUVELLE-GUINÉE

#Sepik

www.quaibranly.fr

Exposition jusqu'au 31/01/16

Avec le mécénat principal de
FONDATION TOTAL

5 Ô Le Monde L'EXPRESS T info

m-ticket - FNAC Tick&Live - Fnac 0 892 684 694 (0,34 €/minute) www.fnac.com - Ticketmaster 0 892 390 100 (0,34 €/minute) www.ticketmaster.fr - Digitick 0 892 700 840 (0,34 €/minute) www.digitick.com

Figurine. Océanie © musée du quai Branly, photo Thierry Ollivier, Michel Urtado

musiques

l'amour de la musique

Hébétés par le funeste 13 novembre, on en avait oublié la musique. Pourtant, l'année fut riche, entre l'exploration du silence (Max Richter, Elliot Moss…) et son corollaire, la déflagration sonique (Yak, Girl Band…), tandis que nous réjouissaient nombre de songwriters habiles (Tobias Jesso Jr., Sufjan Stevens…) et de filles curieuses (Lana Del Rey, Björk…). **par JD Beauvallet**

L'album du Canadien Tobias Jesso Jr. signe le grand retour de l'orfèvrerie dans la pop music


Eliot Lee Hazel



Kendrick Lamar, un électrochoc pour les corps et les consciences

Dans son fondamental recueil *La Haine de la musique*, Pascal Quignard écrivait, parlant des suites d'un carnage indicible : *"La musique fait mal"*. Plusieurs fois, en 2015, on n'a pas pu écouter de musique.

En une boucle catastrophique démarrée et achevée en quelques rues d'un même quartier, l'année a commencé dans les locaux de *Charlie* et s'est achevée dans la salle aimée du Bataclan, sous les balles des mêmes bourreaux, pour qui la musique est sacrilège, jusqu'à brûler les ouds éternels de Mésopotamie.

Il n'y avait plus de musique possible.

Puis elle est revenue, tendrement, doucement, jusqu'à prendre une place encore plus terrible, militante, fervente. Lors du concert de Hot Chip, survenu quelques jours seulement après ce vendredi 13 novembre maudit – pendant lequel nous avons perdu tant d'amis et de liberté –, les câlins et les gestes d'amitié, de défi aussi, se multiplièrent.

Entre ces deux attaques frontales contre tout ce que ce magazine représente, aime et partage, il y a eu de la musique. On pourrait la décrire comme dérisoire ; elle est au contraire fondamentale. Chacun a fini par réapprendre ce solfège intime, par revenir à ces musiques qui extirpent des ténèbres. Pendant plusieurs jours, après le Bataclan, il m'était impossible par exemple d'écouter le moindre rythme : cette allégresse semblait indécente, déplacée, douloureuse. Mais une pièce lancinante comme le majestueux et mystérieux *dlp 1.1* de William Basinski me sortit peu à peu de la torpeur, du brouillard. *"Le silence est pour les oreilles ce que la nuit est pour les yeux"*, écrivait aussi Quignard.

On finit par se réveiller, il faisait jour.

Et on constate que 2015, avec un peu de recul, fut une année riche mais sans grand disque pour écraser tous les autres, sans incontournable pour occulter les plus humbles, les plus discrets. Ça offre ainsi beaucoup d'espace aux jeunes pousses et à leurs idées fraîches : dans notre top 50 des meilleurs albums de l'année, on recense plus de vingt nouveaux venus.

de Björk à Grimes, des femmes se sont emparé des canons de la pop pour les déformer, les pervertir, les détourner à des fins personnelles

A leur tête, Tobias Jesso Jr., jeune Canadien anxieux, dont l'abum *Goon*, dans son classicisme haut de gamme, aurait pu sortir à l'identique en 1973, chez Randy Newman par exemple. Le jeune homme, qui vient de sauver le nouvel album d'Adele des ornières dans lesquelles il était enlisé, a ainsi opté pour l'option tout-songwriting : les chansons plus que le son. Pendant ce temps-là, dans les laboratoires soniques, d'autres ont misé sur l'option toute-expérimentation : c'est le cas du surexcitant Sophie, chez The Internet ou l'habitué Jamie xx, qui comptent parmi les têtes chercheuses les plus résolues de l'époque.

La chanson contre le son, le débat est d'actualité depuis belle lurette et on précise, comme chaque année, que c'est lorsqu'ils acceptent le dialogue prolifique, la coopération illimitée que l'un et l'autre offrent à la musique ses plus belles percées : chez Björk, fidèle habituée de ces noces fertiles, mais aussi dans la soul de Shamir, dans le gospel glacial des géniaux Algiers, dans le psychédélisme stellaire de Flavien Berger ou Tame Impala, dans l'electro très instruite ▶

Christian San Jose



Courtney Barnett, l'essence débraillée du rock

Mia Mala McDonald

top 20 chansons

1 **Drake** Hotline Bling

2 **Tame Impala** Let It Happen

3 **David Bowie** Blackstar

4 **Tobias Jesso Jr** How Could You Babe

5 **Girl Band** Why They Hide Their Bodies under My Garage?

6 **Kurt Vile** Pretty Pimpin

7 **Monika** Secret in the Dark

8 **Flavien Berger** La Fête noire

9 **Shamir** Youth

10 **PNL** Le Monde ou rien

11 **Algiers** Blood

12 **Björk** Lionsong

13 **Chromatics** Shadow

14 **Ibeyi** Oya

15 **Feu! Chatterton** Boeing

16 **Jamie xx** I Know There's Gonna Be (Good Times)

17 **Young Thug** Check

18 **The Shoes feat. Postaal** Give It away

19 **Nekfeu** Le Horla

20 **Kendrick Lamar** King Kunta

le songwriting pur et éclairé peut parfois suffire à notre bonheur entre des mains attentionnées

de Ghost Culture, dans le hip-hop cosmique de Young Thug ou Kendrick Lamar, dans la pop excentrique de Django Django, dans l'esperanto réjouissant de Chassol, dans le rock dévié de Jeanne Added ou surtout des Foals…

Pour les formidables travaux de rénovation, en profondeur, de la musique populaire, pour ces mélanges vertigineux entre l'intime et l'expérimental, nous avons beaucoup compté sur les femmes cette année. De Björk à Lana Del Rey ou Grimes, toutes se sont emparé des canons de la pop pour les déformer, les pervertir, les détourner à des fins personnelles.

Ceci dit, comme chez Tobias Jesso Jr., le songwriting pur et éclairé peut parfois suffire à notre bonheur entre les mains attentionnées d'un Richard Hawley, de Low, des Alabama Shakes, de Yo La Tengo, d'un C Duncan, d'un Father John Misty, d'une Courtney Barnett ou surtout d'un Sufjan Stevens aussi dénudé que richissime. Pas besoin de décorum, de maquillage criard ou de modernité gadget quand on tient des chansons de cette grandeur.

On ne s'en rend pas forcément compte mais le silence et son creux, le vacarme, ont illuminé cette année : le silence dans les albums essentiels de Max Richter ou Elliot Moss, un Américain qui a réussi avec Jack Garratt à nous faire oublier l'absence de James Blake. Le silence, l'absence, dans des œuvres aux limites de l'ambient et du classique comme chez William Basinski, Dmitry Evgrafov, Nils Frahm, Nico Muhly ou Daníel Bjarnason. A l'autre extrême, le boucan chez Yak ou Girl Band, deux excellentes raisons d'éructer et de pogoter en 2015.

On parlait des expérimentations justes de Jeanne Added, elle n'est pas seule en France à tenter d'autres chemins, d'autres bas-côtés. Elle se place dans une scène glorieuse qui va de la pop lyrique de Feu ! Chatterton aux hymnes désabusés et nécessaires d'Odezenne, du rap morose de PNL à la chanson éperdue de Bertrand Belin, du rock primal de J. C. Satàn à la joyeuse débauche des Shoes. On les surnomme tous les "agités du local".

On finira avec ces mots, qui clôturaient le communiqué des Eagles Of Death Metal, sur scène au Bataclan ce vendredi 13. Ils étaient en français : *"Vive la musique, vive la liberté, vive la France."*

L'amour, plus fort que la haine de la musique. ■

5 révélations inRocKs lab


Isabelle Broyard

Kazy Lambist
Prix du public inRocKs lab 2015. De ses sept années de piano et de formation musicale au Canada, où il découvre le jazz et le rap, Kazy Lambist revient avec un projet musical unique : une pop inclassable qui mêle Air, Metronomy et John Coltrane. Après avoir squatté les ondes de Radio Nova avec le minitube estival *Big Fish* et affolé le web avec le pénétrant *On You*, il s'apprête à sortir un nouvel ep.
soundcloud.com/kazy-lambist



Louis Aguilar
Louis Aguilar propose une pop-folk mêlant tradition americana et modernité indie, entre Paul Simon et Buddy Holly. Ce Lillois surtatoué a déjà quatre albums à son actif et l'honneur d'une reprise : *Memories* sur le dernier album de Julien Doré. Sur scène, sa voix de crooner est soutenue par les Crocodile Tears, composés de Sylvain (guitare, ex-Curry & Coco), Brendan (basse) et Nicolas (ex-batteur de Roken Is Dodelijk).
facebook.com/louisaguilarmusic


Arnaud Giacomini

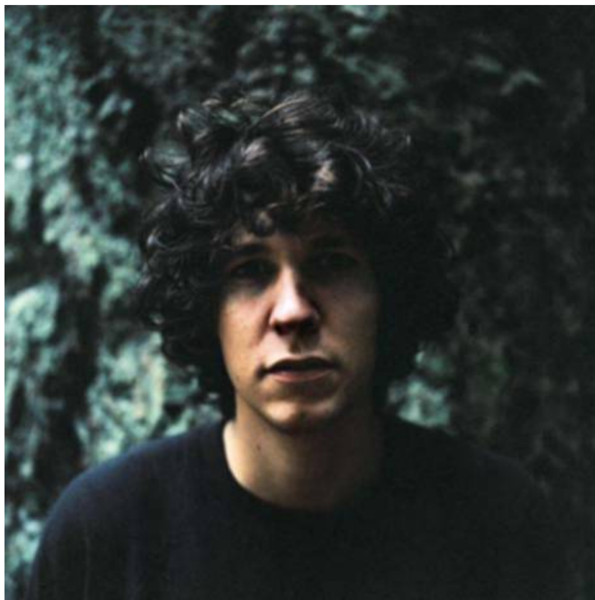
Minuit
Prix du jury inRocKs lab 2015. Noceuse et couche-tard, la pop en français de Minuit débarque entre guitares funk et esthétique kitsch. Difficile de ne pas tomber sous le charme du timbre puissant et souple de la jeune Simone Ringer et des mélodies groovy de ses canailles de musiciens (Raoul Chichin, Tanguy Truhé, Clément Aubert et Joseph Delmas). Les lauréats ont déjà un vrai tube à leur actif : *Flash*.
facebook.com/MinuitMusic



Sin Tiempo
En plein crac-boum-hue de la French Touch, Sin Tiempo assombrit la nouvelle scène electronica (Superpoze, Thylacine…) avec des basses lourdes et apporte une nouvelle pierre à l'édifice : sa voix. Lacérée, puissante et déraillant par endroits, elle vient éclairer ses pistes et réanimer sa prestation scénique. Après *Blue*, il vient de publier son second ep, *Immanence*, dont est issu le single *Deeper in the Sea*.
soundcloud.com/sintiempo

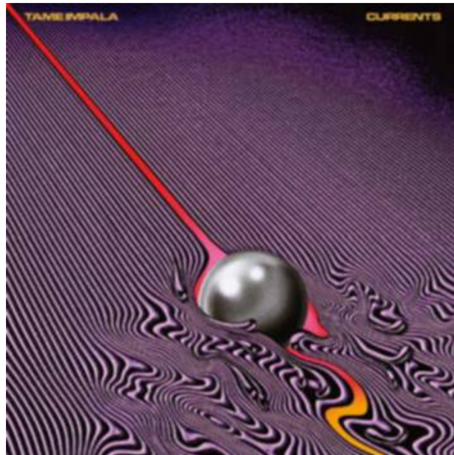


Volin
L'alchimie du trio montpelliérain tient dans un savant mélange de pop rocailleuse et de prose surréaliste. Un peu comme si André Breton pratiquait la brouette japonaise avec Thom Yorke. Mais un peu. Volin a signé un ep deux titres, *Canon/Le Réveil*, révélant sa plume et des influences très recommandables : Portishead, Aphex Twin, Grizzly Bear. On attend avec impatience le premier album, *Volcan*.
volin.bandcamp.com



1 **Tobias Jesso Jr.** **Goon**
Après s'être beaucoup cherché, le Canadien Tobias Jesso Jr. s'est converti au piano, sur les traces de Randy Newman et Harry Nilsson. Installé à Los Angeles, il a composé un premier album d'une beauté intemporelle, qui a remis le songwriting au cœur de la pop music. Depuis, d'Adele à Sia, une ribambelle de chanteuses réquisitionnent ses talents sur des collaborations de choc.

2 **Tame Impala** **Currents**
Notre goût pour l'aventure ne peut qu'apprécier l'esprit changeant de l'Australien Kevin Parker, fondateur et cerveau en ébullition de Tame Impala. Loin de répéter les arabesques électriques des deux précédents albums du groupe, le magnifique *Currents* explore un psychédélisme électronique, mélancolique et futuriste dont on n'a toujours pas fait le tour depuis sa sortie en juillet.





3 **Sufjan Stevens** **Carrie & Lowell**
Après la folie rococo de l'azimuté *The Age of Adz*, le véritable génie qu'est Sufjan Stevens est revenu sur *Carrie & Lowell* à ses racines folk. Mais la douceur apparente de ces chansons calmes et boisées planque une violence aussi folle que belle. Car cet album est l'histoire, bouleversante par sa crudité et son indépassable mélancolie, de la relation troublée de Sufjan Stevens à sa mère : sublime et terrible à la fois.

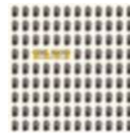
top 50 albums



4 **Kendrick Lamar** **To Pimp a Butterfly**
Comme N.W.A., Kendrick Lamar a grandi à Compton, ville au sud de Los Angeles où il est devenu le protégé de Dr. Dre. Après les explorations de *Good Kid, M.A.A.D City*, ce jeune prodige du rap américain revient sur ses terres avec un troisième album engagé. En incorporant des éléments de funk, de soul, de jazz et de spoken word, le Californien secoue autant les corps que les consciences. Un électrochoc dont on ne sort pas indemne.



5 **Django Django** **Born Under Saturn**
Concentré érudit d'euphorie et de vitamines qui a dynamisé l'année, le deuxième album des Britanniques contient une farandole de tubes émouvants et insouciants, effervescents et cosmiques, à la hauteur des hymnes hybrides de leur premier album. A écouter en boucle pour se sentir meilleur, avec l'impression d'entendre cent disques brillamment chorégraphiés en un seul.



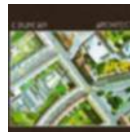
6 **Girl Band** **Holding Hands with Jamie**
C'est l'une des grandes claques de l'année. Au sens littéral du terme : annoncé par quelques singles ravageurs, quelque part entre le rock et la techno, entre Liars et Birthday Party, tendu, psalmodié, maboul, énergétique jusqu'à la fusion, le premier album des Irlandais est une mandale sonique, une baffe hargneuse, une trempe atomique qui fait mal mais qui fait, surtout, beaucoup de bien.



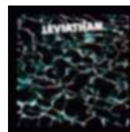
7 **Chassol** **Big Sun**
Avec ce nouvel album, conçu comme un documentaire musical et poétique autour de la culture martiniquaise de ses ancêtres, l'explorateur sonore Chassol confirme qu'il est un grand, un très grand musicien mené par une vision. Ce disque haletant et passionnant du début à la fin s'écoute avec les yeux et tous les sens. Plus près du soleil, ce chercheur imprévisible ne se brûle pas les ailes mais chante avec les oiseaux.



8 **Courtney Barnett** **Sometimes I Sit and Think, and Sometimes I Just Sit**
Pour sa bouille de lolcat, sa coolitude suprême, sa voix laconique et la simplicité élémentaire de sa musique, cette Australienne débraillée a encore réussi à sauver le rock (option power-pop) de ses vilains petits défauts (la pose, l'imitation) avec de la fraîcheur et une énergie solaire. La stature d'un classique, sans jamais être scolaire.



9 **C Duncan** **Architect**
Soyeux, aérien et élégant, le tout premier album de cet Ecossais passionné d'architecture se rend d'emblée indispensable, dans une opulence d'instruments et de chorales en mille-feuille. Il sera désormais difficile de se passer de C Duncan, véritable révélation du songwriting qui met du baume au cœur et le fait battre très fort avec sa pop baroque teintée de folk électronique.



10 **Flavien Berger** **Léviathan**
Grande révélation française de l'année, Flavien Berger apprivoise ses machines pour penser la pop à la lumière de l'expérimentation. Sur son premier album aussi sculptural que malicieux, ce Parisien qui trône au sommet du cool donne une leçon de folie magistrale à ses contemporains, dévoilant au passage toute l'ampleur de sa liberté de ton et de son imagination créatrice.

rock electro rap

11 Max Richter Sleep
Basée sur les cycles du sommeil, une expérience inédite en forme d'hypnotisme sonore par le rénovateur de la musique néoclassique au Royaume-Uni.

12 Young Thug Barter 6
Issu du formidable bouillonnement d'Atlanta, le rap déréglé et fascinant de l'Américain relève du génie. Son premier album confirme l'explosion d'un phénomène.

13 Algiers Algiers
Les fantômes du post-punk et du gospel hantent le premier album électrique de ce trio de sauvageons créateurs d'un rock sombre et fascinant.

14 Jamie xx In Colour
En marge de The xx, Jamie xx s'est fait un nom comme producteur et DJ. Mais c'est avec cet album à la mélancolie électronique qu'il entre dans la cour des grands.

15 Foals What Went down
Porté par un leader envoûtant, Foals confirme qu'il est l'un des groupes britanniques les plus importants avec ce quatrième album rageur et sauvage.

16 Lana Del Rey Honeymoon
Disparue des radars, l'Américaine peaufinait les chansons de ce nouvel album qui continue son langoureux travail de dématérialisation de la pop music.

17 Kurt Vile B'lieve I'm Goin down
Délicieusement anachronique, l'Américain Kurt Vile sort un irrésistible disque de folk-rock qui insuffle du romantisme à ses guitares débraillées.

18 Jeanne Added Be Sensational
Venue au rock par les chemins détournés du lyrique et du jazz, la Rémoise a fait sensation avec ce premier album magnétique.

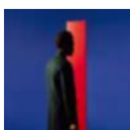
19 The Internet Ego Death
Porté par deux membres du collectif Odd Future, Syd the Kid et Matt Martians, ce groupe de Los Angeles continue d'impressionner sur ce troisième album de soul visionnaire.

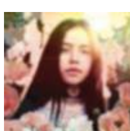


11


14


30


36


43

20 Shamir Ratchet
Sur un premier album gonflé de tubes, le jeune prodige de Las Vegas explore toutes les pistes.

21 Feu! Chatterton Ici le jour (a tout enseveli)
Avec leur rock flamboyant et habité, les Parisiens savent dépasser leur raffinement littéraire et s'aventurer plus loin.

22 Odezenne Dolziger Str. 2
Signé par ce trio parisiano-bordelais qui explosent les genres, un album qui sent la gueule de bois, le kebab froid et l'amour en vrac.

23 Julia Holter Have You in My Wilderness
Avec ce quatrième album qui fourmille d'arrangements magiques et de folles voltiges, la Californienne fait pencher son cœur vers la pop.

24 Mac DeMarco Another One
Quand la soul music rencontre le rock slacker. Mac DeMarco signe un retour solaire avec ce mini-album composé de huit morceaux désinvoltes.

25 Grimes Art Angels
En mêlant electro et pop, la Canadienne brouille les frontières entre mainstream et underground avec audace et évidence.

26 Yo La Tengo Stuff Like That There
Raffinement, délicatesse et amour au programme du nouveau disque patchwork de ces vétérans d'un rock fragile mais impressionnant.

27 Ibeyi Ibeyi
Naomi et Lisa Díaz, deux sœurs franco-cubaines, signent un premier album idéal pour s'évader, entre refrains nu-soul, ambiances trip-hop jazzy et chants sacrés.

28 Mbongwana Star From Kinshasa
Formé par deux anciens Staff Benda Bilili, ce groupe congolais livre le disque africain le plus dingo de l'année. Comme un écho au chaos de Kinshasa.

29 Natalie Prass Natalie Prass
Avec ce premier album coproduit par Matthew E. White, la chanteuse incarne ce que la pop américaine a de plus distingué à offrir. Epoustouflant.

30 Blur The Magic Whip
Après avoir laissé leur trône vacant pendant douze ans, les rois de la pop anglaise retrouvent leur superbe.

31 Father John Misty I Love You, Honeybear
Chansons précieuses et arrangements fastueux pour le nouvel album de folk baroque d'un ancien Fleet Foxes.

32 FFS FFS
Les vétérans américains Sparks et les Ecossais de Franz Ferdinand allient leurs forces. Une belle surprise pop.

33 The Shoes Chemicals
Paire d'as de l'electro française, le duo de Reims offre un troisième album dansant et pop, expérimental et tubesque.

34 Low Ones and Sixes
Le trio américain revient avec un album âpre et variable, né dans la colère, le doute et la frustration. Sublime.

35 Soko My Dreams Dictate My Reality
Sur un deuxième album intime et surprenant, la sauvageonne bordelaise exilée à Los Angeles rend hommage à la new-wave et au soleil californien.

36 Benjamin Clementine At Least for Now
Un parcours invraisemblable, une dégaine de clochard céleste, une musique aussi dépouillée que puissante. Le Londonien est une révélation.

37 Ghost Culture Ghost Culture
Avec un premier album d'electro sensible, ce Londonien fut l'un des grands plaisirs de l'hiver dernier.

38 Richard Hawley Hollow Meadows
Le crooner anglais revient aux ballades plantureuses qui ont fait sa réputation et poursuit sa cartographie personnelle depuis son fief de Sheffield.

39 J.C. Satàn J.C. Satàn
Avec un nouveau disque riche d'influences américaines, les Bordelais ne sont pas le meilleur groupe de rock français mais le meilleur groupe de rock en France.

40 PNL Le Monde Chico
Cultivant le mystère, PNL impose un style et une forme d'expression qui dépassent le cadre du hip-hop français.

41 Björk Vulnicura
Cette chronique de sa rupture amoureuse permet de renouer le fil affectif entre la fascinante Islandaise et ses fans.

42 Panda Bear Panda Bear Meets the Grim Reaper
Echappé d'Animal Collective, le génial Panda Bear a offert un album attirant et vicieux, qui brille de mille feux.

43 Flo Morrissey Tomorrow Will Be Beautiful
Sur son premier album, cette Londonienne se dévoile en songwriter habitée et star folk en devenir.

44 Alabama Shakes Sound & Color
Ces héros roots-rock ont fait leur retour avec un disque orchestré, funky et psyché.

45 Young Fathers White Men Are Black Men Too
Ces rappeurs écossais ont confirmé tous les espoirs placés en eux avec un deuxième album passionné et politique.

46 Bertrand Belin Cap Waller
Bertrand Belin attrape l'air du temps pour en faire des chansons réconfortantes qu'on écoutera encore dans dix ans.

47 Elliot Moss Highspeeds
Sur son premier album, le New-Yorkais laisse entendre une musique pure et spectrale.

48 Only Real Jerk at the End of the Line
Les chansons bancales d'un jeune Anglais qui mélange tout et son contraire pour créer une pop pétaradante et salvatrice.

49 Nekfeu Feu
Echappé du groupe 1995, le rappeur livre un premier album solo à la fois hédoniste, énervé, inconscient et politique.

50 U.S. Girls Half Free
Une seule fille derrière ce nom pluriel, qui traduit l'éclectisme de Meg Remy dans sa pop transgenre de plus en plus glamour et accessible.

5 rééditions



1 **Air The Virgin Suicides** (Warner)
Avant même de penser au film de Sofia Coppola, les poils des bras se hérissent aux premières secondes envapées de *Playground Love*, le thème principal de la BO composé par Air. *Virgin Suicides* est commémoré par la réédition de l'album, qui dans sa version luxueuse prend la forme d'un voluptueux coffret, avec des vinyles, un rare live, des posters, le DVD du film et quelques autres mignardises.



2 **The Rolling Stones Sticky Fingers** (Mercury/Universal)
La légendaire braguette de la pochette est aussi inusable que la musique. Premier album des Rolling Stones pour la décennie 70, *Sticky Fingers* enterre bien les 60's : un chef-d'œuvre tordu de gouaille droguée et de groove imbibé, qui invente une sorte de blues slacker vingt ans avant l'heure. Inclus des tubes toxiques et, dans la version Deluxe quadragénaire, tout un tas de live rares et de passionnants bonus.



3 **Bob Dylan The Cutting Edge 1965-1966: The Bootleg Series vol. 12** (Columbia)
Grandiose expédition spéléologique dans les meilleures années de Dylan, celles du brelan d'as *Bringing It All Back Home*, *Highway 61 Revisited* et *Blonde on Blonde*. Multiples versions de chansons fameuses, pour mesurer les tâtonnements blues, country, folk et rock du génie en marche. Un voyage dans les friches de la musique américaine, guidé par le fils naturel de Rimbaud, Elvis et Leadbelly.



4 **various artists The Rise and Fall of Paramount Records vol. 1 et 2** (Third Man Records/La Baleine)
Quand Jack White et son label Third Man Records se penchent sur l'histoire du label américain Paramount Records (1917-1935), ça donne deux énormes coffrets beaux comme des objets d'art ou des cabinets de curiosités, remplis de musique hantée, de graphisme dément, d'informations pointilleuses et, tout simplement, d'amour du travail bien fait. Deux coffrets lourds et chers, mais c'est de l'investissement sur le long terme.



5 **Robin Gibb Saved by the Bell – The Collected Works of Robin Gibb 1968-1970** (Rhino/Warner)
Quelques années avant la *Saturday Night Fever*, l'un des Bee Gees s'offrait des vacances sans ses frères, pour laisser libre cours à son goût pour la pop à violons, baroque et lyrique, expérimentale sous la couche de chantilly. Cette triple compilation exhume l'album *Robin's Reign* de 1970, en compagnie d'une multitude de chansons rares, jamais vraiment rééditées jusqu'à aujourd'hui.

top 5 et 10 des critiques

Abigaïl Aïnouz
1 **Courtney Barnett** Sometimes I Sit and Think, and Sometimes I Just Sit
2 **Kendrick Lamar** To Pimp a Butterfly
3 **Feu! Chatterton** Ici le jour (a tout enseveli)
4 **Tobias Jesso Jr.** Goon
5 **Selah Sue** Reason
6 **Benjamin Clementine** At Least for Now
7 **Cyril Mokaiesh et Giovanni Mirabassi** Naufragés
8 **Perez** Saltos
9 **C Duncan** Architect
10 **Odezenne** Dolziger Str. 2

JD Beauvallet
1 **Algiers** Algiers
2 **Max Richter** Sleep
3 **Sufjan Stevens** Carrie & Lowell
4 **Tobias Jesso Jr.** Goon
5 **Kendrick Lamar** To Pimp a Butterfly
6 **Django Django** Born under Saturn
7 **Lana Del Rey** Honeymoon
8 **Foals** What Went down
9 **Shamir** Ratchet
10 **Odezenne** Dolziger Str. 2

Carole Boinet
1 **Perez** Saltos
2 **Flavien Berger** Léviathan
3 **Tame Impala** Currents
4 **Ratatat** Magnifique
5 **Kendrick Lamar** To Pimp a Butterfly
6 **Thee Oh Sees** Mutilator Defeated at Last
7 **Viet Cong** Viet Cong
8 **Chocolat** Tss Tss
9 **PNL** Le Monde Chico
10 **Wand** 1000 Days

Thomas Burgel
1 **Panda Bear** Panda Bear Meets the Grim Reaper
2 **Low** Ones and Sixes
3 **Sufjan Stevens** Carrie & Lowell
4 **Courtney Barnett** Sometimes I Sit and Think, and Sometimes I Just Sit
5 **Deerhunter** Fading Frontier
6 **Foals** What Went down
7 **Beach House** Depression Cherry
8 **Girl Band** Holding Hands with Jamie
9 **Unknown Mortal Orchestra** Multi-Love
10 **Baio** The Names

Christophe Conte
1 **Julia Holter** Have You in My Wilderness
2 **Sufjan Stevens** Carrie & Lowell
3 **Algiers** Algiers
4 **FFS** FFS
5 **Tobias Jesso Jr.** Goon
6. **Django Django** Born under Saturn
7 **Bill Fay** Who Is the Sender?
8 **C Duncan** Architect
9 **Chilly Gonzales** Chambers
10 **Albert Hammond Jr.** Momentary Masters

Maxime de Abreu
(sans ordre de préférence)
Tame Impala Currents
Max Richter Sleep
Flavien Berger Léviathan
Torres Sprinter
Chassol Big Sun
Beirut No No No
Salut C'est Cool Sur le thème des grandes découvertes
Young Thug Barter 6
Feu! Chatterton Ici le jour (a tout enseveli)
PNL Le Monde Chico

Stéphane Deschamps
1 **Mbongwana Star** From Kinshasa
2 **Courtney Barnett** Sometimes I Sit And Think, and Sometimes I Just Sit
3 **Aurélien Merle** Remerle
4 **Bertrand Belin** Cap Waller
5 **Chassol** Big Sun
6 **Damily** Very Aomby
7 **Monika** Secret in the Dark
8 **Safia Nolin** Limoilou
9 **Tigana Santana** Tempo & Magma
10 **Girl Band** Holding Hands with Jamie

Francis Dordor
1 **Mbongwana Star** From Kinshasa
2 **Richard Hawley** Hollow Meadows
3 **Benjamin Clementine** At Least for Now
4 **Max Richter** Sleep
5 **Ballaké Sissoko et Vincent Ségal** Musique de nuit
6 **Ghost Poet** Shedding Skin
7 **Kendrick Lamar** To Pimp a Butterfly
8 **Martin Courtney** Many Moons
9 **Sufjan Stevens** Carrie & Lowell
10 **The Explosion** The Explosion



EXPOSITION
JUSQU'AU
1er FÉVRIER
2016

GONZALEZ-FOERSTER

1887-2058 DOMINIQUE GONZALEZ-FOERSTER

En partenariat média avec

PARIS PREMIÈRE

les inRocKuptibles

TROIS

nova 101.5 FM

Centre Pompidou

top 5 et 10 des critiques

Azzedine Fall
1 **Girl Band** Holding Hands with Jamie
2 **Young Thug** Slime Season
3 **Mac DeMarco** Another One
4 **Majical Cloudz** Are You Alone?
5 **PNL** Le Monde Chico
6 **Flavien Berger** Léviathan
7 **The Internet** Ego Death
8 **Chocolat** Tss Tss
9 **Chassol** Big Sun
10 **Nekfeu** Feu

Jean-Marc Lalanne
1 **Tame Impala** Currents
2 **Tobias Jesso Jr.** Goon
3 **Jamie xx** In Colour
4 **The Internet** Ego Death
5 **Grimes** Art Angels
6 **Flavien Berger** Léviathan
7 **PNL** Le Monde Chico
8 **The Weeknd** Beauty Behind the Madness
9 **Kendrick Lamar** To Pimp a Butterfly
10 **Salut C'est Cool** Sur le thème des grandes découvertes

Noémie Lecoq
1 **LA Priest** Inji
2 **FFS** FFS
3 **Blur** The Magic Whip
4 **The Libertines** Anthems for Doomed Youth
5 **Sufjan Stevens** Carrie & Lowell
6 **Bill Ryder-Jones** West Kirby County Primary
7 **Jaill** Brain Cream
8 **King Khan & BBQ Show** Bad News Boys
9 **The Wave Pictures** Great Big Flamingo Burning Moon
10 **Soko** My Dreams Dictate My Reality

Marine Normand
1 **Tobias Jesso Jr.** Goon
2 **Chassol** Big Sun
3 **Tame Impala** Currents
4 **U.S. Girls** Half Free
5 **Kendrick Lamar** To Pimp a Butterfly
6 **J.C. Satàn** J.C. Satàn
7 **Empress Of** Me
8 **Django Django** Born under Saturn
9 **Rozi Plain** Friends
10 **Azealia Banks** Broke with Expensive Taste

Anne-Claire Norot
1 **Chvrches** Every Open Eye
2 **Mikal Cronin** MCIII
3 **Jaill** Brain Cream
4 **Natalie Prass** Natalie Prass
5 **Eleni Mandell** Dark Lights up
6 **Royal Headache** High
7 **Ash** Kablammo!
8 **Calexico** Edge of the Sun
9 **Findlay Brown** Slow Light
10 **Kurt Vile** B'lieve I'm Goin down

Géraldine Sarratia
1 **Flavien Berger** Léviathan
2 **Grimes** Art Angels
3 **Helena Hauff** Discreet Desires
4 **Jamie xx** In Colour
5 **Mac DeMarco** Another One
6 **The Internet** Ego Death
7 **Shamir** Ratchet
8 **Perez** Saltos
9 **Lana Del Rey** Honeymoon
10 **Jeanne Added** Be Sensational

Johanna Seban
1 **C Duncan** Architect
2 **Tobias Jesso Jr.** Goon
3 **Django Django** Born under Saturn
4 **Villagers** Darling Arithmetic
5 **Younghusband** Dissolver
6 **Summer Fiction** Himalaya
7 **Ultimate Painting** Green Lanes
8 **Martin Courtney** Many Moons
9 **Kurt Vile** B'lieve I'm Goin down
10 **Gardens And Villa** Music for Dogs

Pierre Siankowski
1 **Feu! Chatterton** Ici le jour (a tout enseveli)
2 **The Shoes** Chemicals
3 **Booba** D.U.C.
4 **Chassol** Big Sun
5 **PNL** Le Monde Chico
6 **Alabama Shakes** Sound & Color
7 **Disclosure** Caracal
8 **Mac DeMarco** Another One
9 **Dominique A** Eléor
10 **Kendrick Lamar** To Pimp a Butterfly

Marc-Aurèle Kévin Baly
1 **Earl Sweatshirt** I Don't Like Shit, I Don't Go Outside
2 **Low Jack** Sewing Machine
3 **Jim O'Rourke** Simple Songs
4 **Ventre De Biche** Viens mourir
5 **Jac Berrocal/Vincent Epplay/ David Fenech** Antigravity

Ana Benabs
1 **Lana Del Rey** Honeymoon
2 **Chocolat** Tss Tss
3 **Tobias Jesso Jr.** Goon
4 **Flo Morrissey** Tomorrow Will Be Beautiful
5 **Young Thug** Barter 6

Ondine Benetier
1 **Matthew E. White** Fresh Blood
2 **The Districts** 4th and Roebling
3 **Foals** What Went down
4 **Tame Impala** Currents
5 **Chilly Gonzales** Chambers

Thomas Blondeau
(sans ordre de préférence)
PNL Le Monde Chico
Young Thug Barter 6
Odezenne Dolziger Str. 2
Lucio Bukowski La Plume et le Brise-Glace

Rémi Boiteux
1 **San Carol** Humain trop humain
2 **Oneohtrix Point Never** Garden of Delete
3 **Bob Dylan** Shadows in the Night
4 **Ought** Sun Coming down
5 **Sun Kil Moon** Universal Themes

David Commeillas
1 **Sons Of Kemet** Lest We Forget What We Came Here to Do
2 **Damily** Very Aomby
3 **Chassol** Big Sun
4 **Mbongwana Star** From Kinshasa
5 **Sampa The Great** The Great Mixtape

Thomas Corlin
1 **Gábor Lázár + Mark Fell** The Neurobiology of Moral Decision Making
2 **Father Murphy** Croce
3 **Lower Dens** Escape from Evil
4 **Oren Ambarchi** Sleepwalker's Conviction
5 **Ghost Culture** Ghost Culture

Maxime Delcourt
1 **Kendrick Lamar** To Pimp a Butterfly
2 **Odezenne** Dolziger Str. 2
3 **Sufjan Stevens** Carrie & Lowell
4 **Julia Holter** Have You in My Wilderness
5 **Flavien Berger** Léviathan

Jean-Baptiste Dupin
1 **The Blank Tapes** Sha-La-Love
2 **Chvrches** Every Open Eye
3 **Israel Nash** Silver Season
4 **Floating Points** Elaenia
5 **Bully** Feels Like

Alexis Hache
1 **Algiers** Algiers
2 **C Duncan** Architect
3 **Sufjan Stevens** Carrie & Lowell
4 **Tobias Jesso Jr.** Goon
5 **Majical Cloudz** Are You Alone?

Amandine Jean
1 **Maestro** Mountains of Madness
2 **Grandbrothers** Dilatation
3 **Soak** Before We Forgot How to Dream
4 **Tame Impala** Currents
5 **Jacco Gardner** Hypnophobia

Christian Larrède
1 **Christopher Owens** Chrissybaby Forever
2. **Django Django** Born Under Saturn
3 **Mbongwana Star** From Kinshasa
4 **Feu! Chatterton** Ici le jour (a tout enseveli)
5 **Sons Of Kemet** Lest We Forget What We Came Here to Do

Romain Lejeune
1 **The Shoes** Chemicals
2 **Fauve ≠** Vieux frères – Partie 2
3 **Arman Méliès** Vertigone
4 **Major Lazer** Peace Is the Mission
5 **Superpoze** Opening

Hervé Lucien
1 **Ghost Culture** Ghost Culture
2 **Machinedrum** Vapor City Archives
3 **Life On Planets** Curious Palace
4 **Sufjan Stevens** Carrie & Lowell
5 **Kendrick Lamar** To Pimp a Butterfly

Jean-Luc Manet
1 **Tame Impala** Currents
2 **Tio Manuel** The Ian Ottaway Project
3 **Villagers** Darling Arithmetic
4 **Johan Asherton** Johan Asherton's Diamonds
5 **The Sonics** This Is The Sonics

Louis-Julien Nicolaou
1 **Dupain** Sòrga
2 **Kandia Kouyaté** Renascence
3 **Amadou Balaké** In Conclusion
4 **Angélique Ionatos** Reste la lumière
5 **Mbongwana Star** From Kinshasa

Jerôme Provençal
1 **Deaf Wish** Pain
2 **ADMX-71** Coherent Abstractions
3 **Pins** Wild Nights
4 **Blackmail** Dur au mal
5 **Bachar Mar-Khalifé** Ya Balad

Claire Stevens
1 **Mini Mansions** The Great Pretenders
2 **Django Django** Born Under Saturn
3 **Ibeyi** Ibeyi
4 **Odezenne** Dolziger Str. 2
5 **Father John Misty** I Love You, Honeybear

édition
1 **Sufjan Stevens** Carrie & Lowell
2 **Blur** The Magic Whip
3 **Pain-Noir** Pain-Noir
4 **Tame Impala** Currents
5 **Django Django** Born under Saturn
6 **Pierre & Bastien** Que du bonheur
7 **Howling** Howling
8 **Julia Holter** Have You in My Wilderness
9 **Björk** Vulnicura
10 **Jamie xx** In Colour
John Grant Grey Tickles Black Pressure



MbongwanaS tar, la claque afro-futuriste venue de Kinshasa

Michel Winter

sur le toit du monde

Du moins dans les musiques sans frontières et sans œillères, 2015 restera comme un excellent millésime. **par Stéphane Deschamps**

Au moment d'établir notre classement et d'écrire ce texte, on s'est pris l'état du monde dans la gueule, et ça a fait mal. Une semaine pile après le 13 novembre, une prise d'otages était en cours dans un hôtel de Bamako. On s'est alors mis à réécouter plein de disques sortis en 2015, à en découvrir d'autres à côté desquels on était passé. Et ça, ça a fait du bien. Dans le top 20, on aurait pu sans problème caser trente-cinq très bons albums, sans compter les rééditions. L'embarras du choix. L'embarras tout court, tant il paraît futile de ratiociner sur un classement, et difficile de mettre un pied devant l'autre, un mot derrière l'autre.

Mais les faits sont là : 2015 restera comme un très grand millésime pour les musiques sans frontières, géographiques ou de genres. Celle de grands retours (Boubacar Traoré, Taraf de Haïdouks, Omar Souleyman), de rencontres réussies (Dorantes & Renaud Garcia-Fons, Sílvia Pérez Cruz & Raül Fernández Miró), d'un jazz transfiguré (Sons Of Kemet, Olivier Bogé, Tigran Hamasyan) et, simplement, d'artistes échappés du troupeau, originaux et inspirés, dans tous les sens.

On a aimé des chansons douces et acoustiques, et d'autres qui grésillent et arrachent la gueule, on a écouté de la musique traditionnelle et celle qui prend forme dans des laboratoires de producteurs occidentaux, celle qui retourne aux racines et celle qui invente le futur, de la musique endémique et des hybrides exotiques, celle pour planer et celle pour danser, celle qui nous rassure et celle qui nous bouscule : on prend tout, on veut tout, de partout. De Syrie, du Mali, du Liban, de Paris, de Roumanie, des Amériques, d'Auvergne, d'Espagne, et certaines même de la lune, via le Congo – Mbongwana Star, le groupe de deux anciens Staff Benda Bilili, dont le premier album, *From Kinshasa*, est la claque afro-futuriste de l'année.

"Depuis la Seconde Guerre mondiale, la musique se joue entre les Américains, les Anglais, et les Français qui copient les Américains et les Anglais. Et toute la musique des autres pays est globalisée derrière un seul mot : musique world. C'est absurde, ce n'est pas réaliste, et c'est péjoratif", s'insurgeait récemment Doctor L., producteur et guitariste de Mbongwana Star, dans un entretien à lire dans le hors-série des 100 meilleurs disques de l'année des *Inrocks*.

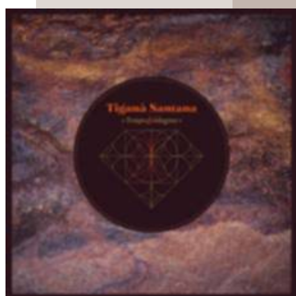
Nous sommes bien d'accord, Doc. Il faut en finir avec cette appellation binaire. Mais la remplacer par quoi ? Musique d'ailleurs ? Musique alter ? Musique non anglo-saxonne ? Musique voyageuse ? Musique avec des noms de musiciens et d'instruments compliqués à prononcer ? Musique à visas (ou parfois sans) ? Musique mondialisée ?

On pense alors à *Touristes*. C'est le titre du très bel album en duo du Malien Vieux Farka Touré ("tour…") et de l'Américaine Julia Easterlin ("…istes"), à côté duquel on a bien failli passer. On repense à ce mot, "touristes", parfois utilisé avec condescendance. Pourtant, que ce mot, avec ce disque, fait du bien. Les touristes sont parfois un peu cons, mais souvent gentils et pacifiques, ouverts et curieux. Les touristes ont envie d'insouciance et de rencontres, de danser et de prendre du bon temps. Les touristes ne cherchent pas un refuge, mais un nouvel horizon, des sensations et des souvenirs. Les touristes ont meilleure mine quand ils reviennent. Les touristes aiment bien Paris et ses terrasses. Et si, pour se souvenir du 13 novembre, journée mondiale de la gentillesse et jour sans fin, on écoutait de la musique de touristes ? ■

top 20 albums world jazz chanson

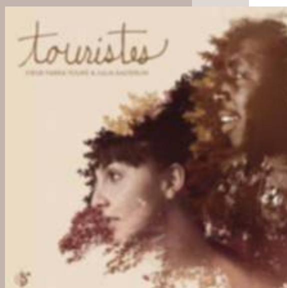
1 Mbongwana Star From Kinshasa
Dans la jungle urbaine de Kinshasa, Théo et Coco, deux anciens de Staff Benda Bilili, remontent un groupe avec le producteur et guitariste Doctor L. Ce premier album de Mbongwana Star est un magnifique ovni psyché, un trip urgent dans la musique du futur. Un des meilleurs disques sortis cette année, tous genres et continents confondus.





2 Tiganá Santana Tempo & Magma
Comme d'autres avant lui, le Brésilien Tiganá Santana est à la recherche des racines africaines. Qu'il rejoint sur son troisième album en scrutant l'océan, en écoutant le vent, puis en façonnant une musique élémentaire, éthérée et profonde à la fois. Du folk mystique, clair-obscur, brésilien mais d'abord aérien. Cette musique qui vise à la transparence, au silence, est la plus substantielle de l'époque.

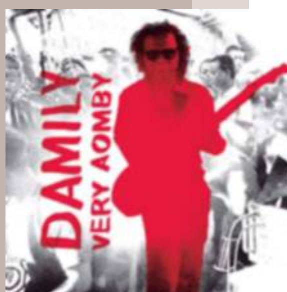
3 Vieux Farka Touré & Julia Easterlin Touristes
A force de faire voyager sa tradition musicale malienne à la rencontre du monde entier, Vieux Farka Touré a fini par accoucher de *Touristes*, très beau disque en duo avec l'éthérée chanteuse américaine Julia Easterlin. Une sorte de folk-blues tendre et harmonieux, tout en nuances vocales et en arrangements cristallins, qui tient chaud et mouille les yeux.





4 Omar Souleyman Bahdeni Nami
Réfugié en Turquie, le Syrien Omar Souleyman n'a pas fait que changer de pays. Il a aussi changé de lunettes, de label et de producteurs. La contribution ici de quelques émirs de l'electro (Four Tet, Gilles Peterson, Modeselektor…), ainsi qu'un luth électrifié, ne modifient en rien les fondamentaux : juste le coup de boost qui l'installe définitivement sur le dance-floor mondialisé, avec son meilleur album à ce jour.

5 Damily Very Aomby
Guitariste et chanteur de tsapiky, un style endémique du sud-ouest de Madagascar, Damily délivre un album brûlant, bon comme du garage-rock, avec une énergie électrique qui exprime le chaos et l'urgence. Des guitares irriguées par des vocalises torrentielles, des chansons acoustiques d'affamé, uniquement du muscle et du nerf, une rythmique à faire danser les baobabs : énorme.



6 Sons Of Kemet Lest We Forget What We Came Here to Do
Un groupe de jazz anglais mais toujours afro-centré, qui tire son charme radical de l'économie de moyens : deux batteries, un saxo et un tuba. Comme une séance de spiritisme pendant un tremblement de terre.

7 Sílvia Pérez Cruz & Raül Fernández Miró Granada
La chanteuse et le guitariste inventent le "flamencore" : des chansons puisées dans le patrimoine ibérique mais jouées avec une radicalité inédite.

8 Taraf de Haïdouks Of Lovers, Gamblers and Parachute Skirts
Il y a vingt ans, l'orchestre roumain de Clejani lançait la vague des musiques balkaniques. Beau retour en 2015 : cette musique farouche et fougueuse continue à rendre fou, et même heureux, surtout quand on est triste.

9 Boubacar Traoré Mbalimaou
L'éternel retour du vétéran Kar-Kar et de son blues malien roots de roots, avec notamment Ballaké Sissoko, dont la kora magique emmène ces chansons terriennes et patinées vers les nuages et la lumière.

10 Bachar Mar-Khalifé Ya Balad
Chanteur et musicien délicat dont l'inspiration vient autant de la musique orientale que de l'electro ou de la pop, le Franco-Libanais a sorti un troisième album terrassant de beauté et d'émotion.

11 Kandia Kouyaté Renascence
Dix ans après un accident cérébral qui l'avait laissée sans voix, la griotte malienne revient. Pas de doute, elle a retrouvé la pleine possession de ses moyens.

12 Bassekou Kouyaté Ba Power
Maître du n'goni, le Malien réitère la formule gagnante de son album précédent : formation familiale multi-n'goni, dont l'énergie brute se rapproche de celle du meilleur rock'n'soul.

13 Tinariwen Live in Paris, Oukis N'Asuf
Il y a un an, Tinariwen embrasait les Bouffes du Nord lors d'un concert avec la chanteuse Lalla Badi. Ce live restitue parfaitement la musique famélique et hypnotique d'un groupe souvent imité, jamais égalé.

14 Dorantes & Renaud Garcia-Fons Paseo a dos
Duo d'instruments insolite (le piano de Dorantes et la contrebasse de Renaud Garcia-Fons). Sous l'influence du flamenco, ce disque explose le genre dans des joutes virtuoses et des échanges fougueux.

15 Tigran Hamasyan Luys i Luso
Tout en pudeur, le piano du renommé Tigran Hamasyan est accompagné d'une chorale arménienne. Cent ans après le génocide, une forme de commémoration solennelle et sacrée, dont la beauté transcende le sujet.

16 Blick Bassy Akö
Blick Bassy a rêvé *Akö* comme une machine à voyager dans le temps, entre le Cameroun de son enfance, le folk-blues des années 30, le jazz primitif de La Nouvelle-Orléans et une production moderne, élégante et cosy.

17 Ballaké Sissoko et Vincent Ségal Musique de nuit
Le virtuose de la kora et le violoncelliste français reprennent leur méditation musicale commune. Ils ont enregistré cet album la nuit, sur un toit de Bamako, comme un havre de paix bien mérité.

18 Oum Zarabi
C'est dans l'aridité désertique du Sud marocain que la chanteuse est allée ressourcer sa musique : voix envoûtante et musique acoustique intense, où chaque détail raconte une histoire.

19 Olivier Bogé Expanded Places
Cet album délicat et ambitieux navigue entre rêveries en apesanteur et fresques introspectives, au fil de visions inspirées qui empruntent au folk, à la pop et au jazz.

20 Songhoy Blues Music in Exile
Le blues est dans leur nom, mais c'est bien l'énergie du rock que cette nouvelle génération de musiciens du Nord Mali fait souffler dans sa musique. Sur scène, le groupe aura fait perdre des litres de sueur à son public.

c'est dit !

propos recueillis en 2015 par *Les Inrocks*



Photo Yann Rabanier pour Les Inrockuptibles

"On n'était pas là pour parler stratégie, mais musique. On est des artisans. On est dans le faire. On met tout dans ce groupe. Il est ma vie. Mais bon, on reste trois branleurs dans une cave."

Odezenne
(n° 1040, 4/11/2015)

"Si je gagne en succès, tant mieux, mais ça n'est pas ma motivation principale. Je n'ai jamais fait ce métier pour me taper des meufs, j'ai commencé bien trop vieux."
Hanni El Khatib
(n° 1001, 4/02/2015)

"Il y a quelques années, j'ai vécu une expérience fabuleuse avec des champignons, ce qui m'a permis de voyager très loin dans mon subconscient."
Father John Misty
(n° 1005, 4/03/2015)

"Je n'ai jamais supporté qu'on fasse du mal à une femme. Ça me rend un peu macho. Les seules fois où je me suis battu, c'était pour protéger une fille."
Marilyn Manson
(n° 998, 14/01/2015)

"Aujourd'hui, je mène une vie tranquille de père de famille, alors le studio est au contraire l'endroit où je peux redevenir un sale gosse, hurler 'fuck off' à la terre entière sans que personne ne m'entende."
Gaz Coombes
(n° 1001, 4/02/2015)

"J'ai trop d'amour pour le rap US pour passer de l'autre côté du micro."
Brodinski
(n° 1004, 25/02/2015)

"On a beau s'y entraîner, on ne s'habitue jamais vraiment à prendre des poings dans la gueule."
BC Camplight
(n° 999, 21/01/2015)

"Depuis que j'ai 15 ans, je suis en compétition avec Jay Z. Je ne dis pas ça comme une provocation, c'est juste ma mentalité."
Joey Bada$$
(n° 997, 7/01/2015)

"Je dealais un peu de shit et je suis tombé sur un couillon qui m'a échangé sa basse Fender Japan contre dix grammes. Je joue encore dessus."
The Shoes
(n° 1036, 7/10/2015)

"J'avais 10 ans et je voulais faire de la batterie. Mon père m'a dit : 'Non, tu vas faire de l'accordéon.' Pendant longtemps, à chaque fois qu'il me mettait l'instrument sur les genoux, je pleurais."
Vincent Peirani
(n° 1001, 4/02/2015)

"Ecrire une chanson, c'est comme photographier l'intérieur de son cerveau. Et je n'ai pas envie de faire du Photoshop."

Soko *(n° 1005, 4/03/2015)*

"Plus jeune, quand j'allais chez mon grand-père, il me présentait aux voisins comme le fils du concierge."
Booba
(n° 1006, 11/03/2015)

"Je n'ai jamais écouté Happy *de Pharrell Williams. J'en ai beaucoup entendu parler par ma fille mais je dois être la dernière personne au monde à ne pas avoir entendu cette chanson."*
Richard Hawley
(n° 1032, 9/09/2015)

"La 'blanchitude' qui domine le monde est pour moi une sorte de maladie mentale."
Azealia Banks
(n° 1009, 1/04/2015)

“*Faire des morceaux, c’est comme faire des enfants : tu en es le créateur mais le truc t’échappe un peu et finit par avoir sa propre vie.*”
Rone *(n° 1002, 11/02/2015)*



“Le rock est mort. Je vais te dire pourquoi. Ce n’est pas à cause de la musique, mais à cause de l’état d’esprit des gens qui la font : sans rock-stars, il n’y a pas de rock, et l’industrie a tué les rock-stars.”
Noel Gallagher
(n° 1005, 4/03/2015)

“Ce groupe, c’est notre soupape, qui nous permet de nous libérer de la tension, de la rage, de la frustration. C’était ça ou être bourrés tous les soirs et insulter les lampadaires à la place des gros cons de chauves qui nous gouvernent.”
Girl Band
(n° 1035, 30/09/2015)

“*Le mec en studio ne voulait pas me laisser toucher les boutons. Les gens se demandent toujours pourquoi tu ne te contentes pas de chanter si tu es une femme. Ça me donne envie de tout casser.*”
Grimes
(n° 1043, 25/11/2015)

livres

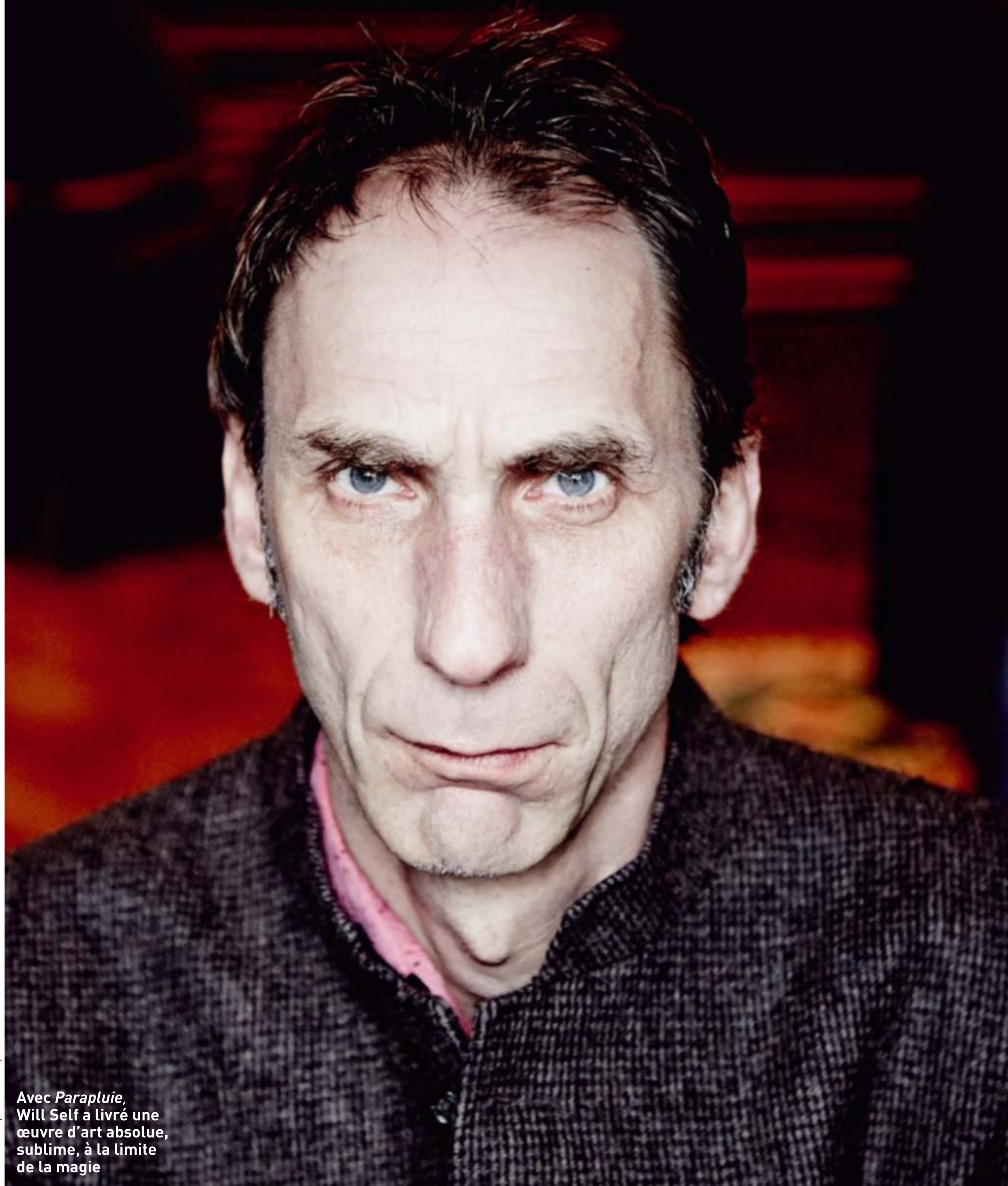


Virginie Despentes,
entre empathie
et espérance pour
la France d'aujourd'hui

écrire pour voir plus loin

Deux portraits brûlants de la France contemporaine, signés Virginie Despentes et Michel Houellebecq, ont donné le ton de l'année. La littérature se frotte de nouveau au réel quand celui-ci s'assombrit. La meilleure arme pour penser et reconquérir le monde. **par Nelly Kaprièlian**

Yann Rabanier pour Les Inrockuptibles


Fernando Pinheiro pour Les Inrockuptibles

Avec *Parapluie*, Will Self a livré une œuvre d'art absolue, sublime, à la limite de la magie

Beaucoup de choses ont changé depuis l'année dernière. Aujourd'hui, par exemple, un écrivain vit, en France, sous protection policière. Depuis les attentats contre *Charlie Hebdo* et l'Hyper Cacher, le gouvernement a assigné une protection auprès de Michel Houellebecq, renforcée depuis le 13 novembre. Un symptôme qui parle de lui-même. En janvier, son *Soumission* irradiait d'une lumière noire, pendant que *Vernon Subutex* de Virginie Despentes propageait un clair-obscur jusqu'à l'été avec la parution de son deuxième volume. Peut-être faut-il voir Michel Houellebecq et Virginie Despentes, qui ont publié leurs premiers livres (*Extension du domaine de la lutte* et *Baise-moi*, romans chocs, qui avaient alors déjà secoué notre littérature) la même année, en 1994, comme les deux faces d'une même pièce : chacun aura pressenti, analysé, dit la France d'aujourd'hui, d'une manière en apparence opposée. Sans aucun optimisme ni concession du côté de Houellebecq, avec empathie et espérance de la part de Despentes. L'un a été rejeté, l'autre adulée.

Si *Soumission* est un livre déplaisant, dérangeant, ce n'est pas parce qu'il serait islamophobe, ni qu'il ferait le jeu de Marine Le Pen, comme l'a dénoncé une partie de la critique en

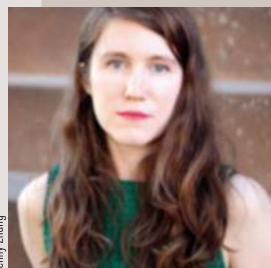
chez Houellebecq, c'est la vision de l'humain, veule, intéressé, opportuniste, qui a hérissé une partie de la critique

s'empressant d'expédier le bébé avec l'eau du bain. Au-delà d'une société post-soixante-huitarde que Houellebecq a toujours restituée comme une impasse, c'est sa vision de l'humain, veule, intéressé, opportuniste, qui a hérissé. Dans *Soumission*, les personnages instrumentalisent l'islam à des fins politiques, et la politique à des fins personnelles, dans un seul but : s'assurer un maximum de confort. L'homme, chez Houellebecq, n'est qu'un organisme, prêt à tous les renoncements pour garantir sa survie, quitte à soumettre les autres, et se soumettre à n'importe quelle idéologie. A-t-il tort ? C'est la question que posent les votes massifs pour le FN aujourd'hui.

L'extrême droite est certes très présente chez certains des personnages de *Vernon Subutex 1* et *2*, sauf qu'ils n'appartiennent pas – comme on a tendance à le dire – aux classes défavorisées. Ce sont de bons bourgeois installés. La radiographie de la société française que nous livre Despentes n'est au fond guère plus optimiste que celle de Michel Houellebecq, sauf qu'elle montre qu'il est possible de résister. Mais parmi ses personnages, qui voit encore les centaines de SDF qui crèvent lentement dans les rues de Paris ? Qui s'en soucie ? Dans *Vernon Subutex 2*, une petite communauté utopique va se former. Profondément politique, le roman de Despentes semblait offrir une solution : se recréer en microsociété au sein d'un monde où, au fond, rien n'a changé de l'habituel jeu des classes sociales.

S'il y a une conclusion à tirer de cette année, c'est que nous aurons eu le bonheur de voir des écrivains présents depuis longtemps se surpasser, publier de grands livres, passer à la vitesse supérieure. Ainsi de Simon Liberati avec son magnifique *Eva*, portrait de sa compagne Eva Ionesco doublé d'un autoportrait servi par une écriture poétique, envoûtante, quasi ésotérique autour des mystères du destin. Ou encore de Christine Angot qui signait à la rentrée l'un de ses romans les plus forts depuis *Pourquoi le Brésil ?* : avec *Un amour impossible*, elle parvenait à raconter son enfance et l'évolution de son rapport à sa mère, presque minute après minute, et c'est la marque des plus grands écrivains. Si, cette année, les prix littéraires nous ont plutôt ▶

5 révélations


Jenny Zhang

Anna North
Vie et mort de Sophie Stark
Une cinéaste underground vampirise ses proches. Ceux-ci, qu'elle a tous trahis, vont la raconter dans un roman en forme d'enquête autour des mystères de la création. *Vie et mort de Sophie Stark* fut l'une des belles surprises de la rentrée. *(Autrement)*


Jean-François Paga

Jean-Noël Orengo
La Fleur du Capital
Hyperambitieux, le premier roman (monstre) de Jean-Noël Orengo, paru en janvier, donnait la parole à plusieurs personnages accros à Pattaya, la ville de la prostitution en Thaïlande. Lyrique, poétique, une fresque vertigineuse sur les rapports entre le sexe, les sentiments et l'argent. *(Grasset)*


Julien Falsimagne

Christophe Boltanski
La Cache
Grand reporter, neveu de l'artiste Christian Boltanski, l'auteur signait à la rentrée un premier roman autour de l'histoire de sa famille, par le prisme de leur appartement. Une famille exubérante, drôlement romanesque, hantée par la tragédie de la Seconde Guerre mondiale. Il a obtenu le prix Femina. *(Stock)*



Mary Dorsan
Le présent infini s'arrête
Infirmière psychiatrique, Mary Dorsan raconte (sous pseudo) le quotidien des patients borderline et des soignants dans l'appartement thérapeutique où elle travaille. Un roman-fleuve impressionnant, dérangeant, choc. *(P.O.L)*


Sam Tenney

Ryan Gattis
Six jours
Autour des émeutes à Los Angeles en 1992, qui mirent la ville à feu et à sang pendant six jours, Ryan Gattis nous plonge dans les guerres de gangs en une grande saga polyphonique. L'un des livres phare de la rentrée. *(Fayard)*


Jean-Luc Bertini/Flammarion

Avec *Un amour impossible*, Christine Angot signait à la rentrée l'un de ses romans les plus forts depuis *Pourquoi le Brésil ?*

réjouis, on regrette qu'Angot n'ait pas remporté un prix important (même si le Décembre est un belle récompense). Elle l'aurait, plus que les autres, mérité.

Au rayon littérature étrangère, c'est le *Parapluie* de Will Self qui nous a impressionnés : une œuvre d'art absolue, sublime, à la limite de la magie, où l'auteur d'*Ainsi vivent les morts* réinventait la langue, mixant pensées, impressions, perception, temporalités, déformant le réel par le prisme des flux de conscience de ses personnages. Une preuve de courage et d'exigence littéraires comme peu d'écrivains en sont capables.

Cette année, on aura aussi senti une nouvelle tendance commencer à émerger, hors de l'autofiction ou du roman dit "politique" (l'islam fut très présent dans la fiction, de Mathias Enard et *Boussole* à Boualem Sansal et *2084*). Des auteurs ont en effet entrepris de réhabiliter la fiction puissance 15 000, en revisitant des genres : l'horreur chez un nouveau venu, Jérémy Fel, avec *Les Loups à leur porte*, le roman noir chez Marisha Pessl avec *Intérieur nuit*, l'étrange chez Delphine de Vigan qui mettait *D'après une histoire vraie* sous l'égide de Stephen King.

Si 2015 aura été très sombre, entre les attentats terroristes qui ont fait tant de morts et la montée en puissance de l'extrême droite, force est de reconnaître que, sur le plan littéraire, ce fut une année merveilleuse. ■

top 10 des critiques

Nelly Kaprièlian
Will Self Parapluie
Virginie Despentes Vernon Subutex 1 et 2
Michel Houellebecq Soumission
Simon Liberati Eva
Christine Angot Un amour impossible
Marisha Pessl Intérieur nuit
Didier Blonde Leïlah Mahi, 1932
Mathieu Lindon Jours de Libération
Jérémy Fel Les Loups à leur porte
Alfred Hayes Une jolie fille comme ça

Elisabeth Philippe
David Foster Wallace L'Infinie Comédie
Christophe Boltanski La Cache
Mathias Enard Boussole
Mary Dorsan Le présent infini s'arrête
Eleanor Catton Les Luminaires
Jean Rolin Les Evénements
Régis Jauffret Bravo
Virginie Despentes Vernon Subutex 1 et 2
Christine Angot Un amour impossible
E. J. Levy L'Amour, en théorie

Emily Barnett
Virginie Despentes Vernon Subutex 1 et 2
Eleanor Catton Les Luminaires
Will Self Parapluie
Christine Angot Un amour impossible
Rachel Kushner Les Lance-flammes
Anna North Vie et mort de Sophie Stark
Hakan Günday Encore
Alfred Hayes Une jolie fille comme ça
Ricardas Gavelis Vilnius Poker
Emmanuelle Pagano Ligne & Fils

Yann Perreau
Virginie Despentes Vernon Subutex 1 et 2
Hakan Günday Encore
Javier Cercas L'Imposteur
Aram Kebabdjian Les Désœuvrés
Jón Kalman Stefánsson D'ailleurs, les poissons n'ont pas de pieds
Elsa Boyer Beast
Frank Smith Katrina
Philippe Rahm Météorologie des sentiments
David Foster Wallace L'Infinie Comédie
Ryan Gattis Six jours

Bruno Juffin
Martin Amis La Zone d'intérêt
Richard Bausch Avant et après la chute
Richard Ford En toute franchise
Nick Hornby Funny Girl
Michel Houellebecq Soumission
Harper Lee Va et poste une sentinelle
Joyce Carol Oates Carthage
Richard Powers Orfeo
George Saunders Dix décembre
Pierre Senges Achab (séquelles)

top 25 livres

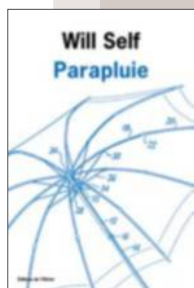


1 Virginie Despentes Vernon Subutex 1 et 2 (Grasset)
Dès janvier, Virginie Despentes nous a impressionnés avec le premier volume de sa trilogie *Vernon Subutex*. Un disquaire qui a fait faillite finit par se retrouver à la rue et par squatter chez ses connaissances : un prétexte pour aborder toutes les classes sociales et les idéologies de la France d'aujourd'hui. *Vernon Subutex 2*, publié en juin, était aussi fort.



2 Simon Liberati Eva (Stock)
Autour d'Eva Ionesco, sa compagne, qu'il avait déjà brièvement croisée en 1979 avant de la retrouver en 2013, Simon Liberati signe un roman magnifique, envoûtant, sur les coïncidences qui écrivent nos destins, l'amour fou alors qu'on n'y croit plus, la génération Palace et le punk. Le plus beau roman de cette rentrée.





3 Will Self Parapluie (L'Olivier)
Considéré comme le romancier le plus déjanté de Grande-Bretagne, Will Self atteint un autre niveau avec *Parapluie*, celui d'auteur phare des lettres anglaises. Une écriture hyperinventive et poétique pour explorer les effets de la mécanisation du monde et des guerres sur nos psychés, autour d'Audrey, une suffragette qui tombera dans la prostration. Magnifique.

4 Michel Houellebecq Soumission (Flammarion)
Comme d'habitude, Houellebecq appuie là où ça fait mal, en imaginant la France du futur gouvernée par un régime musulman. Le livre a créé la polémique et fut taxé à tort d'islamophobe. Houellebecq y montre le parcours d'un prof d'université falot, qui finit par se convertir. Une vision très noire, pessimiste et dérangeante de l'humain et des sociétés occidentales, qui a le mérite de faire réfléchir.





5 Christine Angot Un amour impossible (Flammarion)
Christine Angot a souvent abordé l'inceste (avec son père) dans ses romans, sans traiter de la question de sa mère, et de ses réactions. *Un amour impossible* est peut-être le texte qui manquait à l'œuvre de cet écrivaine française de premier plan. Autour des rapports de classe et de l'histoire qui s'insinuent dans l'intime, de l'amour et des tensions entre une mère et sa fille, un livre d'une puissance inouïe.

6 David Grossman Un cheval entre dans un bar (Seuil)
7 Mathias Enard Boussole (Actes Sud)
8 Alfred Hayes Une jolie fille comme ça (Gallimard)
9 David Foster Wallace L'Infinie Comédie (L'Olivier)
10 Mary Dorsan Le présent infini s'arrête (P.O.L)
11 Marisha Pessl Intérieur nuit (Gallimard)
12 Christophe Boltanski La Cache (Stock)
13 Didier Blonde Leïlah Mahi, 1932 (Gallimard)
14 Jean Rolin Les Evénements (P.O.L)
15 Eleanor Catton Les Luminaires (Buchet-Chastel)
16 Mathieu Lindon Jours de Libération (P.O.L)
17 Monica Sabolo Crans-Montana (JC Lattès)
18 Delphine de Vigan D'après une histoire vraie (JC Lattès)
19 Jérôme Garcin Le Voyant (Gallimard)
20 Hakan Günday Encore (Galaade)
21 Jérémy Fel Les Loups à leur porte (Rivages)
22 Ryan Gattis Six jours (Fayard)
23 Chimamanda Gnozi Adichi Americanah (Gallimard)
24 Laurent Binet La Septième Fonction du langage (Grasset)
25 Christophe Bataille L'Expérience (Grasset)

planches à desseins

Des histoires de famille, de l'aventure débridée, des œuvres conceptuelles et un peu d'absurde. C'est l'année 2015 en BD. **par Anne-Claire Norot**

1 intime
***Les Intrus* d'Adrian Tomine**

Dans six histoires courtes, ce fin observateur de la société contemporaine met en scène des gens ordinaires installés dans l'âge adulte, mais toujours aussi perplexes face aux méandres de la vie. Sa sublime minutie graphique est au service de son propos, effroyablement lucide mais tout en suggestion. Un chef-d'œuvre de finesse douce-amère.

2 instantanés
***Ici* de Richard McGuire**

Il fallait oser faire une bande dessinée non linéaire, non chronologique, sans personnage défini et sans intrigue aboutie. Pourtant, *Ici*, qui raconte l'histoire d'un lieu des origines de la Terre à l'an 22175, est une incroyable comédie humaine et topographique, qui invite à prendre part à une puissante réflexion sur le passé, la mémoire et l'instant. Une révolution formelle et narrative dont Richard McGuire avait déjà esquissé l'idée en 1989 avec *Here*.

3 généalogie
***Arsène Schrauwen* d'Olivier Schrauwen**

Figure montante de la BD flamande, Olivier Schrauwen récrit l'histoire de son grand-père parti dans un pays d'Afrique retrouver un cousin architecte en charge d'un projet d'urbanisme délirant – une oasis de modernité qui émergerait au cœur du monde sauvage. S'engage alors une odyssée digne d'*Au cœur des ténèbres*, version folklorique. Un récit poétique, décalé, à la drôlerie baroque et aux inventions redoutablement ludiques.

4 audace
***La Fourmilière* de Michael DeForge**

Ce jeune talent canadien s'attache à suivre la vie de quelques fourmis pour mieux décortiquer notre monde et son organisation sociale, ses effets de groupe et la marginalité. Des réflexions qu'il rend plus intenses et intrigantes grâce à son goût radical pour l'étrange – et qu'il sublime par son dessin, entre le surréalisme et l'art brut, entre le macabre et l'élégiaque.

5 renaissance
***Chiisakobé vol. 1* de Minetarô Mochizuki**

Qu'est-ce que devenir adulte et responsable ? Comment se reconstruire et donner du sens à sa vie après un drame ? Sur un rythme lent et posé, le mangaka Minetarô Mochizuki soulève ces questions avec l'histoire de Shigeji, jeune charpentier reprenant l'entreprise familiale après un incendie qui a tué ses parents. Un récit à la grâce épurée, superbement chorégraphié.

6 autobiographie
***L'Arabe du futur t. 2* de Riad Sattouf**

La suite des terribles souvenirs d'enfance de Riad Sattouf, où son sens aigu de l'observation et son humour cruel font toujours mouche. Plus que jamais hanté par la figure du père, enseignant obsédé par le panarabisme, et se déroulant au milieu des années 1980 en Syrie et en France, ce nouveau volume témoigne du ressenti d'un enfant et interroge avec recul l'éducation, la virilité et la violence.

7 ambiguïté
***La Favorite* de Matthias Lehmann**

Les thèmes du genre et de l'enfance abordés à travers le portrait de Constance, petit garçon travesti en fille et brutalisé par sa grand-mère. Le dessin de Matthias Lehmann, proche de la gravure, souligne d'autant mieux l'étrangeté des situations. Un récit sombre, jamais manichéen, qui joue de façon déstabilisante avec les préjugés.

8 destin
***Le Club des divorcés t. 1* de Kazuo Kamimura**

Décédé en 1986 à 45 ans, Kazuo Kamimura fut un peintre grandiose de la jeunesse japonaise des années 1960-70. Les éditions Kana poursuivent leur indispensable entreprise d'édition de ses œuvres en français avec *Le Club des divorcés*, où l'on suit le quotidien de Yukô, patronne de bar divorcée au début des seventies. Un manga mélancolique au dessin toujours élégant qui transcende le discours subtilement progressiste de l'auteur.

9 minimalisme
***Tueur de moustiques* de John Porcellino**

Influence majeure des jeunes auteurs américains mais injustement méconnu en France, John Porcellino est le maître de la bande dessinée autobiographique minimaliste. Ce *Tueur de moustiques*, qui raconte son expérience d'exterminateur de bestioles quand il avait une vingtaine d'années, montre sa grande habileté à allier avec concision poésie, sensibilité et quotidien.

10 feuilleton
***La République du catch* de Nicolas de Crécy**

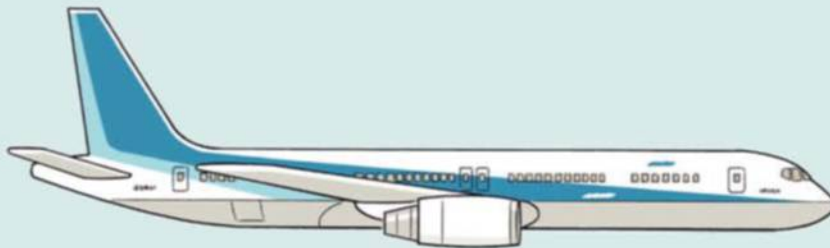
Pour son retour au neuvième art, Nicolas de Crécy s'est mis dans la peau d'un mangaka, en publiant d'abord *La République du catch* par épisodes dans un magazine japonais. Il y a du rythme, de l'aventure, du sport et de la musique dans ce récit mi-polar, mi-absurde, où se croisent un vendeur de piano timide, un manchot mélomane, une jeune catcheuse, un bébé mafieux et des fantômes *losers* aux superpouvoirs étonnants.

et aussi

11 **Cette ville te tuera** de Yoshihiro Tatsumi
12 **Le Chat du rabbin t. 6** de Joann Sfar
13 **Bye-Bye Maggie** de Jaime Hernandez
14 **Super Rainbow** de Lisa Mandel
15 **L'Attente infinie** de Julia Wertz
16 **Paul dans le Nord** de Michel Rabagliati
17 **Cigish ou le maître du je** de Florence Dupré la Tour
18 **Les Ménines** de Santiago Garcia et Javier Olivares
19 **Joker** de Benjamin Adam
20 **Tungstène** de Marcello Quintanilha

AVANT DE REGAGNER MON SIÈGE, J'AI DEMANDÉ DE L'EAU À UNE HÔTESSE. ELLE M'A DONNÉ UNE BOUTEILLE ET M'A PROPOSÉ UN EN-CAS POUR TOI, AINSI QU'UNE BOISSON POUR MON MARI.

J'AI UN PEU RI, SANS TOUTEFOIS PRENDRE LA PEINE DE LA DÉTROMPER. N'AVAIT-ELLE PAS REMARQUÉ TES CHEVEUX ? EN REMONTANT DOUCEMENT L'ALLÉE TAMISÉE, J'AI EU LA PENSÉE ÉTRANGE QU'AU BOUT DU COMPTE ELLE N'AVAIT PEUT-ÊTRE PAS TORT.



PENDANT CES QUELQUES SECONDES, CETTE IMPRESSION A ÉTÉ TRÈS VIVE. NOUS PARTIONS EN VACANCES EN AMÉRIQUE : TOI, MOI, ET TON PÈRE, UN PROFESSEUR D'UNIVERSITÉ ORIGINAIRE D'OSAKA.

Les Intrus **d'Adrian Tomine (Cornélius)**

c'est dit !

propos recueillis en 2015
par *Les Inrocks*

"Je n'ai rien contre internet, mais Parapluie *est une élégie à une certaine douceur de vivre et à la culture qui va avec. A l'ère de la lecture numérique, je ne pense pas que le roman littéraire sérieux restera au centre de la culture."*
Will Self
(n° 1001, 4 février)

"Je ne défends pas de thèses, je mets mes personnages dans une situation donnée. J'invente tout, mes personnages et mes histoires, et ce que je pense n'est pas le sujet de mes livres. Je ne suis pas un idéologue."
Michel Houellebecq
(n° 998, 14 janvier)

"Au départ, le FN ne représentait pas grand-chose, mais à force de les inviter à la télé sans arrêt, ça devient massif. Il y a une vraie forme de propagande, que je trouve difficile à comprendre."
Virginie Despentes
(n° 997, 7 janvier)

"Dans le contexte de déliquescence de l'Etat, de crise économique et de désaffection pour les partis traditionnels, il pourrait suffire qu'à une succession d'attentats effroyables répondent des représailles aveugles contre des lieux de culte musulmans pour que les choses aillent très vite."
Jean Rolin
(n° 999, 21 janvier)



Rüdy Waks pour Les Inrockuptibles

"Je voulais écrire une histoire d'amour. Les écrivains contemporains se méfient tellement de ce sujet qu'ils ne s'autorisent à en parler qu'en étant sarcastiques, ou avec sécheresse. C'est aussi une question féministe."
Chimamanda Ngozi Adichie
(n° 1002, 11 février)



Rémy Artiges pour Les Inrockuptibles

“J’en ai assez de toute forme de fanatisme, qu’il soit nationaliste ou religieux.”

David Grossman
(nº 1033, 16 septembre)

“Eva *raconte la rencontre entre deux personnes dos au mur. C’est un livre sur l’amour fou à un âge où l’on devrait être installés dans la vie : deux êtres qui décident de ne plus être solitaires en rencontrant l’âme sœur et acceptent de se constituer en communauté à deux.*”

Simon Liberati
(nº 1029, 19 août)

“Je comprends Houellebecq qui dit que la République est morte. Mais c’est extrêmement difficile à dire.”

Yannick Haenel
(nº 1004, 25 février)

expos

des lendemains à réinventer

Face à une poussée exaspérante du marché, le champ de l'art entame son autocritique et cherche des modèles alternatifs.

par Jean-Max Colard et Claire Moulène



Goldschmied & Chiari, *Dove andiamo a ballare questa sera?*, 2015

photo Museion courtesy of the artists


Vue de l'exposition, *C'est la vie ? – Occidental Temporary + Aging Beauty*, Dorian Gaudin, 2015. L'un des projets, autour de Neil Beloufa, les plus réjouissants de cette fin d'année

Hyperactivité et prix records

Si 2015 fut pour bon nombre d'entre nous, excusez-nous du mot, une "putain d'année de merde", commencée par la tuerie de *Charlie Hebdo* et s'achevant avec les attentats de Beyrouth, Istanbul, Bamako et, bien sûr, Paris, culminant en ce moment même avec la montée en régions du Front national, le tout dans un climat d'état d'urgence dont on voit aussitôt les dommages collatéraux et le péril anti-démocratique, bref dans ce merdier ambiant, il existe un monde radieux. Une bulle qui vit, d'une santé insolente, qui affiche une hyperactivité et des prix records, et qui, volant d'Abu Dhabi à Miami, de Dubaï à Singapour, se fout éperdument de son très mauvais bilan carbone : le marché de l'art. On pourrait ajouter que dans ce monde doré et luxueux, hautement médiatisé, certains ferment les yeux sur l'origine de l'argent (sale = blanchi), et d'autres font gentiment commerce avec l'Etat islamique via le trafic clandestin des objets antiques pillés sur les sites dévastés de Palmyre ou autres. Mais tout va bien dans le meilleur des marchés possibles.

de la diffamation historique…

On l'aura compris : l'exaspération monte vis-à-vis du marché de l'art, de son triomphe orgueilleux, de ses incessantes démonstrations de puissance, y compris parmi ceux qui comme nous, restent pleinement acquis à la cause, à la défense, à la promotion, à l'observation de la création contemporaine. Jusqu'à présent, ceux-là préféraient ne pas y redire grand-chose, par crainte notamment d'alimenter les idées du Front national et les mouvances de la fachosphère. Car leur détestation de l'art contemporain a pris de l'ampleur ces dernières années, preuve en est l'agression de l'œuvre de Paul McCarthy et de l'artiste lui-même place Vendôme à Paris, puis les actions catho-vandales portées à répétition au début de l'été sur la grande sculpture baroque installée par Anish Kapoor dans les jardins de Versailles. Or, si les intellectuels médiatiques du type Zemmour ou Onfray ont largement servi le discours et les idées politiques et identitaires du FN ; dans le champ de l'art, les diatribes régulières lancées par Luc Ferry, Jean-Philippe Domecq ou Jean Clair ont aussi donné des argumentaires à l'extrême droite française.

Et ça continue aujourd'hui avec le blog satirique de Nicole Esterolle, pseudonyme fat d'un galeriste lyonnais désabusé et amer d'être hors circuit qui tire tous azimuts, dénonçant les accointances du *"village des schtroumpfs"* de l'art contemporain. Tout cela aurait pu prêter à rire, si ses textes n'étaient pas repris par le FN. Si les "sans voix" défendus par Nicole Esterolle ne faisaient pas écho aux artistes *"sans relations"* auxquels le FN veut tendre la main, comme l'a annoncé une lettre ouverte de Marine Le Pen adressée aux artistes quelques jours avant le premier tour des élections régionales. Lesquels, archiconnus ou émergents, lui ont promptement répondu par un manifeste sans appel signé par 1 001 d'entre eux : *"Tout est incompatible entre nous et seuls les intrigants, les traîtres et les crédules pourront croire un instant que la liberté de création a un sens pour le parti qui est le vôtre."*

… à l'exaspération qui vient

Cette précaution ne doit pas empêcher une critique raisonnée du système actuel. Et elle n'empêche déjà pas de voir aussi monter cette exaspération, par exemple à la gauche de la gauche, vis-à-vis des jeux et de la vitrine économique que l'art donne de lui-même, à force d'être à l'avant-garde du capitalisme mondialisé. Ces derniers mois, la nouvelle *Revue du crieur,* lancée par Mediapart et La Découverte, s'intéressait aux effets nocifs et notoires du marché de l'art sur l'art lui-même. En mars prochain, les éditions de la Fabrique publieront un livre collectif sur son rapport à l'argent, où l'écrivain Nathalie Quintane raille à loisir les "cadeaux" que sont les grandes fondations privées liées au luxe, et déplore l'état avachi de la critique d'art, devenue un *"journalisme de compréhension"* qui ne fait jamais que passer le relais.

Autant le dire : bien des acteurs actuels se trouvent aussi exaspérés par cette domination financière. Car cette image n'est certes pas la réalité de l'art lui-même. Mais la surmédiatisation du marché rend invisible une économie souvent plus modeste, plus raisonnée, et l'effort de pensée et de création fourni par nombre d'artistes et leur entourage. A force, les prix records pratiqués rendent même illisibles, c'est un comble, les raisons véritables, esthétiques d'apprécier l'œuvre de Jeff Koons. Et s'il y a une vérité dure à dire, c'est qu'indéniablement le suicide en 2012 de l'artiste californien Mike Kelley tient en partie aussi à cette exaspération, à cette position qui lui était devenue intenable, insupportable, d'être à la fois une haute figure de la contre-culture et de la pensée critique, mais dont l'œuvre était devenue prisonnière et dépendante d'un système économique honni. Mike Kelley n'avait-il pas dit que s'il avait 20 ans aujourd'hui, il ferait tout sauf de l'art ?


Anatole Barde

l'inventivité du monde de l'art

Reste donc une affirmation : cette exaspération ne doit pas nous faire rejeter la création artistique elle-même. Ni nous faire renoncer aux formes du contemporain. Il convient donc de séparer sereinement système de l'art et production artistique. Certains artistes l'ont d'ailleurs bien compris, notamment dans la jeune génération, qui s'organisent entre eux, montent des ateliers de production et d'exposition. Ce fut le cas de la petite troupe qui, autour de Neil Beloufa et en marge du grand raout de la Fiac et des ors du Grand Palais, orchestra dans un immense atelier de Villejuif l'un des projets les plus réjouissants de cette fin d'année : une expo collective délirante, sur fond de décor de cinéma (la reconstitution d'un hôtel "occidental" en simili béton et moucharabiehs fifties, construit pour les besoins du dernier film de Beloufa). Etaient conviés tous les artistes passés à un moment ou un autre par cet atelier partagé. Un événement en trompe l'œil, donc, à l'arrache, mais aussi ambitieux qu'une installation de centre d'art, pour tromper la morosité ambiante, la politique hasardeuse d'un ministère de la Culture (qui cette année plus encore que les précédentes a donné des signes de faiblesse) mais aussi faire fi des coupes budgétaires qui atteignent un peu partout les institutions culturelles quand les mastodontes privés affichent un moral d'acier. Cette initiative autogérée n'est pas isolée, qui essaime, par exemple, d'Aubervilliers (où une quinzaine d'artistes se partagent un immense entrepôt acheté par l'artiste Morgane Tschiember) au XIXe arrondissement de Paris où des artistes et graphistes jeunes et moins jeunes ont réquisitionné et équipé un ancien lycée professionnel qu'ils ont rebaptisé DOC.

Et cette nouvelle génération d'artistes de creuser son sillon entre le vorace marché et la paupérisation des lieux publics, l'inscription sur la scène française et la diffusion à l'international, pour prôner, volontariste et inventive, la réconciliation entre espace d'exposition et espace de vie, circuit professionnel et économie réelle. Preuve encore une fois qu'en période de crise de ses valeurs, le monde de l'art est toujours capable d'accoucher de contre-modèles féconds. Et que sa poussée de croissance, bien loin des fragilités dans lesquelles il était encore cantonné au début des années 2000, l'autorise désormais à une forme d'autocritique salvatrice. ■

top des critiques

Jean-Max Colard

Hito Steyerl *Co-Workers* jusqu'au 31 janvier, Musée d'Art moderne de la Ville de Paris
7,070,430 K of Digital Spit d'Anicka Yi, Kunsthalle, Bâle
Ugo Rondinone : I ♥ John Giorno jusqu'au 10 janvier, Palais de Tokyo
Nightlife de Cyprien Gaillard, Biennale de Lyon
One More Time – L'exposition de nos expositions jusqu'au 24 janvier, Mamco, Genève
Dominique Gonzalez-Foerster, 1887-2058 jusqu'au 1er février, Centre Pompidou
Work/Travail/Arbeid d'Anne Teresa De Keersmaeker, Wiels, Bruxelles
Painting the Roof of Your Mouth (Ice Cream) de Davide Balula, Art Basel Parcours
Anish Kapoor à Versailles et au Couvent de la Tourette

Claire Moulène

Bruno Pélassy Crédac, Ivry-sur-Seine
Nina Childress Crac de Sète
Lola Gonzàlez Institut d'art contemporain de Villeurbanne
Brian Calvin Consortium de Dijon
Carol Rama Musée d'Art moderne de la Ville de Paris
Danh Vo Pointe de la Douane, Venise
The Averty Show jusqu'au 20 déc., Confort Moderne, Poitiers
Marcel Broodthaers Monnaie de Paris
C'est la vie ? – Occidental Temporary (Neil Beloufa), Villejuif
One More Time – L'exposition de nos expositions jusqu'au 24 janvier, Mamco, Genève

Ingrid Luquet-Gad

Marcel Broodthaers Monnaie de Paris
Korakrit Arunanondchai Palais de Tokyo
Dominique Gonzalez-Foerster, 1887-2058 jusqu'au 1er février, Centre Pompidou
David Douard galerie Chantal Crousel, Paris
Channa Horwitz KW Berlin et galerie Air de Paris
A Personal Sonic Geology (Mathieu Copeland et Philippe Decrauzat), Frac Le Plateau
Co-Workers jusqu'au 31 janvier, Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris
Bruno Pélassy Crédac, Ivry-sur-Seine
Wang Sishun New Galerie, Paris
C'est la vie ? – Occidental Temporary (Neil Beloufa), Villejuif

le top 4

Les expositions qui ont fait les tendances de l'année.



Dominique Gonzalez-Foerster, *Lola Montez in Berlin*, 2015, courtesy by the artist and Esther Schipper, Berlin

1 Dominique Gonzalez-Foerster (Centre Pompidou)

Dans les chambres et autres "espèces d'espaces" inventés par Dominique Gonzalez-Foerster de sa rétrospective au Centre Pompidou, il y a beaucoup de personnages : fictifs ou historiques, littéraires ou cinématographiques, en creux ou en hologramme, performés par l'artiste ou les spectateurs de cette expo-labyrinthe. C'est dire si le personnage a gagné en plasticité et apparaît dans tous les états : avatar dépressif chez Ed Atkins ou David Douard, gentiment démembré chez Sarah Tritz à la Fondation Ricard, tandis que chez Pauline Bastard au Collège des Bernardins, un certain Alex entièrement fictif se donne les allures de la réalité. Enfin, dans *Providence* d'Olivier Cadiot, paru début 2015, le personnage fait son come-back en colère, s'en prend rageusement à l'auteur et lui reproche de l'avoir lâchement abandonné. Rien à dire, le personnage est à nouveau en forme(s). **Jmx**

2 Co-Workers – Le réseau comme artiste (musée d'Art moderne de la Ville de Paris)

"Génération Bataclan", titrait *Libération* deux jours après les attentats de Paris. Ces dernières années, on était arrivés au bout de l'alphabet pour désigner ces générations Y ou Z, nées entre 1980 et 1995. Mais la tuerie de *Charlie Hebdo* en janvier (qui, en tuant Cabu, tuait les ex-fans de *Récré A2*, marqueur générationnel s'il en est) et les attentats dans l'est parisien ont remis à l'ordre du jour la question de la génération. Qui, dans l'art, se sera manifestée par une mainmise des *digital natives*. De New York, avec une triennale orchestrée par Ryan Trecartin au New Museum, à Paris, où le musée d'Art moderne accueillait *Co-Workers,* expo-manifeste portée par la "génération DIS", comme la qualifia *Artforum* se référant au collectif new-yorkais, et un paysage artistique hybride et surconnecté, où les espaces d'exposition se font hubs, inspirés par les zones de transit d'aéroport ou les Apple Store. Magazine, plate-forme événementielle et banque d'images, *DIS Magazine* est comme son lectorat, réinventant des formes de collectivité ponctuelles qui subvertissent avec humour et légèreté genres et identités. **C.M. et ILG**



DIS, *The Island (KEN)*, 2015, in collaboration with Dornbracht, codesigned by Mike Meiré



Vue partielle de l'expo *La Vie dans les plis 2* (de gauche à droite : George Dinyama Lilanga, *Friends*, 2000 , *A Traveller with a Mobile Phone*, 2002 ; Carlos Schwabe, *La Vague*, 1907 ; George Dinyama Lilanga, *Fisherman*, 2000, *Harsh Bird*, 2000)

coll. C.A.A.C, The Pigozzi Collection, Genève ; coll. des musées d'Art et d'Hstoire de la Ville de Genève ; coll. C.A.A.C, The Pigozzi Collection, Genève, Mamco, 2015. Photo Ilmari Kalkkinen, courtesy Mamco, Genève



vue de l'expo de Korakrit Arunanondchai, *Painting with History in a Room Filled with People with Funny Names 3*, Palais de Tokyo. Photo Aurélien Mole

3

One More Time. L'Exposition de nos expositions (Mamco)

"One more time". Ou l'adieu sans fin d'un maître de l'accrochage, Christian Bernard, à son musée rêvé, le Mamco à Genève, trésor d'inventivité où l'exposition, plus que nulle part ailleurs, s'affirme comme un art à part entière. Soit une *"exposition d'expositions"*, conçue comme un palimpseste qui ravivait la mémoire des épisodes cultes de ce musée singulier créé en 1994 : de *(Duchampiana) 1 et 2* à *La Vie dans les plis* ou *Le Partage de minuit*. Or, le musée comme hétérotopie était aussi au cœur de quelques-unes des meilleures expos de l'année : du *reenactment* grandiose du *Musée d'Art moderne/Département des aigles* de Marcel Broodthaers à la Monnaie de Paris, initialement créée en 1968 et dont l'artiste et poète belge était le seul conservateur en chef, au jubilatoire *Musée des erreurs* peuplé de choses bizarres, mises en espace par l'érudit Pierre Leguillon (une rétrospective des images imprimées de Diane Arbus entre 1960 et 1971, un hommage à un potier fou du Mississippi, ou des collections de cartes postales). Où il était question de rendre hommage aux exercices imposés par l'art muséographique : le display, le all-over ou l'accrochage tapisserie. A Sérignan, Francisco Tropa ouvrait son musée imaginaire, sanctuaire d'une fausse expédition archéologique, qui résonnait tristement avec l'actualité et le pillage par les vandales de Daech du musée de Mossoul ou de la cité antique de Palmyre. **C. M.**

4

Korakrit Arunanondchai (Palais de Tokyo)

Tonitruante déflagration que l'expo de Korakrit Arunanondchai au Palais de Tokyo cet été, où l'on se prenait en pleine face la vivacité d'une jeune scène cosmopolite, celle qui vit et travaille partout mais surtout sur internet. A moins de 30 ans, ce Thaïlandais de New York concevait son expo-capsule comme un accélérateur de particules d'où la matière ressortait réinventée. Un melting-pot (de-peinture) emboîtant le pas du philosophe Jean-Luc Lyotard, qui se fendait d'un *"La matière n'est plus ce qu'elle était"* lors de l'expo *Les Immatériaux* en 1985. L'année, ouverte avec l'écosystème joyeusement bordélique d'Emmanuelle Lainé, constitué de résidus glanés dans les supermarchés, a basculé dans l'inquiétante étrangeté des techno-alchimies organiques d'Anicka Yi à la Kunsthalle de Bâle. A l'automne, place au *Jardin synthétique à l'isolement* d'Antoine Catala au MAC Lyon, panorama végétal parsemé de plantes artificielles, d'écrans et de rochers. Nulle surprise alors que l'un des auteurs que l'on aura le plus lu cette année ait été Bruno Latour, chantre des *"objets hybrides"*. **ILG**

scènes



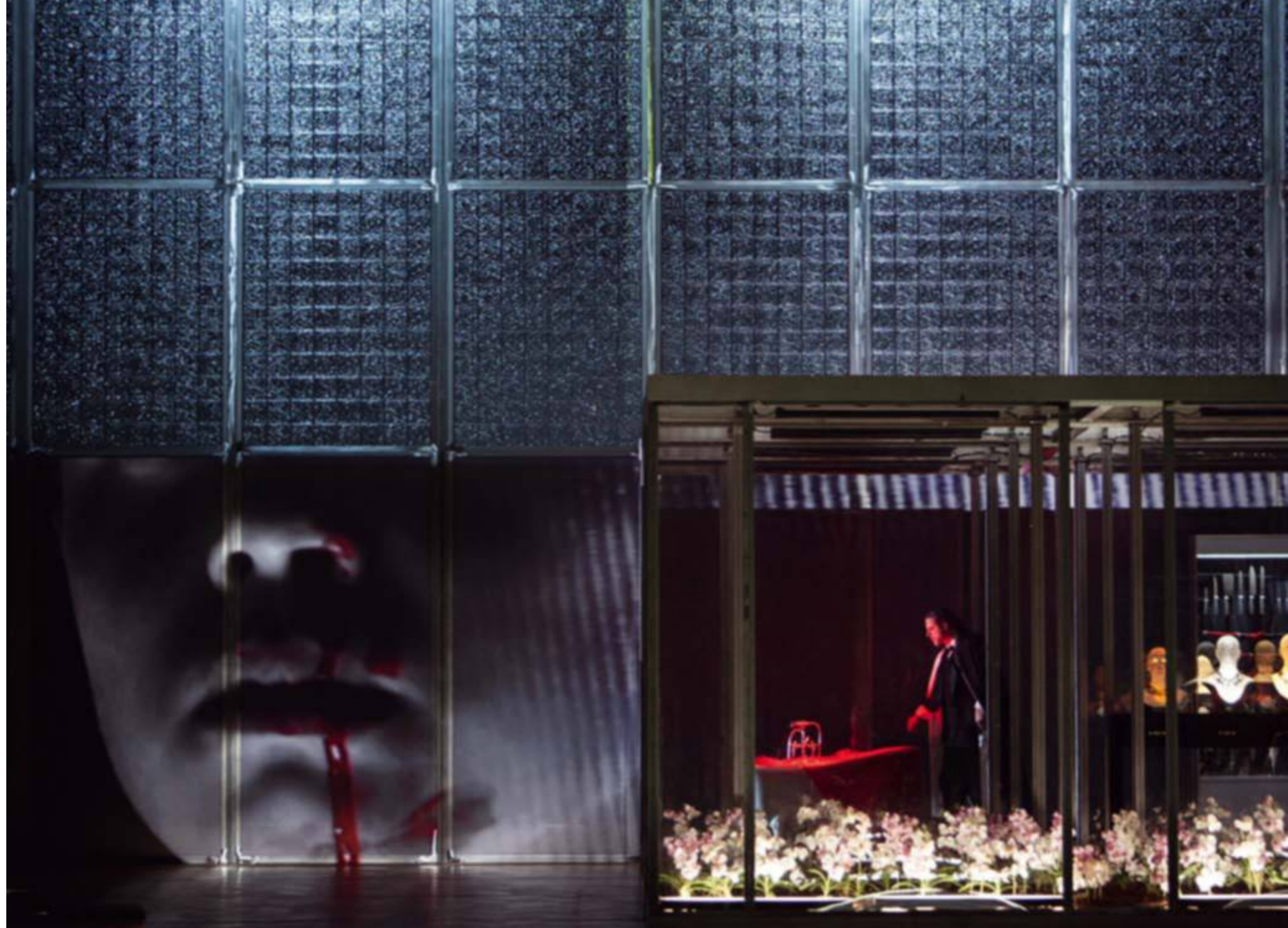
Lars Eidinger sidérant dans le *Richard III* de Thomas Ostermeier, sensation du Festival d'Avignon 2015

the show must go on

Résister à la terreur, tel fut le leitmotiv des artistes et du public tout au long de cette année où la culture a été ciblée par la barbarie.

par Fabienne Arvers, Philippe Noisette, Patrick Sourd





En ce moment, il me semble plus humain d'être là. Etre ici ce soir signifie qu'il faut être présent et vivant, devant les morts." Tels sont les mots qui concluent la prise de parole de Romeo Castellucci avant chaque représentation dans la Grande Halle de La Villette, quelques jours après les attentats du 13 novembre à Paris et à Saint-Denis, pour expliquer sa décision de présenter quand même *Le Metope del Partenone* (créé en juin à la foire d'art contemporain Art Basel), qui met en scène l'agonie de blessés sur la voie publique et les efforts vains des équipes de secouristes pour tenter de les sauver. *"Cette action a le malheur particulier d'être un miroir atroce de ce qui est arrivé dans les rues de cette ville,* précise Romeo Castellucci. *Images difficiles à supporter, obscènes dans leur exactitude inconsciente."* Revendiquer de jouer cette performance aujourd'hui rend la vision du spectacle encore plus insoutenable et terrifiante, mais prend alors la figure d'un exorcisme dans ce climat de violence terroriste.

Le choc émotionnel produit par un tel drame transforme les théâtres de toute la France en agoras. Et c'est dans un grand recueillement que le public, debout, observe chaque soir une minute de silence en mémoire des victimes. L'année se termine ainsi dans le sang, aussi tragiquement qu'elle avait commencé. Pourtant, force est de constater que cette terreur n'entame en rien la détermination des spectateurs à remplir les salles ni celle des artistes à se produire sur scène. Un besoin d'être ensemble qui engage au premier chef la culture comme un ciment de la volonté de résister collectivement à l'effroi.

Au cours de l'année, s'il est un spectacle où résonna comme un commentaire éclairant ce réel si douloureux à vivre, ce fut *Ivanov* dans la mise en scène de Luc Bondy, qui dénonçait en miroir de l'époque la violence odieuse de la société gangrenée par l'antisémitisme décrite par Tchekhov. La dernière œuvre de Luc Bondy. Avec lui disparaît l'un des plus grands metteurs en scène européens, de ceux qui contribuent à faire du théâtre un art et un endroit de vérité sans pareil.

Luc Bondy chérissait la vie et nos artistes n'ont cessé de nous rappeler qu'il ne sera jamais question d'oublier d'aimer… En adaptant dans *Nos serments* le film de Jean Eustache *La Maman et la Putain*, Julie Duclos cible un trio amoureux pour redonner de la chair à nos errements passionnels. Tout comme le fait Marcial Di Fonzo Bo avec *Démons* de Lars Norén et son quadrille échangiste de stars. De même, le couple comme champ de bataille sert de terrain de jeu aux Chiens de Navarre dans *Les Armoires normandes*, pour rire des clichés de la vie à deux, et aux amours entre filles dans *Les Larmes amères de Petra von Kant* de Fassbinder, réactualisé par Thierry de Peretti à l'époque du mariage pour tous.

Du côté de l'opéra, la moisson fut tout aussi généreuse, des fantasmes à l'œuvre dans le très réaliste et contemporain *Pelleas et Mélisande* de Debussy mis en scène par Christophe Honoré au diptyque du *Château de Barbe Bleue* de Béla Bartók et de *La Voix humaine* de Francis Poulenc mis en scène par Krzysztof Warlikowski, qui réussit son pari de rapprocher la figure d'un homme et celle d'une femme au comportement amoureux aussi déviant que coupable pour inventer un magnifique objet lyrique.

La danse n'est pas en reste. Avec *Rhapsodie démente*, créée le jour de l'attentat contre *Charlie Hebdo*, François Verret nous rappelait comme en boomerang l'histoire des guerres et des déchirements vécus par les Européens. On aura découvert cette année des artistes qui questionnent

"si quelqu'un continue à danser, malgré la fatigue, malgré tout, alors nous continuons d'être vivants"
Alessandro Sciarroni

Le diptyque *Le Château de Barbe Bleue/ La Voix humaine* mis en scène par Krzysztof Warlikowski

le monde en fouillant les archives du corps. *Monument 0 : Hanté par la guerre (1913-2013)* d'Eszter Salamon au Festival d'Avignon, *Scènes du geste* sous la houlette de Christophe Wavelet au Centre national de la danse de Pantin ou *20 danseurs pour le XXe siècle* concocté par Boris Charmatz à l'Opéra de Paris resteront comme autant de propositions stimulantes – ou dérangeantes. De Bouchra Ouizguen à Mette Ingvartsen, Jan Martens, Lies Pauwels ou Jérôme Bel et sa troupe de *Gala* à géométrie variable, la danse a également célébré des parcours d'amateurs et ceux de performers hors normes. *"Si quelqu'un continue à danser, malgré la fatigue, malgré tout, alors nous continuons d'être vivants"*, déclare Alessandro Sciarroni qui signe avec *Aurora* et des malvoyants réunis sur le plateau un spectacle d'une infinie douceur.

2015 aura été l'occasion d'accompagner les adieux de la compagnie de Trisha Brown venue danser sur les toits, de se réjouir des fanfares d'Alain Platel, sans oublier l'image d'Israel Galván domptant la pluie un soir d'été à Paris. Rempart face à la terreur, la fragile existence de l'ensemble des créations du spectacle vivant reste une source vive où puiser l'énergie de faire front. ■

top des critiques

Fabienne Arvers
(sans ordre de préférence)

Ivanov d'Anton Tchekhov, mise en scène Luc Bondy
Le destin aura voulu que cette mise en scène de Luc Bondy soit testamentaire, avec une pièce qui prend acte de la "banalité du mal" gangrénant une communauté.

Le Château de Barbe Bleue de Béla Bartók et La Voix humaine de Francis Poulenc, mise en scène Krzysztof Warlikowski
Une œuvre hybride où s'exprime avec passion la cruauté liée au désir d'aimer.

Vu du pont d'Arthur Miller, mise en scène Ivo van Hove
Montant Miller comme une tragédie grecque, Ivo van Hove tire un portrait cruel des atavismes qui perturbent notre époque. Première aventure avec des acteurs français.

Des arbres à abattre de Thomas Bernhard, mise en scène Krystian Lupa
Un voyage aux tréfonds de l'âme du dramaturge autrichien et un manifeste sur l'état de l'art en Pologne.

Het Hamiltoncomplex mise en scène Lies Pauwels
Treize jeunes filles de 13 ans jouent, dansent et crient, en socquettes Hello Kitty et jupettes vertes, dans les eaux troubles de l'adolescence.

Jean-Marc Lalanne

1 **Orestie d'après Eschyle, mise en scène Romeo Castellucci**
Castellucci réduit le cycle d'Eschyle à quelques images mentales prégnantes. Les enchaînements dramatiques, les péripéties se dissolvent pour que n'apparaisse plus que l'essence même du tragique. Sublime.

2 **Richard III de William Shakespeare, mise en scène Thomas Ostermeier**
Sur une piste de cirque archaïque, Ostermeier exhibe le fauve le plus dangereux du monde, Richard III. Soliloquant à son micro, tout en torsions démantibulées, Lars Eidinger sidère encore

3 **Père d'August Strindberg, mise en scène Arnaud Desplechin**
Pour sa première mise en scène de théâtre, le cinéaste s'empare d'une pièce dans laquelle résonne toute son œuvre de cinéma. Avec un vocabulaire théâtral classique mais une économie expressive inouïe, il réussit un coup de maître.

4 **Empty Moves (Parts I, II & III) chorégraphie Angelin Preljocaj**
Sur la voix de John Cage, enregistrée en 1977, des corps sismographient une parole. Œuvre-feuilleton enfin jouée d'un seul élan, *Empty Moves* incarne la part la plus audacieuse de son auteur.

5 **Lettres de non-motivation de Julien Prévieux, mise en scène Vincent Thomasset**
D'une œuvre entre performance et littérature (le plasticien Julien Prévieux a répondu pendant des années à des offres d'emploi pour les refuser), Vincent Thomasset fait du théâtre vif et insolent.

Philippe Noisette
(sans ordre de préférence)

The Dogs Days Are Over/ Ode to the Attempt chorégraphie Jan Martens
Ce performer et chorégraphe belge met en jeu une danse conceptuelle et physique.

7 Pleasures chorégraphie Mette Ingvartsen
7 Pleasures ausculte le désir et les corps dans une pièce incroyablement maîtrisée.

Ottof chorégraphie Bouchra Ouizguen
Une création secouée de chansons, de rires et de larmes qui donne la parole aux femmes.

Antoine et Cléopâtre chorégraphie Tiago Rodrigues
Deux danseurs pour donner une autre visage à la tragédie de Shakespeare.

The Ventriloquists Convention mise en scène Gisèle Vienne
Avec ses marionnettistes-acteurs, *The Ventriloquists Convention* impose l'univers de Gisèle Vienne. Virtuose.

Hervé Pons

1 **Het Hamiltoncomplex mise en scène Lies Pauwels**

2 **Des arbres à abattre mise en scène Krystian Lupa**

3 **Richard III mise en scène Thomas Ostermeier**

4 **Antoine et Cléopâtre mise en scène Tiago Rodrigues**

5 **Pourama Pourama mise en scène Gurshad Shaheman**
Epopée intime, épique, initiatique et familiale du Franco-Iranien, qui démêle et retisse les liens entre petite et grande histoire.

Patrick Sourd

1 **Contrechamp mise en scène Kate Moran et Rebecca Zlotowski**
Inspirée par le film d'Antonioni *La Notte* (1961), la petite musique de ce nocturne avec pianiste est un écrin d'émotions où Kate Moran s'avère d'une grâce absolue pour confesser les brûlures de l'amour avec délicatesse et humour.

2 **Het Hamiltoncomplex mise en scène Lies Pauwels**

3 **Bella figura de Yasmina Reza, mise en scène Thomas Ostermeier**
Ecrite pour la merveilleuse Nina Hoss, la pièce est un émouvant portrait de femme dévoilé par une mise en scène fulgurante.

4 **Gala création et mise en scène Jérôme Bel**
Encadrés par quelques artistes, des amateurs partagent avec nous le bonheur de se produire sur une scène. Inoubliable.

5 **Bettencourt Boulevard de Michel Vinaver, mise en scène Christian Schiaretti**
Une vertigineuse tragi-comédie sur les mœurs de la classe dirigeante.

l'art de la guerre médiatique

Les difficultés de renouvellement éditorial à France Télévisions, la violence managériale de Bolloré à Canal+, Radio France entre conflit social et réussites avérées : autant de moments marquants et dérisoires au regard du 7 janvier et du 13 novembre.

par Jean-Marie Durand



La place de la République, à Paris, lieu de rassemblement du peuple et des médias internationaux après les attentats qui ont touché la capitale

Xavier Popy/RÉA

médias

Donnée pour morte face aux nouveaux médias, la télévision n'a pas mieux que le spectacle de la mort pour renaître de ses cendres virtuelles.

Par deux fois cette année, les attaques terroristes contre *Charlie Hebdo* et l'Hyper Cacher, début janvier, et contre le Bataclan, les terrasses des alentours et le Stade de France le 13 novembre, ont fait de la télé l'espace d'une communion nationale. Certes moins solennelle que funèbre, cette communion convoqua chez les téléspectateurs des sentiments contrastés – peur, inquiétude, dégoût, colère… Mais par-delà la variation des motivations poussant à rester scotché devant le poste des heures durant, un principe fonctionnel réunissait ces millions de téléspectateurs égarés et hagards : la pulsion scopique face à la terreur, entremêlée à l'envie légitime d'en comprendre la mécanique, sinon la logique. Confrontés à des images d'assauts, de corps ensanglantés, de Parisiens en pleurs et de paroles d'experts en boucle, les téléspectateurs n'eurent que leur passivité affolée et leur tristesse à opposer à la soudaine apparition de la guerre sur les territoires de leurs plaisirs innocents : un journal, une salle de concerts, des terrasses de café, un stade.

La télé mais aussi les réseaux sociaux et la presse écrite furent, en 2015, les lieux privilégiés d'expression d'un pays qui s'avouait en guerre, sans que chacun ne donne à ce mot une définition équivalente. Parmi les images de ce traumatisme national, celles de la place de la République resteront les plus emblématiques. Noire de monde et noire de tristesse, la place a symbolisé par ses rassemblements successifs le lieu d'élection d'un peuple endeuillé qui pleure ses morts et défend ses valeurs démocratiques face à la négation de la liberté d'expression *(Charlie)* et de la liberté de ses modes de vie (*"aimer, boire et chanter"*, comme disait Alain Resnais).

Entre le moment inaugural de *Charlie* et le moment d'achèvement du Bataclan, d'autres images avaient eu le temps de renforcer un sentiment d'anxiété diffus, par-delà la désinvolture de l'Europe politique à en prendre la mesure : les vagues de réfugiés. Les images, dont la photo d'un enfant syrien échoué sur une plage turque, furent autant d'épreuves insoutenables. Dans un registre très différent, le conflit social à Air France a produit des images sidérantes, comme celle d'un DRH dépouillé de sa chemise par des syndicalistes en colère (une image marquante, dont la violence paradoxale fut qu'elle en masqua une autre, celle, symbolique, infligée à des salariés, accusés de résister, certes sportivement, à la domination sociale dont ils sont l'objet).

La sidération est ainsi devenue le sentiment dominant de la condition du téléspectateur. A côté des souvenirs de foules en pleurs, de trois millions de citoyens réunis dans la rue le 11 janvier, de visages des 130 personnes assassinées à Paris le 13 novembre, de visages effacés ou enfouis de réfugiés, à côté de toutes ces images de chaos qui défilèrent sur nos écrans, rien d'important ne s'imprime plus vraiment dans les consciences : le "feuilleton" de la vie médiatique, qui s'organise toujours par chapitres successifs, paraît, à côté, dérisoire. Surtout lorsqu'il s'agit d'en consigner les tristes éclats et les dérives grotesques. Ce n'est pas que l'année 2015 fut morne dans le champ audiovisuel, au contraire, mais se souvenir d'elle a quelque chose de futile.

Cette agitation s'indexa surtout à la mise en place de nouvelles équipes de management dans les grands groupes audiovisuels (Canal+, France Télévisions). Avec pertes et fracas, parfois. Le psychodrame de la prise du pouvoir éditorial et managérial de Canal+ par Vincent Bolloré au début de l'été restera de ce point de vue comme l'acmé d'une année sous tension. Sans qu'on l'ait vue venir, la reprise en main par le patron de Vivendi s'opéra de façon claire, nette et brutale, au prix du sacrifice de cadres dirigeants de l'entreprise.

Le coup de force de Bolloré semble avoir autant déstabilisé les téléspectateurs de Canal+ que ses propres salariés, qui, à l'image de la tenace équipe du *Zapping*, voudraient (jusqu'à quand ?) conserver leur liberté. Indices parmi d'autres de la perte soudaine de prestige de la chaîne, le renvoi des auteurs historiques des *Guignols*, longtemps menacés avant

Manuel Valls, le 24 novembre sur le plateau du *Petit Journal*, à la rencontre de ceux que *Libération* a baptisés la "génération Bataclan"

top 10

Le Petit journal du 16 novembre (Canal+)
La Suite dans les idées de Sylvain Bourmeau (France Culture)
L'Europe des écrivains : La France documentaire de David Teboul (Arte)
Roland Barthes – Le Théâtre du langage documentaire de Chantal Thomas (Arte)
Crash documentaire de Didier Cros (France 2)
Les Aventuriers de l'art moderne série documentaire (Arte)
Les Matins matinales animées par Guillaume Erner (France Culture)
Le Nouveau Rendez-Vous de Laurent Goumarre (France Inter)
Le 20 h dernier journal de Claire Chazal le 13 septembre (TF1)
28 minutes magazine de débats (Arte)



Maxime Bruno/Canal+

d'être sauvés in extremis, ou les faibles audiences des émissions de la rentrée – *Le Grand Journal,* en particulier – ne valident pas pour le moment la vision stratégique du nouveau boss. Perdant des abonnés depuis que BeIn Sport et Netflix proposent des prix d'abonnement quatre fois inférieurs à ceux de Canal+ et, pour conclure cette *annus horribilis,* la perte des droits du foot anglais au profit du groupe Altice de Patrick Drahi, Canal+ doit reconstruire un modèle économique, un ton et une image, très écornée cette année.

A France Télévisions, le remplacement de Rémy Pflimlin par Delphine Ernotte, élue par le CSA au printemps, s'est fait avec plus de douceur. Aucun changement décisif n'a encore eu lieu à l'écran, à part la nomination surprise de Michel Field à la direction de l'information ou le renvoi du Monsieur Météo de France 2 Philippe Verdier. Les stratégies éditoriales des chaînes n'évoluent pas vraiment. Seuls quelques projets ambitieux, comme celui d'une chaîne d'info sur supports numériques et le lancement d'une plate-forme rassemblant la création audiovisuelle française, semblent mobiliser Delphine Ernotte, qui affronte des contraintes financières lourdes, après que le gouvernement s'est opposé à un retour de la publicité après 20 heures et à une hausse de la redevance. Le rachat par TF1 du groupe de production Newen, troisième producteur de flux français, qui réalise plus des deux tiers de son chiffre d'affaires avec France Télévisions (*Plus belle la vie, Faites entrer l'accusé…*), a enfin mis en lumière la délicate question d'un nouvel équilibre entre France Télévisions et les producteurs, ainsi que la répartition des droits audiovisuels.

A Radio France, le fringant patron Mathieu Gallet a dû faire face à la grève la plus longue de l'histoire de la radio publique : vingt-huit jours d'un conflit tendu, du 19 mars au 16 avril, autour d'un plan stratégique contesté par les salariés. Au climat quasi insurrectionnel du printemps a succédé cet automne un calme apparent, grâce au travail d'un médiateur et d'une aide financière de l'Etat pour sortir du dossier de la réhabilitation de la Maison de la Radio. Si la fièvre a baissé depuis trois mois, rien ne garantit qu'elle ne se réactive pas, car les problèmes demeurent (20 millions d'euros d'économies à faire sur la masse salariale). Les audiences tombées en novembre ont en tout cas eu de quoi rassurer les équipes car elles consolident une stratégie éditoriale, surtout à France Culture (record d'audience de son histoire) et à France Inter (carton de *La Matinale* de Patrick Cohen, starisation réussie de ses jeunes recrues Léa Salamé, Augustin Trapenard ou Laurent Goumarre).

D'autres signes rassurants, comme le renouveau de la fiction hexagonale (*Dix pour cent* sur France 2) ou la reconnaissance d'émissions de débats exigeantes (*28 minutes* sur Arte) ont enfin fait de la télévision autre chose que le réceptacle de nos affects blessés et de nos terreurs tues : la possibilité d'échapper à la sidération par la création et la réflexion. ■

cette semaine sur
les inRocKs premium

Pour continuer à vous transmettre nos passions et coups de gueule, nous lançons une offre 100 % numérique et multisupport où retrouver **l'intégralité du magazine et des contenus exclusifs**. Les inRocKs premium sont une déclinaison digitale de ce qui a forgé notre identité : un accès privilégié aux artistes, des articles et des entretiens au long cours, un point de vue acéré sur l'actualité. En plus de cette offre, chaque jour, des invitations et des cadeaux sont disponibles sur le club abonnés.

Rendez-vous sur lesinrocks.com



Pascal Victor/ArtcomArt

Les Glaciers grondants **de David Lescot**

premium

chaque jour, un contenu exclusif pour nos abonnés

tous en scène pour la COP21

David Lescot a créé *Les Glaciers grondants*, une pièce pour réagir au changement climatique, où se mêlent le documentaire et l'intime, l'art et la science. Rencontre.

et aussi



Eilon Paz

entretien avec Monika
La chanteuse grecque débarque avec un nouvel album peuplé d'inouïs croisements entre disco, pop des années 1980 et arrangements soul.



Cécile Debarge

les plaies invisibles
Depuis le début de l'année, près de 400 000 migrants sont arrivés en Europe. Derrière les blessures physiques, des traumatismes plus profonds les affectent.



Columbia/Sony

quel genre ?
Comment se constituent notre féminité et notre masculinité ? Qu'est-ce que le genre ? Eléments de réponse avec Christine Détrez, maître de conférence en sociologie à l'ENS.



Renaud Monfourny

Valérie Donzelli
Nous avons longuement parlé avec la réalisatrice de *Marguerite et Julien*, son nouveau film, en salle depuis début décembre.

l'actu cinémas/séries/musiques
du 16 décembre 2015 au 5 janvier 2016



Ad Vitam

les inRocKuptibles



Showtime



Richie Matthews



Au-delà des montagnes de Jia Zhangke

L'auteur de *A Touch of Sin* signe une fresque de la Chine contemporaine sur trois décennies. Un mélodrame amer et déchirant.

Le plus étonnant, dans le génie cinématographique de Jia Zhangke, c'est sa capacité à se renouveler avec un naturel étonnant, dont il semble absolument inconscient quand on lui en parle. Il a débuté il y a vingt ans, avec des films d'abord sans moyens, tournés plus ou moins dans la clandestinité avec des amis de son âge – *Au-delà des montagnes* est son premier film dont la sortie ait été autorisée en Chine… Des fictions plus ou moins documentaires, des documentaires plus ou moins fictionnés : il a d'abord traversé toutes les strates du cinéma moderne (il vient d'ailleurs, comme son compatriote Wang Bing, du monde de l'art). Et puis son cinéma se classicise petit à petit, jusqu'à donner aujourd'hui *Au-delà des montagnes*, sans doute son film le plus accessible, le plus grand public, baigné de sentiments passionnés et passionnels.

Pourtant, il n'a guère changé de méthode : il tourne avec la même actrice, son épouse Zhao Tao (grande actrice), depuis ses débuts. La plupart du temps dans sa région natale, celle de Fenyang, dans le nord de la Chine. Son sujet unique, il l'a trouvé devant chez lui : la Chine, cet empire en pleine mutation. Jia Zhangke restera à jamais le peintre de cette Chine qui s'est éveillée, jusqu'à devenir aujourd'hui la première puissance mondiale. Mais à quel prix… C'est le propos de toute son œuvre (mais il n'a que 45 ans), presque plus humaniste que politique : l'humain pris dans des transformations économiques, géographiques, urbanistiques, des transformations si brutales et subites qu'on se demande comment cet homme – si petit par rapport aux rivières qu'on détruit ou qu'on détourne, par rapport aux grandes villes et aux barrages qu'on construit, si fragile – fait pour continuer à vivre. Son film



YiZ hang
et Zhao Tao

une histoire d'amour meurtri mais baignée de percées et de visions poétiques

précédent, *A Touch of Sin*, un chef-d'œuvre, décrivait la violence induite par la folie d'une société comme un cheval emballé.

Au-delà des montagnes, en trois parties, trois époques (1999, 2014, 2025), est d'abord un film empathique avec ses personnages, du moins certains d'entre eux. Tout commence comme une histoire d'amour classique : celle d'une jeune femme, Tao, qui aime danser (c'est le tout premier plan du film, galvanisant au possible, sur *Go West* des Pet Shop Boys). On apprend très vite que Tao est prise entre deux jeunes hommes qui l'aiment : Liangzi, le mineur modeste et introverti, et Zhang, propriétaire extraverti et très ambitieux, qui sent le vent du libéralisme souffler sur son pays. Tao va choisir Zhang l'entreprenant plutôt que Liangzi le taiseux. Meurtri, Liangzi quitte la ville avant le mariage de ses deux amis.

Quinze ans plus tard, très malade, il revient à Fenyang avec son épouse et son fils. Tao, elle, a divorcé de Zhang, qui est devenu un milliardaire sans pitié. Il a la garde de leur fils. A l'occasion de la mort de son père, le jeune Dollar (c'est le nom que lui a donné son père…) revient dans son pays d'origine, la Chine, et revoit sa mère. Mélodrame amer et déchirant, histoire d'amour meurtri mais baignée de percées et de visions poétiques (un avion qui s'écrase soudain dans la campagne, un tigre dans un zoo, un hallebardier qui vaque d'époque en époque), rythmé par une chanson d'amour sirupeuse en diable, filmé sous différents formats cinématographiques, avec un sens de l'ellipse, de l'humour et de l'image étonnant, *Au-delà des montagnes* atteint ses sommets quand il aborde l'année 2025. Nouvelle surprise : Jia Zhangke se lance dans la science-fiction.

Le temps a passé, les illusions sont mortes, Zhang est devenu un milliardaire australien ignoble, et Dollar vit une histoire d'amour avec une femme plus âgée. Elle l'incite à revoir sa mère. La fin, très triste, très belle, pleine d'espoir aussi, aussi poignante que la fin des *Parapluies de Cherbourg* de Demy, nous laisse en larmes, bouleversés par ce sentiment éternel et universel qu'on appelle le romanesque. De l'histoire, des sentiments forts, le temps qui passe et les personnages qui vieillissent, une intelligence des paysages et des mouvements des cœurs : Jia Zhangke nous a encore surpris, entraînés, et pris dans les mailles de sa toile d'araignée de maître du cinéma.
Jean-Baptiste Morain

Au-delà des montagnes de Jia Zhangke, avec Zhao Tao, Yi Zhang (Chine, Fr., Jap., 2015, 2 h 06) **en salle le 23 décembre**
à voir coffret DVD de huit films de Jia Zhangke (Ad Vitam), environ 80 €


André Dussollier et Melvil Poupaud

Thibault Grabherr

Le Grand Jeu
de Nicolas Pariser

Le tableau romanesque et doux-amer d'une génération désenchantée. Un film politique à hauteur d'homme.

D'abord, un individu que la police expulse, ou exfiltre. Puis une terrasse de casino, la nuit : deux hommes sortis fumer une clope engagent la conversation. C'est surtout le plus âgé qui parle, pose des questions, auxquelles le plus jeune répond avec réticence. C'est quoi ce "grand jeu" ? Une histoire d'arnaqueur ? De pervers ? De flic ? De manipulateur affairiste ou politique ? Roulette russe, craps pipé ou poker menteur ? L'ambiguïté et le mystère de cette conversation impromptue tracent la triple nature de ce film, à la fois politique, policière et romanesque, comme un mix entre Claude Chabrol, Arnaud Desplechin et Pierre Schœller.

L'homme âgé, c'est Joseph Paskin (André Dussollier, suave et dominateur), vieux renard de la politique, plus ou moins barbouzard, qui cherche à revenir au premier plan du grand jeu du pouvoir. Le plus jeune, c'est Pierre Blum (Melvil Poupaud, élégamment détaché dans son pardessus poil de chameau, le même que celui d'Oscar Isaac dans *A Most Violent Year*), romancier qui a jadis fricoté avec l'ultragauche et connu le succès d'édition, un genre de Manchette ou de Bégaudeau qui serait tombé dans l'oubli et la précarité. Un peu comme Jean-Louis Richard manipulait Emmanuel Salinger dans *La Sentinelle*, Paskin se sert de Blum, l'entraîne dans un jeu de pouvoir tellement dangereux que Blum est contraint d'aller trouver refuge au sein d'une communauté alter qui vit en autarcie dans une ferme à la campagne.

On voit se dessiner en filigrane divers échos de notre actualité politique de ces dernières décennies, de l'implacable rivalité Villepin-Sarkozy au groupe de Tarnac, de la mort trouble de Robert Boulin à l'agonie d'Action directe, du jeu de dupes politicien aux auteurs anonymes de *L'insurrection qui vient*. Cette évocation du monde politique à divers échelons (du sommet du pouvoir aux activistes et à la clandestinité) est fine, précise, convaincante. Les dialogues sont particulièrement brillants et ce n'est pas un hasard si le cœur organique du film est une librairie : Nicolas Pariser vient de la presse écrite (il était critique ciné à *Sofa*, ancêtre de *So Film*) et son film, au-delà de la réussite de sa part politique, est subtilement littéraire, intensément romanesque.

on voit se dessiner en filigrane divers échos de notre actualité politique de ces dernières décennies

Car derrière sa façade dandy, Blum est un séducteur, toujours amoureux de son ex-épouse (excellente Sophie Cattani), puis séduit par une activiste (Clémence Poésy, très bien aussi) qu'il va pourtant trahir sans vraiment le vouloir. Pour lui, l'amour est plus durable que les aléas idéologiques, et plus concret que les grands soirs toujours remis à plus tard. La mise en scène de Pariser est ample, ménageant de belles respirations entre des séquences plus resserrées, privilégiant le plan large, l'inscription des personnages dans les lieux où ils évoluent.

A travers cet entrelacs d'engagements, de sentiments, d'élans et d'échecs, Pariser dépeint le tableau doux-amer d'une génération velléitaire, la sienne, qui se reproche de n'avoir pas su imprimer sa marque profonde dans l'histoire. Pourtant, elle ne démérite pas et se montre susceptible de laisser d'autres types de traces, comme le prouve l'auteur avec ce très beau film qui s'insinue en nous comme une délicieuse drogue douce.

Serge Kaganski

Le Grand Jeu de Nicolas Pariser, avec Melvil Poupaud, André Dussollier, Clémence Poésy (Fr., 2015, 1 h 39) **en salle le 16 décembre**

L'Attente
de Piero Messina

avec Juliette Binoche, Lou de Laâge (It.,Fr., 2015, 1 h 40)

Un face-à-face plutôt insipide entre belle-mère et belle-fille.

Jeanne (Lou de Laâge) débarque en Sicile pour retrouver son petit copain Giuseppe. Dans une vaste villa en deuil (très jolie !), elle se retrouve en tête à tête avec la mère de Giuseppe, Anna (Juliette Binoche), qui lui apprend qu'il est absent mais qu'il va revenir le jour de Pâques (je résume). A aucun moment, Jeanne ne se demande si Giuseppe pourrait être le défunt. Sans être fans de la vraisemblance, force est de constater que le contrat d'adhésion entre l'artiste et le spectateur est quand même rompu dès les premières minutes du film. On pardonnerait presque au scénario ce malaise vagal s'il proposait par la suite autre chose que des dialogues insipides et psychologisants sur les rapports belle-mère/belle-fille et la dureté de l'intégration étrangère et féminine dans une société archaïque (comme dans un article people sur Carole Bouquet, célèbre productrice d'huile d'olive). Ni le filmage, très rigoriste, enrobé d'effets de caméra décoratifs, rigolos et inutiles, ni les références à une pièce de Pirandello n'y font rien : l'attente est vaine. **Jean-Baptiste Morain**

en salle le 16 décembre



Lou de Laâge et Juliette Binoche

Alberto Novelli

L'Humour à mort
de Daniel et Emmanuel Leconte

Documentaire à chaud sur les attentats de *Charlie Hebdo* qui souffre de quelques maladresses.

Tourné dans les jours qui ont suivi l'attaque terroriste au siège de *Charlie Hebdo*, survenue le 7 janvier, *L'Humour à mort* est un documentaire à vif, un témoignage instantané et sensible, arraché en plein cœur de l'événement. En partant des rushes inexploités de son précédent film consacré à l'hebdomadaire satiriste, *C'est dur d'être aimé par des cons*, augmentés d'interviews de certains survivants de la tuerie et d'images des manifestations postattentat, le réalisateur Daniel Leconte nourrissait plusieurs ambitions : reconstituer fidèlement le déroulement de l'attaque, rendre hommage aux dessinateurs disparus, et encapsuler un moment de communion nationale, le fameux esprit du 11 janvier.

Avec ses contraintes formelles, qui sont celles d'un tournage fauché, bricolé dans l'urgence, le film réussit à saisir l'effroi, l'incompréhension, et la sidération qui s'emparèrent alors des témoins du drame, invités à réunir leurs souvenirs au cours d'interviews menées sans filtre, tandis que défilent des images d'archives bouleversantes des victimes, auxquelles le cinéaste offre une dernière parole.

Le geste est louable, mais il souffre aussi de quelques erreurs de calcul : pris dans le feu de l'événement, le film manque parfois de distance, et cède à une forme de règlement de comptes dès lors qu'il évoque les anciennes critiques formulées contre la ligne éditoriale du journal, invalidant toute possibilité de débat au profit d'un unanimisme un peu suspect.

Il pâtit surtout de certaines maladresses politiques, dont une étrange adresse aux musulmans français, sommés par une voix off professorale de repenser leur rapport à la religion au regard des attentats. C'est la limite d'un film qui, s'il constitue un document fort de l'immédiat après-drame, aurait gagné à s'échapper du seul registre de l'émotion. **Romain Blondeau**

L'Humour à mort de Daniel et Emmanuel Leconte (Fr., 2015, 1 h 30)
en salle le 16 décembre



Le Dernier Jour d'Yitzhak Rabin

d'Amos Gitaï

Entre le polar seventies et le docu-fiction, Amos Gitaï reconstitue le meurtre d'Yitzhak Rabin dans un fulgurant brûlot politique.

Le 4 novembre 1995, dans la foulée de son célèbre discours pour la paix prononcé sur la place des Rois de Tel-Aviv, le Premier ministre israélien Yitzhak Rabin est mortellement touché de deux balles dans le dos. S'enclenche alors un mouvement de panique national, tandis qu'une enquête est ouverte pour déterminer les circonstances de cet assassinat et évaluer la responsabilité des autorités en charge de la sécurité du ministre. L'identité de son agresseur, Yigal Amir, un étudiant en droit lié aux juifs extrémistes, est rapidement connue, mais un ensemble de questions resteront à jamais sans réponse : quelle fut l'implication de l'extrême droite sioniste et des religieux dans cet attentat, qui mettra un coup d'arrêt brutal au processus de paix entre Israéliens et Palestiniens ? Quelle est la part de complicité de certains membres du gouvernement, de la police, et des autorités judiciaires ? Et pourquoi diable son entourage le laissa-t-il monter sur cette estrade ce soir-là, ignorant les menaces qui pesaient sur lui depuis plusieurs mois ?

Vingt ans après les faits, Amos Gitaï rouvre le dossier dans *Le Dernier Jour d'Yitzhak Rabin*, un puissant film-enquête qui interroge les motivations d'un crime politique, tout en évaluant ses répercussions sur l'histoire contemporaine d'Israël. Fondé sur un long travail d'investigation, le film recompose les dernières heures précédant le crime ainsi que le procès qui s'ensuivit à travers un dispositif formel ambitieux, où Amos Gitaï entremêle confusément images d'archives et reconstitutions fictionnelles, organisant un relais entre ce qui a été vu, médiatisé, et ce qui peut être interprété.

Malgré une absolue rigueur factuelle, le cinéaste déborde ainsi du strict cadre documentaire et rejoue l'affaire sur le mode d'un thriller politique façon Alan J. Pakula (auquel il emprunte son climat paranoïaque et ses archétypes, tel ce génial personnage de *bad guy* taiseux), croisé avec la densité feuilletonnesque des séries policières dont Israël s'est fait une spécialité. Dans la cosmogonie de personnages et intrigues déployée par le film, Amos Gitaï reconstitue pièce par pièce le puzzle d'un crime politique, dont il fait une sorte de cancer national provoqué par l'ensemble des forces négatives du pays : le sionisme radical, l'intégrisme religieux, les stratégies de la droite dure de Benyamin Nétanyahou, figuré tel un *deus ex machina* diabolique, mais aussi les petits intérêts des colons xénophobes.

malgré une absolue rigueur factuelle, le cinéaste déborde du strict cadre documentaire

C'est là toute l'audace politique du film, qui se soucie peu au fond d'élucider l'affaire ou de distinguer précisément un coupable : le meurtre d'Yitzhak Rabin est l'accident à partir duquel il peut explorer l'état d'Israël, la clé de tous les dysfonctionnements du pays. Au confluent de ses exercices documentaires et de ses recherches formalistes menées depuis quarante ans, *Le Dernier Jour d'Yitzhak Rabin* restera sans doute le film-somme d'Amos Gitaï. En tout cas celui par lequel il retrouva sa furia politique. **Romain Blondeau**

Le Dernier Jour d'Yitzhak Rabin d'Amos Gitaï, avec Ischac Hiskiya, Pini Mitelman, Tomer Sisley (Isr., 2015, 2 h 33) **en salle le 16 décembre**

La Vie très privée de Monsieur Sim
de Michel Leclerc



L'auteur du *Nom des gens* adapte Jonathan Coe et plonge Jean-Pierre Bacri en pleine crise de la cinquantaine.

Le nouveau film de Michel Leclerc (*Le Nom des gens*, *Télé Gaucho*…) propose sa version de la dépression de l'homo masculinus quinqua, sujet surtraité d'*American Beauty* à *Comme un avion* en passant par la plupart des Woody Allen. Sans atteindre des sommets, Leclerc et son alter ego à l'écran Jean-Pierre Bacri s'en sortent plutôt bien en tressant habilement l'émotion et le rire.

Après des prémisses attendus (Monsieur Sim est déprimé parce qu'il est chômeur, quitté par sa femme, seul…), le film démarre quand Sim trouve un emploi de vendeur itinérant de brosses à dents *"révolutionnaires"* (séquences assez marrantes) et part sur les routes de France, prétexte à revoir sa femme, sa fille, son père, ses ex ou amies d'enfance et à revisiter les étapes de sa vie en une sorte de road-movie psy – ou de navigation dans la tempête pour filer une des métaphores pas très légère du film.

La réussite d'un pitch aussi rebattu tient beaucoup à la qualité de l'écriture et du jeu. Leclerc dose bien l'équilibre légèreté/profondeur et Bacri fait évidemment merveille, plutôt dans le registre labrador mélancomique que pitbull prêt à mordre.

Son Monsieur Sim a un peu foiré sa vie amoureuse et son rôle de père, mais un type qui prend comme borne de sa vie amoureuse la mort de Jean Poperen (pour les plus jeunes, il fut l'un des dirigeants du PS) ne peut que nous attendrir et déclencher quelques rires.

On ne dévoilera pas l'issue de cette crise, intéressante parce qu'elle éclaire d'un autre jour ce qu'on a vu avant. Dans ce voyage à la recherche de soi, Leclerc est moins original ou poétique que Podalydès, plus dans les clous du genre, mais l'abattage de Bacri donne au film son charme et son énergie. **Serge Kaganski**

La Vie très privée de Monsieur Sim de Michel Leclerc, avec Jean-Pierre Bacri, Mathieu Amalric, Valeria Golino (Fr., 2015, 1 h 42) **en salle le 16 décembre**


Mya Taylor et
Kitana Kiki Rodriguez

Tangerine
de Sean Baker

Tout droit venu du cinéma indé US, un portrait queer et emballant du Los Angeles interlope.

Tout à la fois acteurs, producteurs, scénaristes et réalisateurs, Jay et Mark Duplass n'en finissent plus d'étendre leur toile dans le cinéma indé américain. En attendant la deuxième saison de leur superbe série *Togetherness*, le lancement d'une nouvelle création animée pour HBO *(Animals)* et la sortie d'une collection d'essais sur la comédie US, les frangins hyperactifs décochent leur dernière production avec *Tangerine*, un bouillonnant film de poche qui a fait sensation à Sundance et pourrait bien s'inviter aux oscars.

Cinquième long métrage du cinéaste Sean Baker, vaguement lié à la génération du mumblecore, cet étrange road-movie sans caisse, flirtant avec le docu-fiction halluciné, suit le trajet de deux prostituées transgenres lancées à toute blinde dans les rues de Los Angeles à la recherche de leur *pimp*. Pendant vingt-quatre heures, la vieille du jour de Noël, le film accompagne sans discontinuer la course de ses héroïnes hors norme, circulant dans les zones interdites de la Cité des anges : hôtels de passe, tripots enfumés, ruelles peuplées de *crackheads* et fast-foods babyloniens, où se pressent tout ce que la ville compte de marginaux flamboyants.

Un monde interlope, à la fois lumineux et cauchemardesque, que Sean Baker restitue avec acuité et empathie : loin des visions déclinistes des vieux romantiques du Nouvel Hollywood, tels Paul Schrader *(The Canyons)* ou Terrence Malick *(Knight of Cups)*, Los Angeles est ici une entité vivante, électrique et jouisseuse. Bricolé avec trois iPhone et quelques milliers de dollars, ce portrait de ville relève aussi du coup d'éclat formaliste, exploitant à merveille les nouvelles potentialités des images numériques : sans aucune entrave, le réalisateur agite ses smartphones dans tous les sens, multiplie travellings et contre-plongées, filme les corps au plus près et capture le pouls des rues avec une fougue hyperréaliste qui évoque l'œuvre dingo de Mark Neveldine et Brian Taylor – notamment leur diptyque *Crank*, autre grand film sur Los Angeles.

Mais la principale attraction de *Tangerine* reste bien sûr son duo d'actrices transgenres, Kitana Kiki Rodriguez et Mya Taylor, sorte de croisement improbable entre les furies *badass* du cinéma de John Waters et les révoltées féministes de la série *Orange Is the New Black*. Sans expérience avant le tournage, ces deux amatrices vampirisent la minicaméra désirante de Sean Baker, qui exalte la beauté de leurs corps hybrides, la drôlerie de leur langue pop (*"You don't need to Chris Brown her, bitch !"* : meilleure punchline de l'année) et l'esprit solidaire de leur peuplade queer. Elles sont les plus fortes et singulières héroïnes aperçues cette année dans le cinéma indépendant américain : deux trans qui règnent en majesté sur la Cité des anges.
Romain Blondeau

Tangerine de Sean Baker, avec Kitana Kiki Rodriguez, Mya Taylor, Karren Karagulian (E.-U., 2015, 2 h 33) **en salle le 30 décembre**

Le Nouveau
de Rudi Rosenberg

avec Rephaël Ghrenassia, Max Boublil (Fr., 2015, 1 h 21)

Un premier film peu imaginatif avec pour héros un préadolescent.

Rudi Rosenberg avait déjà exploré les affres de la préadolescence dans deux courts métrages (*13 ans* et *Aglaée*), ce qui ne suffit bien sûr pas à racheter les défauts de son premier long, mais qui atteste au moins d'un intérêt sincère pour cet âge, un acte de suivi tangible dans la façon qu'a Rosenberg de prendre pied avec ses personnages loin de toute présence adulte (y compris le produit d'appel du film : Max Boublil, très en retrait). C'est sans doute pour ça que *Le Nouveau*, sous la chape de plomb d'une vraie esthétique de pubard (une joliesse générale qui file bien plus la nausée que les cheveux gras des *Beaux Gosses*), arrive étonnamment à respirer un peu et faire exister deux ou trois personnages, même si ces respirations restent très circonscrites. Le reste ressemble tout de même à ce que l'on redoutait : une sorte de *LOL* taille 13 ans, faisant preuve d'une écriture très peu imaginative (tout semble bâti sur l'idée d'une prévisibilité absolue des mœurs adolescentes) et parfois très maladroite, notamment dans sa façon de traiter la question du harcèlement scolaire – soit en triant subrepticement les gentils et les méchants, jusqu'à un chromo final étrangement réservé aux seuls personnages apparemment dignes d'être sauvés. **Théo Ribeton**

en salle le 23 décembre



"AU BOUT DU CONTE, UNE PÉPITE!"
FRANCE INTER



"LA RÉVÉLATION DE CANNES"
LE MONDE

BATHYSPHERE PRODUCTIONS ET JOUR2FÊTE
PRÉSENTENT

PAULINE S'ARRACHE

UN FILM D'EMILIE BRISAVOINE



AU CINÉMA LE 23 DÉCEMBRE

DIRECTION ARTISTIQUE : AURELIE STEFANI ● ILLUSTRATION : EMILIE BRISAVOINE

L'Etreinte du serpent
de Ciro Guerra

Un saisissant film-trip, aussi factuel qu'halluciné, sur deux explorations en Amazonie au XXe siècle.



Comme plusieurs de ses confères sud-américains (argentins surtout), Ciro Guerra opte pour une immersion dans la nature, en l'occurrence la forêt amazonienne, qui occupe une grande partie de son pays, la Colombie. Partant de la proverbiale figure de l'explorateur blanc plongé dans l'enfer vert, il délaisse les sentiers battus de la colonisation pour restituer aux Indiens la dignité et la richesse spirituelle que leur déniaient les conquistadors d'antan. Ce n'est pas une relation de voyage classique, mais plutôt un trip, initiatique si l'on veut, où l'Occidental sera transformé par son échange avec les indigènes.

Si dans ses grandes lignes le film s'apparente au fameux *Aguirre, la colère de Dieu* de Werner Herzog, il en diffère en substituant la communion à la colonisation. Ici les Blancs, malgré les craintes justifiées des Indiens, ne s'imposent pas et ne sont pas des prédateurs. A la limite, ce sont des reporters ou scientifiques à la Humboldt ou Lévi-Strauss. Tournée en noir et blanc, cette dérive jusqu'aux confins de la mort rappelle immanquablement celle du *Dead Man* de Jim Jarmusch. On est dans ce type de dépaysement et de fantaisie. La particularité principale du film est son enchevêtrement de deux lignes narratives, mettant en scène le même Indien, Karamakate, à deux époques éloignées de sa vie.

Au début du XXe siècle, il devient le guide d'un ethnologue allemand, Theodor Koch-Grünberg, puis, dans les années 1940, celui d'un botaniste américain, Richard Evans Schultes. Ceux-ci ont bien existé, mais Guerra ne fait pas leur biographie. Il tente de décrire le moment où ces hommes délaissent leur bagage occidental pour partager la vision des Indiens. L'un, malade, cherche un remède, l'autre une plante hallucinogène.

Leur quête entraîne un largage des amarres, à la fois métaphorique et concret (ils voyagent en barque), qui mène insensiblement à une forme de perdition, voire de décomposition du réel, et in fine au trip psychédélique. Pourtant, le film n'est ni brouillon ni impressionniste. Il est clair et lisible, égrenant des épisodes variés sans jouer sur une quelconque subjectivité.

Le voyage fluvial, assimilable au chemin vers la connaissance ou vers l'au-delà, dicte son aspect méandreux au film, émaillé de rencontres pointant les déviances de la civilisation chrétienne – des enfants indiens élevés comme des esclaves par un moine ; une hallucinante secte christique pratiquant des sacrifices humains. *L'Etreinte du serpent*, qui illustre toute une cosmogonie et façonne une microsociété humaine de bric et de broc, est une utopie, un grand film-monde. **Vincent Ostria**

L'Etreinte du serpent de Ciro Guerra, avec Nilbio Torres, Jan Bijvoet, Antonio Bolivar (Col., Ven., Arg., 2015, 2 h 05) **en salle le 23 décembre**

DVD

Body Double
de Brian De Palma

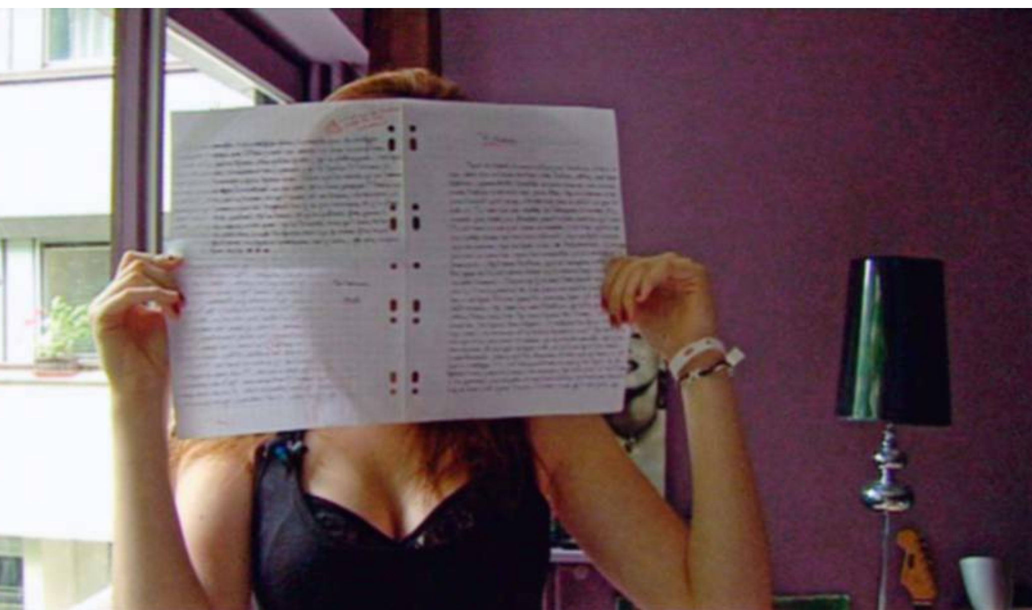


Edition haut de gamme d'un classique de De Palma, subtil tressage de deux chefs-d'œuvre d'Hitchcock.

Le film Après le succès de *Scarface*, De Palma revient à ses amours éternelles – le thriller hitchcockien body-buildé. *Body Double* mixe donc *Sueurs froides* et *Fenêtre sur cour* via l'obsession d'un acteur raté pour sa coquine voisine qu'il observe le soir au télescope. La façon dont De Palma se drape dans la vulgarité du Los Angeles de 1984 (les centres commerciaux, le porno à brushing, le culte de la performance) tout en la moquant est, bien sûr, jubilatoire, mais l'exposera au malentendu. *Body Double* sera taxé de misogynie mais reste, sous ses atours virtuoses, un beau film sur l'impuissance masculine (*"il suffit d'agir, baise-la cette peur"*, hurle un prof de cinéma). Sur la peur de rater une scène, rater sa carrière, de ne pas pouvoir sauver quelqu'un. Ou de faire moins bien qu'Hitch.
Le DVD La pièce maîtresse de cette réédition est le livre *Double De Palma* de Susan Dworkin dans le coffret ultra collector. Ce très bon compte rendu de tournage donne la voix aux silhouettes (la victime Deborah Shelton) et invisibles (l'actrice X Annette Haven, envisagée pour le rôle principal pour finir conseillère technique porno) du film. Et expose chez De Palma, alors au sommet, son caractère de sale gosse jouant avec les limites d'Hollywood et du bon goût. Sa force et sa faiblesse dans toute sa carrière. **Léo Soesanto**

Body Double de Brian De Palma, avec Craig Wasson, Melanie Griffith, Gregg Henry (E.-U., 1984, 1 h 54), 2 DVD, restauration 4K, Blu-ray (Carlotta), environ 40 €





Pauline s'arrache
d'Emilie Brisavoine

Un père transformiste, une mère ex-reine de la nuit, une ado tumultueuse : un home-movie bouillonnant.

Au moment de sa présentation dans la sélection parallèle de l'Acid à Cannes, de nombreuses voix ont tenu à faire de *Pauline s'arrache*, première réalisation d'Emilie Brisavoine, un petit-neveu du *Tarnation* de Jonathan Caouette. Beaucoup de points communs, en effet : la forme très intime du journal filmé, l'hybridité des régimes d'images, couvrant tout le spectre du home-movie à l'ère webcam, et surtout au milieu de tout ça un chaos, celui d'une famille où l'on s'aime sans doute très fort mais dont le quotidien (pour ne pas dire le destin) tourne sans répit autour des mêmes disputes allant parfois jusqu'au déchirement, empoignades bénignes mais devenues éreintantes, cicatrices qui ne font que s'ouvrir, se refermer, s'ouvrir à nouveau, comme un étrange mouvement de respiration.

Cette famille, c'est celle de la réalisatrice, qui en tant que demi-sœur jouit d'une position plutôt satellitaire, sorte de fée marraine entre deux générations (à peu près autant d'écart avec son beau-père qu'avec sa petite sœur), agitant sa caméra en guise de baguette magique et tentant ainsi de créer de la discussion, du recul ; captant aussi avec beaucoup de plaisir et de malice toute la drôlerie de ce foyer hors pistes, d'une théâtralité inouïe. La mère est une ancienne reine de la nuit ; le père, dix ans de moins, un transformiste fantasque et colérique, queer grincheux dont le passé homosexuel plane dans les moqueries familiales ; la fille enfin, la Pauline du titre, fait les quatre cents coups et tente de traverser son adolescence sans trop y laisser de plumes.

toute la force du film tient dans un travail de tension autour de la présence même de la caméra

Toute la force de *Pauline s'arrache* tient dans un travail de tension autour de la présence même de la caméra, tension de ce que l'on a le droit, ou non, de filmer : les saynètes bouillonnantes d'émotion qui jalonnent le film sont souvent comme prises de force à la pudeur (puisque aussi dévergondée qu'elle soit, cette famille a beaucoup de pudeur), "arrachées" à un réel sur lequel Brisavoine a une prise très instable et ambiguë, créant autant de confession que de mise en spectacle, voire de sensationnalisme. Ce n'est pas étranger à une certaine esthétique de la téléréalité – ne s'agissant pas de voyeurisme, mais d'une dimension performative qui donne au film tout son muscle et son ambivalence. A la fois au chevet de ses personnages, comme une présence rassurante, et en même temps les mettant toujours en danger. **Théo Ribeton**

Pauline s'arrache d'Emilie Brisavoine, avec Pauline Lloret-Besson, Meaud Besson, Frédéric Lloret (Fr., 2015, 1 h 28) **en salle le 23 décembre**

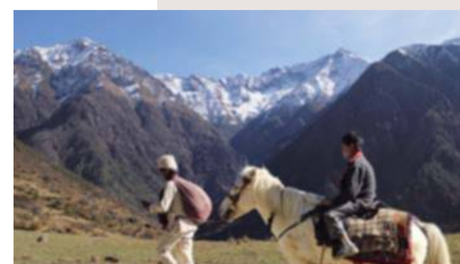
Kalo Pothi – Un village au Népal
de Min Bahadur Bham

avec Khadka Raj Nepali (Nép., Sui., All., Fr., 2015, 1 h 30)

Une fable népalaise très soignée visuellement et malgré tout assez anodine.

On est partagé. Ethnographiquement parlant, ou tout simplement sur le plan visuel, ce rare film népalais est une splendeur ; habitat, costumes, et visages d'une grâce extraordinaire, comme gravés dans le marbre immémorial des autochromes Lumière (procédé utilisé il y a cent ans pour les premiers reportages en couleur). Mais ce n'est pas un documentaire. Le cinéaste a bricolé une trame élémentaire impliquant deux chenapans de castes différentes et la poule qu'ils ont achetée. Fable anodine dont le contrepoint moins riant est l'intrusion dans le récit d'un conflit réel qui a fait rage au Népal pendant dix ans, opposant armée gouvernementale et guérilla communiste. Le sujet semble traité à la légère, jusqu'à ce que l'on constate les cruels effets de cette guerre civile ; au moment le plus mouvementé et romanesque, lorsque les gamins s'enfuient à cheval à travers la montagne, ils sont confrontés à la mort violente. Mais le problème de ce passage comme d'autres segments de cette œuvre élémentaire est sa frustrante brièveté. Bref, un sens de la durée aléatoire, peu de constance dans la conduite du récit, et un goût assez prononcé pour le coq-à-l'âne. Le comble pour une histoire de poule. **V. O.**

en salle le 30 décembre





La Chambre interdite
de Guy Maddin et Evan Johnson

Le fantasque Maddin persiste avec un patchwork dont la féerie surannée le dispute à la frénésie.

Fidèle à son extrême fantaisie rétro, consistant grosso modo à réécrire l'histoire du cinéma des débuts du parlant à l'aune de la sensibilité contemporaine, avec un zeste de trash, de provoc surréaliste et un sens obsessionnel de la parodie, Guy Maddin revient avec une œuvre plus alambiquée et désaxée que jamais ; il démontre qu'on peut produire un arte povera à la facture très lo-fi à partir des techniques numériques d'aujourd'hui.

De plus, il semble cette fois avoir compliqué la donne en tournant une série de courts métrages en public sous forme de performances (au Centre Pompidou à Paris et au Centre Phi à Montréal), lesquels furent ensuite tissés intimement pour produire cet invraisemblable film à tiroirs, dans lequel, par exemple, un bûcheron canadien déboule directement d'une forêt – où il était en butte à un clan d'hommes-loups ayant kidnappé sa dulcinée – dans un sous-marin en perdition.

Les jeux outrés du cinéaste se poursuivent, mais la modicité de ses moyens est, plus que jamais, diamétralement égale à la vastitude et la ductilité de son imaginaire. Ces épisodes rocambolesques sont tournés dans des mouchoirs de poche et agrémentés de mille brouillages cosmétiques qui les déréalisent et les enluminent. En prime, un inénarrable clip musical des Sparks, *The Final Derriere*, avec Udo Kier en obsédé du cul, et André Wilms en psy, est inséré dans la trame de ce mille-feuille endiablé.
Vincent Ostria

La Chambre interdite
de Guy Maddin et Evan Johnson, avec Roy Dupuis, Clara Furey (Can., 2015, 2 h 10)
en salle le 16 décembre

The Beast
d'Hans Herbots

avec Geert Van Rampelberg, Ina Geerts, Johan van Assche (Bel., 2014, 2 h 11)

Film de serial-killer flamand qui rame derrière ses modèles anglo-saxons et scandinaves.



Un inspecteur de police, marqué par la disparition inexpliquée de son frère durant son enfance, est chargé d'enquêter sur des séquestrations et des meurtres commis par un pédophile insaisissable. Les Belges flamands marchent sur les traces du polar noir et crade inauguré aux Etats-Unis *(Seven)*, puis approfondi en Suède *(Millénium)* et au Danemark *(Pusher)*. Mais bien qu'il soit produit par la même compagnie que le thriller flamand *Bullhead* de Michaël R. Roskam, *The Beast* est loin d'en dégager la puissance et la saveur. En effet, s'il est parfaitement maîtrisé, c'est sur un mode scolaire, par un réalisateur, Hans Herbots, qui se positionne comme un élève studieux et appliqué de David Fincher et Cie. Tout, dans le filmage, les clairs-obscurs, les couleurs désaturées, les décors maculés et sordides, les gros plans, les flash-backs, dénote le travail d'un imitateur patenté. Pas l'ombre d'une idée personnelle dans ce bel ersatz. On espère que le cinéaste, maintenant qu'il a fait ses preuves en tant que technicien et faiseur habile, parviendra un jour à se détacher de ses influences envahissantes et trouvera sa voie. **V. O.**

en salle le 30 décembre



Christian Bale

The Big Short – Le casse du siècle
d'Adam McKay

Quatre outsiders profitent de la crise des subprimes pour s'enrichir aux dépens des banques. Cynique et plutôt faux cul.

Au premier coup d'œil, beaucoup se sont étonnés de voir Adam McKay, peut-être l'auteur le plus régressif de la clique Apatow (il a signé les deux *Ron Burgundy*, *Ricky Bobby : roi du circuit* et *Frangins malgré eux*), prendre avec *The Big Short* un virage non seulement dramatique mais en plus orienté sur un sujet très inconfortable au cinéma, du fait de sa grande complexité : les rouages de la finance et la crise de 2008. Soit une poignée de *nobodies* nichés ici et là dans le grand arbre de Wall Street, qui n'ont eu en commun que l'intuition de parier sur l'effondrement du marché de l'immobilier, cru indestructible par la plupart des gens. Autre point commun, quand même : un léger caractère asocial, une petite couche de ridicule habilement distillée – Steve Carell trépigne comme un ado hystérique, Christian Bale louche et se promène pieds nus, etc. C'est là que la méthode McKay pourrait refaire surface : une revanche des inadaptés qui les raccorderait au triomphe geek de la comédie des années 2000.

Ainsi, on pourrait croire que l'invraisemblable défilé de moumoutes auquel se livre le casting fait du Wall Street de 2008 un petit cousin des studios télé 70's décérébrés des *Ron Burgundy*, et même pousser plus loin en imaginant qu'il y a donc là non pas un changement de cap pour McKay, mais un nouvel épisode dans la radiographie d'une bêtise crasse, inconsciente et triomphante logée dans les plus hautes sphères du pouvoir.

Malheureusement, ces raccordements au travail comique de McKay restent à l'état de vagues suggestions. Le film, au contraire, s'engouffre aveuglément dans une héroïsation mal fagotée de ses personnages, érigés en Cassandre par un scénario qui voit étrangement en eux des révoltés du capitalisme, alors qu'ils n'ont pas du tout quitté la grande kermesse du profit ; un petit tour sur Wikipédia suffit à vérifier qu'ils sont bien ressortis multimillionnaires de leur "coup". *"Le casse du siècle"* : le sous-titre français de *The Big Short* semble plus lucide que ce que le film lui-même nous invite à penser, et qu'on a quand même grand mal à gober. Soit que les francs-tireurs de la crise des subprimes, en la jouant perso et en affrontant, il est vrai, un establishment financier tentaculaire allant des banques aux journalistes en passant par les agences de notation, se seraient rangés du côté du peuple.

Rien n'est moins vrai, tout se limite finalement à un fantasme du "petit rusé" soigneusement cuisiné, et l'on espère que le prochain projet original d'Adam McKay, *Border Guards*, qui s'attaque à la police frontalière en retrouvant le tandem Will Ferrell-John C. Reilly, ne manquera pas aussi cyniquement sa cible. **Théo Ribeton**

The Big Short – Le casse du siècle d'Adam McKay, avec Christian Bale, Steve Carell, Ryan Gosling, Brat Pitt (E.-U., 2015, 2 h 10)
en salle le 23 décembre

Le Grand Partage
d'Alexandra Leclère

avec Karin Viard, Didier Bourdon, Valérie Bonneton (Fr., 2015, 1 h 42)

Et si une loi obligeait les mieux logés à abriter des SDF dans leur 150 mètres carrés ?
Il y a un système Alexandra Leclère. Des *Sœurs fâchées* (Paris versus province) au *Grand Partage* (propriétaires fonciers et sans-abri), en passant par *Le Prix à payer* (le grand entrepreneur et son chauffeur), la mise en route d'un récit passe toujours chez elle par la concentration dans un même logis parisien bourgeois de deux classes sociales hétérogènes. On pourrait faire remonter le procédé à Renoir *(Boudu sauvé des eaux)*, voire Molière, mais *La vie est un long fleuve tranquille* d'Etienne Chatiliez, et son typage sociologique forcené, semble un archétype mieux ajusté. Il y a aussi un questionnement Alexandra Leclère, creusé de façon monomaniaque : l'épuisement de la libido chez les couples de quinquas. Madame ne désire plus monsieur (*Les Sœurs fâchées*, *Le Prix à payer*), monsieur ne désire plus madame (Bourdon dans *Le Grand Partage*). Mais ce motif n'inspire à son auteur que des railleries aigrelettes, des grivoiseries rances. Le pire est atteint quand le questionnement vient résoudre les dysfonctionnements du système. Loger des SDF permet aux bourgeois détumescents de mieux baiser. Tous aux abris, en effet. **J.-M. L.**

en salle le 23 décembre





Astrid Adverbe et Pascal Cervo dans *C'est l'amour*

un amour andalou

Découverte au Festival de Séville du nouveau film de Paul Vecchiali.

Le cinéma de Paul Vecchiali a toujours entretenu un culte fervent, renouvelant régulièrement sa chapelle d'admirateurs fébriles, parmi lesquels des cinéastes de plusieurs générations postérieures (Laurent Achard, Serge Bozon, Yann Gonzalez…). Ce culte a toujours eu quelque chose d'un peu secret, mais depuis quelques mois, le secret est de plus en plus abondamment inondé de lumière.

Après presque dix ans où ses films ne sortaient plus en salle, son œuvre connaît à nouveau les faveurs d'une distribution (*Nuits blanches sur la jetée* en 2015, deux longs métrages à venir en 2016). Ses grands films des années 1970-1980 (*Femmes femmes*, *Corps à cœur*, *Once More*…) ont fait l'objet d'une reprise en salle et, cet automne, d'une élégante édition en deux coffrets DVD chez Shellac. Ce rayonnement enfin dépasse les limites de l'Hexagone, puisque le Lincoln Film Center vient de lui consacrer une rétrospective et le Festival du film européen de Séville, un hommage.

A Séville, justement, était présenté un nouveau film, *C'est l'amour*. Le cinéaste y renoue avec sa veine la plus brûlante et romanesque, celle de *Corps à cœur*. Il y fait à nouveau le portrait d'une passion fulgurante et dévastatrice, cernée par un étau mortifère. L'amour y unit cette fois, sous le soleil tragique du Midi, un comédien alcoolique (Pascal Cervo), qui a envie de tout dilapider – à commencer par sa gloire naissante –, et une jeune femme mariée (Astrid Adverbe). Le film éblouit par son audace, son sens des ruptures tonales, ses soudaines échappées satiriques hilarantes (avec pour film dans le film un remake malicieux de *L'Inconnu du lac*). Le film devrait sortir au printemps 2016, date à laquelle on devrait aussi découvrir le film suivant du cinéaste, *Le Cancre*, dont le casting époustouflant réunit Catherine Deneuve, Mathieu Amalric, Edith Scob, Françoise Lebrun… **Jean-Marc Lalanne**

Porto allègre

Hommage et révélations au dernier festival portugais du documentaire.

Pour sa deuxième édition, le Porto/Post/Doc, festival du film documentaire à Porto, offrait une stimulante programmation autour du territoire américain et ses marges. Venus enrichir une sélection à l'horizon radical (Sergei Loznitsa, José Luis Guerín…) et une série d'hommages (Thom Andersen, Chantal Akerman), les films de l'Américain Lionel Rogosin, champion du cinéma-vérité des années 1960. Avec **On the Bowery** (1956), il saisit la misère sociale d'un quartier de New York à travers l'attachant portrait de laissés-pour-compte. Un reportage bohème flirtant avec la fable morale, savamment composé. A l'autre bout du spectre documentaire, **Las Vegas in 16 Parts** de Luciano Piazza, en compétition, restituait un univers d'excès et d'hyperspectacularisation : conceptuel, amusant et bricolé, dans la lignée des films de Jonas Mekas.

La surprise est venue d'une proposition efficace et tapageuse, sous le titre de **Cartel Land** : une plongée dans la sphère des cartels de la drogue à la frontière mexicaine, produit par Kathryn Bigelow. Centré sur une patrouille US et un leader de lutte armée contre les cartels, Matthew Heineman ne ménage pas son spectateur et use de tous les artifices du blockbuster hollywoodien, offrant une expérience de documentaire limite, bourré de fiction (l'image est très belle) et de *real TV*. Un festival éclectique à suivre. **Emily Barnett**


Showtime
Claire Danes

les nerfs à vif

Délocalisée à Berlin, **Homeland** clôt sa cinquième saison au sommet de son acuité géopolitique.

L'ADN principal d'*Homeland* a longtemps été de coller aux basques de l'espionne américaine bipolaire Carrie Mathison (Claire Danes), capable d'éclairs de génie et de descentes vertigineuses dans un monde de terreur et de paranoïa. Au fil de ce portrait d'une femme troublée, de plus en plus précis et captivant depuis la disparition de son grand amour le sergent Brody il y a deux saisons, on en oubliait parfois un autre composant essentiel, lié au premier : la série inspirée de l'israélienne *Hatufim* s'est donnée pour mission de suivre et pourquoi pas tenter de devancer les soubresauts géopolitiques actuels, y compris les plus effrayants. Autant dans les premières saisons d'*Homeland* le lien avec la réalité semblait assez distendu, autant, au fil du temps, la capacité analytique des scénaristes s'est affinée – à moins que le réel ne soit devenu un cauchemar proche de la fiction.

Dans la seconde partie de sa cinquième saison, qui se termine le 20 décembre, l'orientation prise par *Homeland* est devenue stupéfiante. C'est de terrorisme qu'il s'agit. Difficile d'en sortir indemne. Loin de Washington, la série a en effet décidé de s'implanter pour la première fois au cœur de l'Europe, à Berlin, et de mettre en scène des jihadistes nés sur le sol allemand, prêts à passer à l'action. Presque comme si nous étions en direct, l'écho de la guerre syrienne résonne, les questions que chacun se pose depuis le 13 novembre sur les failles de renseignements et la fragilité des démocraties occidentales sont évoquées. *"Personne ne veut d'un autre Paris"*, éclaire un dialogue incroyable de l'épisode 10. Loin des options va-t-en-guerre qu'on lui a parfois reprochées, la série s'éloigne d'une réponse idéologique pour chercher à dresser le portrait rhizomatique d'une équation à multiples inconnues.

Très documentée, *Homeland* n'apporte pas toujours de réponses d'une grande clarté – qui en est vraiment capable aujourd'hui ? – mais son but est ailleurs : elle agit comme une sorte de rappel permanent à la réalité, jouant le rôle de tête chercheuse du présent que toute bonne série peut endosser. Son ancêtre *24 heures chrono* avait assez vite sombré dans le n'importe quoi, paumée dans le chaos post-11 Septembre. Alors que le monde n'est pas beaucoup plus lisible aujourd'hui, voire moins, *Homeland* reste à niveau et façonne des héros ambigus en prise directe avec le mal contemporain. Alors qu'on pensait la ranger dans le placard des séries aimées mais emportées par le passage du temps, elle parvient une fois de plus à nous rattraper. **Olivier Joyard**

"personne ne veut d'un autre Paris", éclaire un dialogue incroyable de l'épisode 10

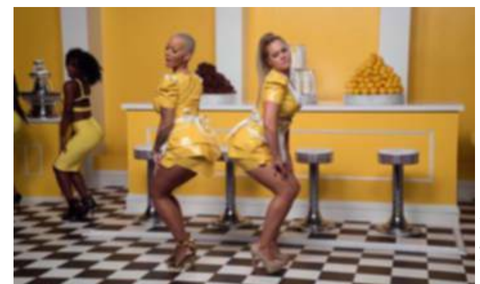
Homeland saison 5 le mardi à 22 h 15 sur Canal+ Séries

une Amy qui nous veut du bien

Dans *Inside Amy Schumer*, l'héroïne de *Crazy Amy* laisse libre cours à ses délires de fille libre.

Pour qui a découvert l'actrice-scénariste dans *Crazy Amy* de Judd Apatow, la vision d'*Inside Amy Schumer* provoque à la fois un sentiment de familiarité et une vraie surprise. Après des débuts dans le stand-up, c'est dans les trois saisons de cette série diffusée aux Etats-Unis sur Comedy Central – la quatrième est prévue en 2016 – que la blonde trentenaire a affiné son personnage de fille libre érigeant l'instabilité en mode de vie, passant d'un homme décevant à un autre et clamant à qui veut bien l'entendre : *"Je suis une plus grande salope que toi."* L'ironie se mêle à une ouverture sans fard sur son intimité, dans une démarche féministe où la comique met en jeu son corps potelé et s'amuse de provocations – dans la saison 3, un type entre en chaussettes à l'intérieur de son vagin et c'est hilarant. Avec le format sitcom, elle s'autorise une frontalité plus grande par rapport au cinéma et renonce totalement à raconter une histoire pour privilégier un esprit proche du collage. Chaque épisode d'*Inside Amy Schumer* dure une vingtaine de minutes découpées entre sketches, micros-trottoirs absurdes et portions de stand-up. Verdict : cette Amy-là est bien crazy. **O. J.**

Inside Amy Schumer sur MTV à partir du 18 décembre, tous les vendredis à 23 h 20


Comedy Central

"BOYS DON'T CRY"

The Cure / 15 novembre - Paris, AccorHotels Arena + tournée

CONCERTS À PARIS

SUEDE
28 janvier - la Cigale

SELIM
10 février - la Maroquinerie + tournée

SOOM T
11 février - Trabendo + tournée

LANTERNS ON THE LAKE
12 février - Point Éphémère

ALA.NI
16 février - Carreau du Temple

BEIRUT
16 février - Casino de Paris

ROOTS MANUVA
24 février - Trabendo

MONEY
25 février - Point Éphémère

OTHER LIVES
29 février - Cabaret Sauvage + tournée

SAVAGES
1er mars - la Cigale + tournée

BOY & BEAR
1er mars - Petit Bain

ROSIE LOWE
1er mars - Badaboum

SEINABO SEY
2 mars - Café de la Danse

KING GIZZARD & THE LIZARD WIZARD
3 mars - Flèche d'Or

FLAVIEN BERGER
5 mars - Gaîté Lyrique + tournée

BILLETS : ALIAS-PRODUCTION.FR ET POINTS DE VENTE HABITUELS



LIC. 2-1039198 / 3-1063811 - crédit photo Andy Vella

le père prodigue

Il a travaillé au Brill Building, a inspiré Jasper Johns et est le père de Stephin Merritt de The Magnetic Fields. Pourtant, **Scott Fagan** reste un quasi oublié. Mais tout pourrait changer, avec la réédition de son chef-d'œuvre *South Atlantic Blues*.



Damon Runyon Jr

Columbia S tudios, New York, 1965

Lorsqu'on demande à Scott Fagan, imposant et délicat gaillard de 70 ans, comment il se présenterait à qui s'apprête à le découvrir avec la réédition de son *South Atlantic Blues*, il répond : *"Ça fait très, très longtemps que j'attends de vous rencontrer !"* Car cet album reste un chef-d'œuvre absolu, l'équivalent East Coast du californien *Forever Changes* de Love.

Il est pourtant loin d'avoir eu le destin public qu'il méritait. La première fois qu'il a failli émerger de l'oubli, c'était en 1970, deux ans après sa sortie confidentielle, grâce au peintre star Jasper Johns : *"Il avait trouvé le disque dans une benne à ordures. Le téléphone sonne : 'Bonjour, mon ami adore votre album et en a fait une œuvre, il voudrait vous inviter à son vernissage.' Je m'imaginais dans une petite galerie d'East Village, face à un collage d'os de poulet et de graines de pastèque… Mais ma mère m'a toujours dit d'être poli, alors j'ai dit oui et le taxi nous a déposés devant le MoMA. Là, il y avait mon disque accroché, et, mon Dieu, la lumière étincelait, au-dessus des visages de ces gens merveilleux."*

Avant d'arriver au MoMA, Scott déroule un parcours qui le porte des îles Vierges de sa petite enfance *("j'y ai connu une enfance très difficile économiquement, mais la maison était remplie de jazzmen")* à une adolescence créative au sein de l'usine à tubes du Brill Building : *"Je suis venu aux Etats-Unis en travaillant sur un bateau appelé* The Success. *Arrivé à Fargo, j'ai commencé à chanter dans un club où une poignée de jeunes filles ont monté un fan-club et récolté 50 dollars pour me mettre dans un bus pour New York afin que j'aille enregistrer. Arrivé là-bas, il me restait 11 cents et un numéro : celui de Doc Pomus que ma mère m'avait obtenu via un ami d'ami… Il me dit : 'OK, viens et voyons ce que tu as dans le ventre !' Alors j'arrive à son hôtel juste en face du Brill. Avec la polio, il était assis comme le Bouddha, au milieu de ce lit immense, enveloppé dans les draps. Je lui ai chanté trois chansons, puis il a dit : 'OK, tu vas travailler pour nous. Redescends à l'accueil, dis-leur de te réserver une chambre !'"*

Là, témoin des joutes de travail acharné des deux géants du songwriting que sont

"j'ai une vie belle, intéressante, colorée. Tout aurait été différent si *South Atlantic Blues* avait eu du succès, mais qui sait où seraient les enfants ?"



Doc Pomus et Mort Shuman, Scott va coécrire (la sublime *Cry 'Til My Tears Run Dry* pour Linda Ronstadt), chanter en studio pour leurs demos, et surtout apprendre. *"Doc m'a dit : 'Dès que tu as l'idée d'un titre, que ce soit au milieu de la nuit, en pleins ébats amoureux ou sous la douche, tu dois l'écrire immédiatement. N'écris que des standards, toujours.' C'est ce que j'ai tenté de faire, des chansons intemporelles."* En écoutant le déluge de mélancolie qu'est *The Carnival Is Ended*, comme chacune des dix sublimes chansons teintées d'autobiographie de *South Atlantic Blues*, on constate que les leçons ont porté leurs fruits. Les arrangements et les mélodies sont splendides et la voix de Scott Fagan lance un pont entre le passé et l'avenir : elle évoque irrésistiblement celle de Bowie.

Mais la suite, *Soon*, un opéra-rock féroce sur le business musical, lui vaudra une traversée du désert : *"Joseph Kookolis* (le musicien cocréateur de l'œuvre – ndlr) *et moi pensions que si on écrivait sur les turpitudes du milieu, les choses changeraient… Ce qui a changé, c'est que nous n'avons plus été les bienvenus. Mais l'important, c'est la musique, et j'espère qu'on arrivera à enregistrer et sortir cette pièce dont je suis fier."* Un autre projet que Scott Fagan souhaiterait achever si le succès de *South Atlantic Blues* le permet : un album de reprises des chansons de Stephin Merritt de The Magnetic Fields qui n'est autre que son fils.

En regardant de près son parcours atypique, on mesure à quel point Fagan est présent, aux chapitres-clés, dans les interlignes du grand livre pop. Ne trouve-t-il pas injuste de ne pas en avoir fait les gros titres ? *"Parler d'injustice pendant des heures n'a pas de sens. Je pourrais être en colère, mais ma vie a été pleine d'enfants – j'en ai eu cinq avec quatre femmes – et de chansons – j'en ai écrit tellement. J'ai une vie belle, intéressante, colorée. Tout aurait été différent si* South Atlantic Blues *avait eu du succès, mais qui sait où seraient les enfants ?"* A nous de découvrir à quel point nous sommes un peu, aussi, les siens. **Rémi Boiteux**

●●●●●

réédition *South Atlantic Blues* (Saint Cecilia Knows/Lil Fish Records/Differ-ant) southatlanticblues.com



Hildegard Schmidt



unbreakable Irmin Schmidt

Le légendaire clavier fondateur de Can sort **Electro Violet**, gargantuesque anthologie de ses albums solo et musiques de films.

Brouiller les pistes et briser les conventions. S'il y a une idée fixe qui innerve fiévreusement l'œuvre d'Irmin Schmidt, c'est bien celle de créer des ponts entre les différents courants qui la traverse, pour les transcender. En solo et avec Can, rock, jazz, sono mondiale et musique savante expérimentale passent dans sa moulinette cérébrale. *"Can désigne une boîte de conserve. On peut mettre ce que l'on veut dedans"*, lâche-t-il dans un sourire malicieux. On a d'ailleurs tout mis dedans…

Retour sur bande. Années 1960 dans une Allemagne secouée de mouvements politiques et contestataires, face à la domination du rock anglo-saxon et à la déferlante psychédélique, Irmin Schmidt fonde Can avec Holger Czukay, Michael Karoli et Jaki Liebezeit. Aux côtés de Neu!, Faust ou Kraftwerk, ils posent la pierre angulaire d'une musique nouvelle, identitaire, voire posttraumatique dans un pays en ruine, annonciatrice d'une ère moderne. *"Les gens ont appelé ça 'krautrock' mais ça veut rien dire,* maugrée Irmin, *c'est comme si on disait 'rock de Boche'. Encore pire, un journaliste a lancé le terme de 'cosmic music'. Mais Can n'a rien à voir avec ça ! On était tous des musiciens professionnels, pas une bande de hippies !"*, s'indigne ce fils de chanteuse lyrique, élève de Stockhausen, Cage et Ligeti, qui plaqua d'un seul coup une prometteuse carrière classique de chef d'orchestre.

Irmin fait figure d'ovni parmi la horde de jeunes chevelus gratteux. Avec sa bande d'acolytes trentenaires surdiplômés, biberonnés aux musiques savantes, ils vrillent sévère, s'emparent des guitares, volent des bandes magnétiques, modifient les premiers synthés analogiques… *"Le moteur, c'était la spontanéité. Pas de monter un groupe. On s'en foutait de ça… Aucun membre n'a composé ou fixé sur partition notre musique."* Ils livrent alors des lives orgiaques, quasi chamaniques, érigeant une matière instantanée progressive et morne, faite d'envoûtants collages magnétiques, guitares en sueur et synthés planants, en une fascinante odyssée transcendantale.

Il y a une vie après Can. Si on a souvent reproché au groupe une certaine monotonie, on découvre dans *Electro Violet* qu'Irmin Schmidt sait se faire sculpteur de sentiments et cisailleur d'harmonies. Ecoutez le bien nommé *Tears*, bande-son de *Rendez-vous à Palerme* de Wim Wenders, pour vous faire une idée. Opéra, ballet, albums solo, une centaine de BO, partout on y décèle son art délicat de la synthèse, entre musiques savante, populaire et ethnique, de sa fascination pour le théâtre kabuki et gankaku aux violentes structures rythmiques balinaises. Mais loin d'être écartelé par ses influences, il a su les transmuter en une alchimie polymorphe, redessinant les frontières stylistiques. Rien par contre des sons de la guerre, *"les grosses machines dans le ciel et sur terre"* qui ont traumatisé sa jeunesse berlinoise.

De l'enfance, il se remémore surtout cet épisode fondateur : allongé dans le froid et le noir à bord d'un train fuyant dans la nuit vers Munich, captivé par le rythme répétitif et mécanique de la machine… Une expérience prémonitoire pour ce grand-père de l'electro, de la new-wave et de l'ambiant, quasi prophétique pour celui qui incarne et cristallise à lui seul, et dans ce coffret, un demi-siècle de rock allemand. Monumental.

Adrien Landivier

●●●●○

album *Electro Violet* (Mute/Spoon Records 2015)
irminschmidt.com

un art délicat de la synthèse, entre musiques savante, populaire et ethnique

louise attaque

En concert



La Cigale Paris 1er au 3 Juin 2016 complet
L'Olympia Paris 28 Septembre

27 Fev. 2016 La Rochelle - La Sirene Complet
02 Mars Angers - Le Chabada Complet
03 Mars Caen - Le Cargo Complet
04 Mars Le Mans - L'Oasis Complet
05 Mars Saint-Etienne - Le Fil Complet
08 Mars Geneve - Thonex Live Complet
09 Mars Bourg-les-Valence - Theatre Du Rhone
10 Mars Grenoble - La Belle Electrique Complet
16 Mars Strasbourg - La Laiterie Complet
17 Mars Luxembourg - La Rockhal
18 Mars Nancy - L'Autre Canal Complet
19 Mars Reims - La Cartonnerie Complet
22 Mars Lille - L'Aeronef Complet
23 Mars Plougastel - Espace Avel Vor
26 Mars Le Poire-sur-Vie - Festival Acoustic
29 Mars Lyon - Le Transbordeur Complet
30 Mars Nimes - Paloma Complet
31 Mars Marseille - Le Silo

06 Avril Nantes - Stereolux Complet
07 Avril Bordeaux - Krakatoa Complet
08 Avril Toulouse - Le Bikini Complet
11 Avril Tignes - Live in Tignes
15 Avril Bourges - Le Printemps de Bourges
17 Avril Bruxelles - Ancienne Belgique Complet
27 Mai Laval - Festival des 3 Elephants
14 Juin Montreal - Les Francofolies
18 Juin Ruoms - Aluna Festival
01 Juillet Belfort - Les Eurockeennes
07 Juillet Albi - Festival Pause Guitare
08 Juillet Argeles - Les Deferlantes
10 Juillet Aix-Les-Bains - Musilac
15 Juillet La Rochelle - Les Francofolies
16 Juillet Carhaix - Les Vieilles Charrues
22 Juillet Brive - Brive Festival
31 Juillet Saint-Nazaire - Les Escales

Plus d'infos sur www.louiseattaque.com - Nouvel album le 19 Fevrier 2016. CORIDA fnac



la grande évasion

Comme chaque année se tiendra à Brighton le festival-marathon du Great Escape. Du 19 au 21 mai, plusieurs centaines de jeunes groupes se partageront ainsi les salles, pubs et caves de la ville côtière anglaise, pour un public de fans de musique et de professionnels. La programmation, partiellement dévoilée, fait déjà rêver, avec le jeune prodige anglais Declan McKenna ainsi que Shura, Oh Wonder, Salute, Beach Baby, Tuff Love *(photo)*, Isaac Gracie, Dagny, Alina Orlova, Dagny ou Youngblood. On y sera, une fois encore.

greatescapefestival.com



Breakbot de retour

L'année 2015 s'échappe, mais pas sans d'ultimes bonheurs mélodiques. Parmi eux, le dernier tube de Breakbot, *Get Lost*, qui annonce un nouvel album, *Still Waters*, pour début 2016. Il ne sera que la première étape d'une année bien chargée pour le label Ed Banger. Indice : à la fin du clip de *Get Lost*, réalisé par Dent de Cuir, une croix s'éveille comme pour teaser l'éventualité d'un retour de Justice… Il y aura des sorties en pagaille et des nouvelles têtes à découvrir dans l'écurie chérie de l'électronique française.



Joshua Makela

de l'amour et du poil autour

L'édition 2016 des Nuits de l'Alligator commencera le jour de la Saint-Valentin. Et comme toujours, elle promet de l'amour, avec du poil autour, des musiques qui grattent et qui donnent chaud, venues du blues et du folk américain. A Paris (la Maroquinerie) et dans une dizaine de villes de France, on y verra l'explosif soulman Nathaniel Rateliff, le loup-garou de Londres Jim Jones & The Righteous Mind, le beau baba Israel Nash, les excités Daddy Long Legs ou Dirty Deep, les mystérieux Gun Outfit, et les beaux gosses à découvrir Korey Dane *(photo)* et Marlon Williams… Le tout jusqu'au 28 février.

nuitsdelalligator.com



Masha Mel

Sophie

Product Numbers/Warp/Pias

On redécouvre les singles – rassemblés et augmentés d'inédits – d'une tête d'affiche du mouvement avant-gardiste PC Music.

PC Music : à la fois label et nouveau genre de pop-music, le mouvement déstructure les usages en direct de Londres depuis environ deux ans. Avec des gens comme A. G. Cook (patron du label), GFOTY (pour Girlfriend of the Year) et QT (le tube *Hey QT*, ça vous dit quelque chose ?), Sophie fait office de tête d'affiche malgré son anonymat et son absence d'album jusqu'à présent. *Product*, compilation de quatre singles auxquels s'ajoutent quatre nouveaux morceaux, remédie en partie au problème tout en laissant un grand vide sur l'approche, les idées et même l'auteur de ce "produit" marketé de façon particulière (on ne connaît que par moyen détourné l'individu à l'origine de Sophie, à savoir le producteur londonien Samuel Long).

C'est que l'objet pousse l'esprit postmoderne au-delà du (re)connu dans l'art : entre culture kawaii et compilations *Hit Machine* 00's, imagerie publicitaire et expérimentation sonore pointue, art postinternet et tubes taillés pour les ondes, rien ici n'est complètement recevable tel quel, sans filtre, sans décodeur. Si le morceau *Lemonade* est en synchro dans une pub McDonald's, n'y voyez ainsi qu'une critique du consumérisme et de ses musiques interchangeables ; et quand Sophie joue les producteurs pour Madonna ou Charli XCX, c'est sans doute pour mieux dépraver de l'intérieur le star-system et ses codes.

Pour ceux qui découvrent, il faut donc écouter Sophie avec une certaine distance. Non pas au second degré – posture un peu flemmarde – mais en jouant le jeu du détournement, de l'expérience, de la provocation esthétique. Et si *L.O.V.E.* va trop loin dans le bruitisme, si *ELLE* est trop bizarre pour être pop et si *MSMSMSM* est trop trap pour être autre chose, alors Sophie a peut-être réussi son coup marketing arty, et on est tombé dans le panneau. Zut.

Détail matériel pour en convaincre certains (ou au contraire pour les perdre à jamais) : *Product* est livré, selon les packs limités disponibles sur le site de Sophie, avec une doudoune transparente ou un plug anal. De quoi faire taire, au moins, les fâcheux persuadés que tout a déjà été inventé.

Maxime de Abreu

●●●●○

shop.msmsmsm.com



Arca

Arca

Mutant Mute/Pias

Frénétique et intense, de l'electro en plein chaos d'un des mutants les plus en vue du moment.



Lorsqu'il prête sa griffe lors de collaborations avec Kanye West, FKA Twigs ou Björk, Alejandro Ghersi appose déjà profondément son empreinte. Mais quand il travaille à son compte, le prodige vénézuélien se lâche. D'où ce furieux deuxième album, expérience sauvagement personnelle et quasi incomparable.

Pendant une heure très intense, les titres aux formes lâches du bien nommé *Mutant* se succèdent dans un jouissif chaos. Les fausses pistes se chevauchent, les mélodies hachées menu, les grooves robotiques détraqués et les harmonies sidérurgiques se fondent les uns dans les autres pour annoncer des orages électroniques. Ainsi, la foudre tombe sur *Sinner*, monstre à l'ambiguë beauté où se télescopent beats, notes de claviers mélancoliques et sirènes anxiogènes.

Encore plus qu'avec le précédent *Xen*, Arca évolue loin des territoires balisés. Il s'efforce d'ailleurs d'emmener la seule voix identifiée de l'ensemble – une boucle de chant africain sur *Umbilical* – sur une autre planète, dans un déluge futuro-bruitiste. Comme avec les grands expérimentateurs historiques de la techno, tels que Juan Atkins, Aphex Twin ou Speedy J, il faut s'abandonner à Arca et se laisser emporter. **Vincent Brunner**

●●●●○

Archive

Unrestricted Danger Visit/Pias

Archive laisse ses archives aux remixeurs, pour un résultat étonnamment réussi.



Sans trahir ce qui fait la force du groupe – pour résumer, une capacité à sortir régulièrement de bons albums, en traversant les décennies sans se fourvoyer dans des surproductions maladives –, les Britanniques poursuivent leur dessein inventif autour de remixes minimalistes, étrangement communs, à la source de soirées plus berlinoises que déclinantes, pleines de datas antidatées.

On plonge dans cette suite aux tempos piquants, progressifs – finalement proches de l'ambiance heureuse des clubs parisiens, lillois ou bordelais –, aux aspérités libres et technoïsantes, comme le rappelle le bruit des timbales massives de *Crushed*, retapissé par les machines de David Shaw And The Beat, geek indie de Manchester. Un hymne à la nuit savoureux partagé aussi avec le prodige Clarence Clarity, grâce à qui *Ladders*, titre initialement apocalyptique, devient enlevé, joyeux, sauveur. Une belle surprise. **Romain Lejeune**

●●●◐○

archiveofficial.com

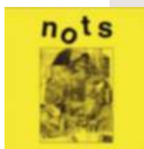


Chad Kamenshine

Nots

We Are Nots Heavenly Recordings

Résolument punk, les quatre filles de Memphis sortent un premier album déchaîné.



Moins mélodiques que les L7 et plus énervées que les Babes In Toyland, les quatre Américaines de Nots assurent bel et bien la relève riot grrrl. Des paroles scandées, des guitares sursaturées et une rythmique dont les bpm dépassent l'entendement : là se trouve la vraie beauté du groupe, dans un punk brut, écrasant et sans détours. Avec une dizaine de morceaux, quelques longueurs et de jolies surprises (dont le faussement calme *Televangelist*), *We Are Nots* fait partie de ces albums inégaux mais prometteurs, dont la suite est d'ores et déjà très attendue. Difficile de ne pas penser à Joan Jett et sa bande de Runaways lorsque *Reactor* retentit et que les voix et les riffs hurlent à l'unisson. C'est d'ailleurs à l'image de leurs aînées que le gant de velours est mis de côté tandis que la poigne de fer, elle, est chauffée à blanc. **Ana Benabs**

●●●◐○

facebook.com/memphisnots



King Gizzard And The Lizard Wizard

Paper Mâché Dream Balloon

Heavenly Recordings/Pias Coop

L'album de ces sept drôles de zigotos australiens chevelus donne envie de se rouler dans le foin.

Ecouter *Paper Mâché Dream Balloon*, c'est comme regarder à travers un kaléidoscope ; on a beau savoir que ce n'est pas la réalité, c'est quand même plutôt joli, toutes ces couleurs. Avec ce septième album, les King Gizzard And The Lizard Wizard ont choisi de s'éloigner de leurs racines garage-rock pour chevaucher l'arc-en-ciel. Flûte traversière, clarinette, violon, contrebasse ou encore harmonica viennent servir une pop bucolique jouée en acoustique par les Australiens. Après *Sense*, un premier morceau aux accents un peu kitsch, on entre de plain-pied dans la grande kermesse avec *Bone*. On pense parfois aux explorations naïves de Beck ou aux exercices ludiques de Lou Barlow. Et l'on a une furieuse envie d'apprendre le macramé, voire de se mettre au modelage en "paper mâché". **Amandine Jean**

concert le 3 mars à Paris (Flèche d'Or)
kinggizzardandthelizardwizard.com

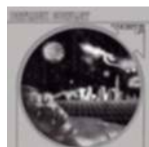

Jason Galea



Patrick Cowley

Muscle up Dark Entries/Vulcanoid

Ce pionnier du disco était aussi le John Carpenter du porno gay, comme le confirme cette nouvelle livraison d'inédits.



L'histoire a retenu Patrick Cowley comme le producteur de quelques standards de cosmic disco ou autres turbines "high energy", avant que le sida ne l'emporte en 1982. Ces dernières années, des fouilles dans les caves de San Francisco ont pourtant mis à la lumière des enregistrements égarés qui révèlent un petit génie inspiré, touchant autant au post-punk qu'à la synth-music. Le DJ crew LGBT Honey Soundsystem déterre ici une deuxième série de bandes-son qu'il avait enregistrées pour le porno gay, et l'on y découvre des merveilles d'inventivité très proches du krautrock.

L'exercice de la musique à l'image amène le producteur à composer des pièces de downtempo futuriste dignes du meilleur d'Harmonia, et à jouer avec le suspense pour accompagner l'anticipation érotique. Replacés dans le contexte lubrique des commandes qu'ils honoraient, ces préliminaires électroniques étaient aussi pour Cowley l'occasion de sonoriser à sa manière la vie sexuelle des backrooms de SF, alors dominée par le r'n'b de l'époque. La compilation recèle aussi des moments d'electro-funk crépitant et une version instrumentale du *I Need Somebody to Love Tonight* de Sylvester qui ne demandent qu'à émoustiller les dance-floors d'aujourd'hui, toujours aussi avides de pépites vintage. **Thomas Corlin**

darkentriesrecords.com


Kymmo

la découverte du lab

Animali

Une pop psychotrope et scintillante par cinq Lyonnais qui ne manquent pas d'humour.

Venus de Lyon, cinq garçons livrent une pop sous influence Flaming Lips et Tame Impala. Certains se connaissent depuis le collège et ont officié dans un groupe de reprises (Radiohead, Led Zep). Il y a deux ans, ils décident de délaisser leurs classiques afin de proposer leur propre version de la musique : progressive, scintillante, colorée. S'enfermant dans leur home studio, ils écrivent, composent et arrangent un premier ep : *The Spark, and Three Other Poorly-Produced Pieces of Music*. Sorti début 2014 sur le label versatile Gourmet Records, on y découvre le single *The Alchemist*, mais aussi le titre *The Spark*, long de dix minutes, référence évidente aux Pink Floyd : *"On ne fait pas des chansons de trois minutes, parce qu'on souhaite que notre musique interpelle."*

Avec leur deuxième ep, sorti en novembre, le quintet confirme qu'il n'a pas le sens de la concision. Baptisé joyeusement *This Plane Is Going down, Are We All Gonna Die?*, on y retrouve de longs morceaux, composés de nappes artisanales de synthés distendus sur base de rythmes addictifs. Peu portés sur la promo, les garçons confient choisir des noms de disques à rallonge *"pour embêter les journalistes"* et réalisent en une nuit un montage trippant à envoyer à la presse pour illustrer le single *Who*, dans lequel on distingue pêle-mêle des extraits de films de science-fiction, des messages vocaux de leur manager et une recette d'huîtres. Pour la rentrée, ils prévoient un autre clip bricolé et une reprise 80's. **Bettina Forderer**

concert dimanche 27 pour Super Dimanche × les inRocKs Labs au Sucre (Lyon)

retrouvez toutes les découvertes sur lesinrockslab.com





Gérard Manset

The Classic 2015 Alternatif Best of Warner

Le nouveau Manset compile des œuvres anciennes, et c'est déjà très bien.

Rageons de ne pas nous voir offrir un vrai nouvel album : écrites, composées, orchestrées, chantées, produites et sélectionnées par l'un des rares aventuriers de la musique hexagonale, et l'un de ses plus énigmatiques mythes, ces vingt chansons reviennent sur les quatre derniers albums studio en date de Manset, désormais septuagénaire. Plus que sa capacité à revisiter ou ordonner son œuvre, ou un talent iconoclaste à faire imploser la trop ancienne lune du refrain/couplet, on saluera ici sa fidélité à une esthétique, et à une équipe réduite de compagnons d'harmonies. Ainsi que son obsession à reprendre en permanence ses pinceaux, comme en témoigne le travail sur le texte de *Comme un Lego*, sensiblement modifié depuis la création de Bashung dans *Bleu pétrole*. Quelques raretés agrémentent naturellement le menu, entre réenregistrement, inédit *(Rimbaud plus ne sera)* et version scandée et abrasive d'*Animal on est mal*, tube initial. Autant de nouvelles gemmes d'une œuvre considérable. **Christian Larrède**



manset.fr


Christophe Gstalder



Life On Planets

Curious Palace Wolf + Lamb

Depuis Baltimore, la house se réinvente en beauté.

Il n'existe qu'un court film sur Life On Planets. On y voit le chanteur guitariste du groupe se faire claquer la porte au nez par une nana, alors qu'il tente de l'aborder devant le trottoir du Marcy, le club géré par Wolf + Lamb à Brooklyn. La scène de lose prend délicieusement à contre-pied l'image indigeste d'une house music assimilée à la win et au soi-disant glamour. Car le duo de Baltimore a hérité de la dance music sa dimension la plus étique, la moins artificielle, en digne héritier du génial Arthur Russell et en disciple foutraque d'une scène qui la redéfinit et la ressource, de la suavité brute d'Art Department au revivalisme érudit d'Hercules & Love Affair.

Kerouac, le premier titre de ce premier album salvateur, annonce à quel genre de hippies on a affaire : des beat(nik)s calés sur le beat se permettant d'élégants hits qu'on espère doublement "planétaires" (*So True* ou l'éponyme *Curious Palace*, qui rappelle Prefab Sprout), des errances insensées ou des jams jazzy démentielles (*Boomerang*, *What Planet Are You?*, *Meantime*, *Jiant Steps*). C'est comme ça qu'on aime la house music : un "curieux palais" donc, où sont rassemblées ses racines éparses pour un festin frugal qui réjouit l'âme autant que le corps. **Hervé Lucien**





livre

Indie Pop 1979-1997

de Jean-Marie Pottier

Le Mot et le Reste, 268 pages, 21 €

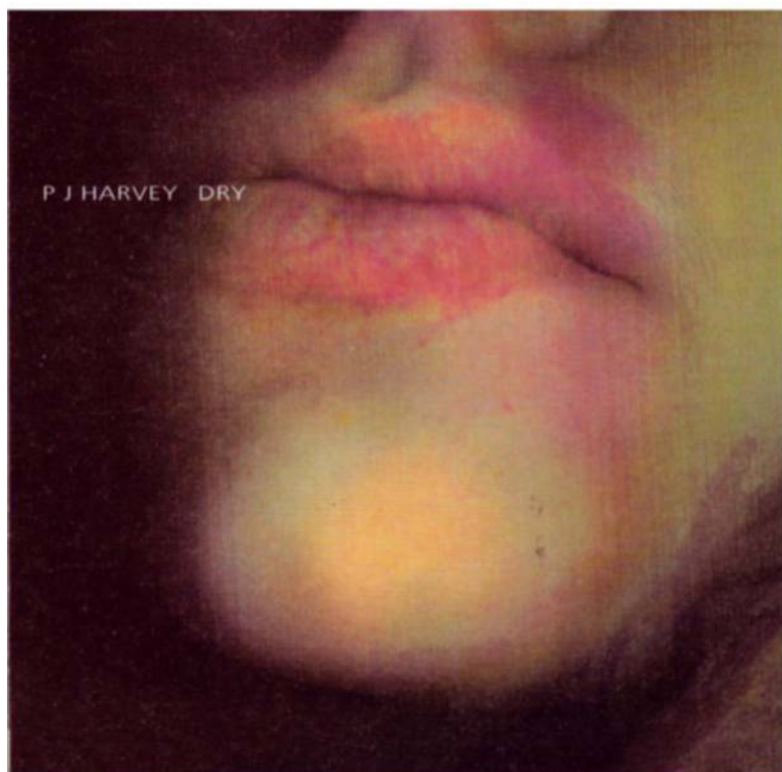
Cent albums choisis à l'appui d'une thèse joyeuse et érudite sur l'indie-pop.

On ne va pas pinailler sur la mauvaise foi, les oublis et les œillères : cette histoire de l'indie-pop, majoritairement anglaise, est aussi celle de ce magazine ! Et on pourrait ainsi passer des soirées entières à deviser avec Jean-Marie Pottier, voire à en venir aux mains, sur des sujets aussi sensibles que "existe-t-il un numéro 37 sur le catalogue Creation ?" Son intro juste et riche en verve raconte bien, chiffres, savoureuses citations et anecdotes à l'appui, comment ces labels du dimanche, nourris de frustration et de rejet, ont vite rempli le rôle de défricheur, de laboratoire alors totalement abandonné par l'industrie traditionnelle. Qui n'hésitera pas ensuite à venir piller ces catalogues à l'économie chancelante et aux contrats pour le moins naïfs, voire farfelus.

Du premier single indépendant de la charnière punk (Buzzcocks, justement encensés) à ces moments où quelques labels issus de cette révolution éthique et esthétique prennent le pouvoir dans les charts, le livre détaille cette période où l'opposition devient majorité, musicalement puis politiquement, en Angleterre (4AD, Rough Trade, Domino, Mute, Creation, Factory…).

Il revient aussi en détail, en cent chroniques (joie de savoir qu'on partage des lubies comme Scars ou Toasted Heretic !), sur ces années d'agitation artistique tous azimuts, vingt glorieuses de tous les possibles. Y compris propulser deux purs enfants de cette culture, élevés aux Smiths, aux La's et aux Happy Mondays, vers le triomphe universel : Oasis. **JD Beauvallet**





les inrockuptibles est édité par la société les éditions indépendantes, société anonyme au capital de 326 757,51 €
24, rue Saint-Sabin, 75011 Paris n° siret 428 787 188 000 21
tél. 01 42 44 16 16 **fax** 01 42 44 16 00 lesinrocks.com
mail inrocks@inrocks.com ou prenom.nom@inrocks.com
abonnement société Everial **tél.** 03 44 62 52 35
cppap 1216 c 85912 **dépôt légal** 4e trimestre 2015
actionnaire principal, président Matthieu Pigasse
directeur général et directeur de la publication Frédéric Roblot
rédaction directeur de la rédaction Frédéric Bonnaud
rédacteurs en chef Jean-Marc Lalanne, JD Beauvallet, Géraldine Sarratia
rédacteurs en chef adjoints Anne Laffeter, David Doucet, Jean-Marie Durand
secrétaire générale de la rédaction Sophie Ciaccafava
secrétaire générale de la rédaction adjointe Anne-Claire Norot
actu rédacteurs Carole Boinet, Claire Pomarès, Mathieu Dejean, Julien Rebucci, Marie Turcan
style Géraldine Sarratia, Cora Delacroix (stagiaire)
cinémas Jean-Marc Lalanne, Serge Kaganski, Jean-Baptiste Morain, Vincent Ostria, Léo Moser (stagiaire)
musiques JD Beauvallet, Christophe Conte, Thomas Burgel, Johanna Seban, Maxime de Abreu, Azzedine Fall (chef de rubrique sur lesinrocks.com), Charles Binick et Guillaume Barrot (stagiaires)
reporters Stéphane Deschamps, Francis Dordor
livres Nelly Kaprièlian
scènes Fabienne Arvers
expos Jean-Max Colard, Claire Moulène
médias/idées Jean-Marie Durand
lesinRocKs.tv chef de rubrique Basile Lemaire
secrétariat de rédaction chefs d'édition Elisabeth Féret, David Guérin, François-Luc Doyez **première sr** Stéphanie Damiot **second sr** Fabrice Ménaphron **sr** François Rousseau, Christophe Mollo, Laurent Malet, Sylvain Bohy, Olivier Mialet, Amélie Modenese
maquette directeur de création Laurent Barbarand
directeur artistique Pascal Arvieu **maquettistes** Pascale Francès, Christophe Alexandre, Jeanne Delval, Nathalie Petit, Nathalie Coulon
photo directrice Maria Bojikian **iconographes** Valérie Perraudin, Aurélie Derhee **photographe** Renaud Monfourny
collaborateurs R. Artiges, E. Barnett, A. Bellanger, A. Benabs, R. Blondeau, D. Boggeri, R. Boiteux, V. Brunner, T. Corlin, A. Desforges, V. Ferrané, B. Forderer, P. Garcia, A. Guirkinger, E. Higuinen, A. Jean, O. Joyard, A. Landivier, H. Lassïnce, N. Lecoq, R. Lejeune, H. Lucien, I. Luquet-Gad, O. Müller, P. Noisette, F. Pinheiro, Y. Rabanier, T. Ribeton, J. Salter, L. Soesanto, P. Sourd, B. Valsson, R. Waks
publicité publicité culturelle, directrice Cécile Revenu (musiques), tél. 01 42 44 15 32 fax 01 42 44 15 31, Yannick Mertens (cinéma, livres, vidéo, tv) tél. 01 42 44 16 17, Benjamin Cachot (arts/scènes) tél 01 42 44 18 12
coordinateur François Moreau tél. 01 42 44 19 91 fax 01 42 44 15 31
publicité commerciale, directeur Laurent Cantin tél. 01 42 44 19 94
directrice adjointe Anne-Cécile Aucomte tél. 01 42 44 00 77
directrice de clientèle Isabelle Albohair tél. 01 42 44 16 69
publicité web Chloé Aron tél. 01 42 44 19 98, Lizanne Danan tél. 01 42 44 19 90 **traffic manager** Stéphane Battu tél. 01 42 44 00 13
développement et nouveaux médias
directeurs adjoints Baptiste Vadon (promotion, médias, diversification) tél. 01 42 44 16 07, Laurent Girardot (événements et projets spéciaux) tél. 01 42 44 16 08 **assistant** Pierre Moinet tél. 01 42 44 15 68
relations presse/rp Charlotte Brochard tél. 01 42 44 16 09
assistante promotion presse Emily Casenaz tél. 01 42 44 16 68
responsable éditoriale "You Need to Hear This" Marine Normand
projet web et mobile Sébastien Hochart
responsable du système informatique éditorial et développement Christophe Vantyghem **assistance technique** Michaël Samuel
graphisme Dup **assistante** Geneviève Bentkowski-Menais
lesinRocKslab.com responsable Abigaïl Aïnouz
marketing diffusion responsable Julie Sockeel tél. 01 42 44 15 65
chef de projet marketing direct Victor Tribouillard tél. 01 42 44 00 17
assistant marketing direct Baptiste Grenguet tél. 01 42 44 16 62
contact agence Destination Média – Didier Devillers et Cédric Vernier tél. 01 56 82 12 06, reseau@destinationmedia.fr
fabrication chef de fabrication Virgile Dalier, avec Gilles Courtois
comptabilité Caroline Vergiat, Patricia Barreira, Elodie Valet
accueil, standard (inrocks@inrocks.com) Geneviève Bentkowski-Menais, Walter Scassolini
impression, gravure, brochage, routage SIEP, ZA Les Marchais, rue des Peupliers, 77590 Bois-le-Roi **distribution** Presstalis
imprimé sur papier produit à partir de fibres issues de forêts gérées durablement, imprimeur ayant le label "imprim'vert", brocheur et routeur utilisant de "l'énergie propre"
abonnement Les Inrockuptibles B1302 60643 Chantilly Cedex abo.lesinrocks@ediis.fr ou 03 44 62 52 35 **tarif France 1 an** : 115 €
fondateurs Christian Fevret, Arnaud Deverre, Serge Kaganski





les inRocKuptibles

Clémence Poésy

par Renaud Monfourny



La comédienne est à l'affiche du *Grand Jeu* de Nicolas Pariser, en salle.
Lire la critique p. 146



inRocKuptibles